

Jackson Library -UNCG-
PQ2607.U845 A814 1929 c.1
[Dussap / L'aventure d'Huguette.

NGUU



3 0510 0721832W

UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA AT GREENSBORO

119262

ACCESS NO.

58 59 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80

BOOK CARD

Please keep this card in
book pocket

50¢ CHARGE IF

81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99

University of North Carolina at
Greensboro, North Carolina 27412

Walter Clinton Jackson Library

Date Due

~~188 '44~~

~~9 Jun '52~~

~~24 Sep '55~~



L'AVENTURE D'HUGUETTE

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format in-16.

FIANCÉE D'AVRIL, 129 ^e édition (<i>Ouvrage couronné par l'Académie française</i>)	1 vol.
MA CONSCIENCE EN ROBE ROSE, 97 ^e édition (<i>Ouvrage couronné par l'Académie française</i>)	1 —
LES RUINES EN FLEURS, 59 ^e édition	1 —
AMES FÉMININES, 63 ^e édition	1 —
SPHINX BLANC, 96 ^e édition	1 —
L'AVENTURE D'HUGUETTE, 61 ^e édition	1 —
LE BAISER AU CLAIR DE LUNE, 104 ^e édition . .	1 —
LA FOLLE HISTOIRE DE FRIDOLINE, 69 ^e édition	1 —
MALENCONTRE, 88 ^e édition	1 —
LE HASARD ET L'AMOUR, 54 ^e édition	1 —
LA VILLE ASSIÉGÉE, 26 ^e édition (<i>Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix Jules Davaine</i>) . .	1 —
LA PASSAGÈRE, 200 ^e édition	1 —
L'INCONNUE BIEN-AIMÉE, 57 ^e édition	1 —
LE MAGICIEN, 41 ^e édition	1 —

GUY CHANTEPLEURE [pseud.]

[Mme. Jeanne Violet Dussap]

L'AVENTURE
D'HUGUETTE

✓
3250

PQ
2607
U845A814
1929

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

~~F843.91~~
~~D9A91~~

L'AVENTURE D'HUGUETTE

Une boue glacée souillait les trottoirs; la flamme des réverbères, qu'enveloppait une buée grise, semblait luire au travers d'un crêpe; une sorte de spleen émanait des choses. C'était le 24 décembre, jour de réjouissances et soir de réveillon; mais, par ce temps d'humidité froide, Paris maussade se renfrognait.

Ayant fermé la porte cochère avec une hâte frileuse, le concierge d'une maison du quartier de l'Europe monta trois lettres que des messagers différents lui avaient remises à quelques instants d'intervalle, et qui portaient toutes trois le mot « pressée ».

Les enveloppes étaient écrites de mains fémi-

nines. L'une, dont le papier vergé blanc formait un quadrilatère aussi banal qu'honnête, était adressée à M. Victor Laugeais — le locataire du troisième, entrée à gauche — un notaire d'âge moyen, de fortune aisée et de mœurs tranquilles; l'autre, riche, épaisse, bizarre, taillée dans un vélin rose chypre qui embaumait l'ambre, avait pour destinataire M. Jacques Rial — le locataire du troisième, entrée à droite — un romancier déjà connu sinon célèbre, jeune, élégant et fort peu casanier. Sur la toile, à peine teintée et discrètement odorante de la dernière, le nom de madame Cormont de Boisse, une sexagénaire dévote et bien rentée, qui demeurerait au quatrième, se moulaient en belle anglaise; il était suivi de cette indication soulignée d'un trait :

« Pour mademoiselle Hugnette Sauge. »

L'humble fonctionnaire confia la lettre blanche à la vieille bonne du notaire, la lettre rose au domestique de l'écrivain, et la lettre crème à la femme de chambre de madame Cormont de Boisse; puis, paisiblement, il regagna sa loge : il ne sut jamais quels changements devaient effectuer dans la destinée de deux au moins de ses locataires, les trois missives pressées dont il avait été le passif dispensateur.

I

« Mon bon Victor, ma lettre est une invitation timide, car, pour un homme de votre âge, c'est chose peu tentante qu'un dîner avec deux vieillards. Cependant, comme nous vous rendrons votre liberté à l'heure que vous choisirez ; comme le 24 décembre, anniversaire de la mort de votre pauvre père, n'est pas jour de fête pour vous, je n'ai pas hésité à vous rappeler que vous feriez grand plaisir à vos amis Mercier en partageant avec eux, ce soir, la classique oie de Noël. Nous vous attendrons jusqu'à sept heures et demie.

» Affectueusement à vous,

» CLAIRE MERCIER. »

Victor Laugeais rentrait quand cette lettre lui fut apportée. Il la lut très vite, le chapeau sur la tête; puis, haussant les épaules, il la jeta sur son bureau.

— Parfait ! pensa-t-il un peu amèrement. Nous mangerons l'oie de Noël, nous parlerons de Royer-Collard ou de toute autre vieille perruque de l'époque et nous terminerons la soirée par un petit whist, avec un mort. Cela fait, nous rentrerons chez nous, à dix heures précises, comme un vieux garçon bien sage... Et, pendant ce temps-là, Jacques Rial, gracieux, pimpant, le sourire aux lèvres et le gardénia à la boutonnière, réveillonnera au champagne, en tête à tête avec Sacha Praline... Parfait !

Ah ! quelle ensorceleuse, cette Sacha aux yeux d'or, à la longue taille trop frêle; cette Sacha pâle comme un rayon de lune, déconcertante comme une vision de rêve !

Avant de reprendre la lettre de madame Mercier, Laugeais ébaucha un geste de découragement. Une impression de malaise, quelque chose qui ressemblait à de la honte, l'étreignait soudain; ses yeux se mouillèrent, il murmura :

— Pauvre papa !

Car, pour la première fois depuis plusieurs

années, il avait oublié le triste anniversaire. Et si, ce soir de décembre, il se sentait morne et las, c'était seulement parce que les yeux d'or de Sacha Praline ne daignaient pas lui sourire; c'était parce que la petite chanteuse soi-disant slave, qui ravissait le public ordinaire de la Scala, avait préféré à ses trop corrects favoris de notaire la jolie moustache blonde de Jacques Rial.

Un artiste en l'art de plaire aux femmes, Jacques Rial, avec son air de les traiter toutes en duchesses, avec sa réserve aimable qui revêtait d'allures discrètes l'admiration la plus passionnée et laissait deviner d'abord ce qu'elle n'exprimait pas! Puis, il y a des grâces d'état. Certaines professions comme certaines nationalités douent d'un attrait aussi puissant que conventionnel les hommes qui leur appartiennent, et Jacques était un romancier, un curieux de féminités, un être un peu subtil, un raffiné... Laugeais, lui, n'avait jamais rédigé que des contrats, et quoi de plus ridiculement bourgeois qu'un notaire!

Très disposé à s'exagérer les mérites de ce charmeur de Rial, de ce « prince de la jeunesse », comme il avait dit dans le bon temps, Laugeais ne gardait aucune illusion sur les siens propres. C'était un brave et honnête garçon, physiquement

un peu vulgaire, intellectuellement un peu étroit. L'amour n'avait tout d'abord occupé qu'une place très econdaire dans son existence positive; mais Sacha avait paru, plus singulière que jolie, ses longs bandeaux souples enchâssant son visage émacié, et, soudain, elle était devenue l'unique désir, l'unique pensée de ce célibataire paisible, laborieux et sensé.

— Voyons, se disait parfois Laugeais en quittant le cercle, où, forcé de parler à Jacques, il s'était montré froid, tranchant, presque agressif; voyons, se peut-il que j'en sois arrivé à détester Rial, moi? Rial, le petit Jacques de jadis, mon camarade d'enfance; Rial, que j'aimais d'une affection quasi paternelle?... Et à le détester à cause d'une femme que nous n'estimons beaucoup ni l'un ni l'autre? Impossible! Ce serait monstrueux!

Il ne détestait pas Jacques; peut-être même, en cas de péril se fût-il jeté à l'eau pour le sauver comme un bon terre-neuve; mais une jalousie dévorante l'exaspérait d'un besoin de revanche, et le rôle passif des résignés commençait à lui peser. Maintenant qu'une sorte de malentendu latent glaçait les très rares entrevues qu'il eût encore avec son ancien ami, il sentait qu'un mot

du jeune homme pouvait faire éclater tôt ou tard les rancunes lentement amassées et il se prenait à souhaiter, quel qu'il pût être, ce dénouement d'une situation pénible et fausse.

En attendant, bien que son cœur saignât, il se résolut à accepter l'invitation de madame Mercier, à manger l'oie de Noël et à parler de Royer-Collard.

Jacques Rial écrivait. La lampe, coiffée très bas d'un abat-jour de soie jaune, laissait dans une demi-obscurité la pièce drapée d'étoffes sombres où les lueurs du feu à son déclin couraient, allumant, de temps à autre, un scintillement au col d'une aiguière, ou, sur le visage impassible d'un portrait, quelque illusoire reflet de vie. Seuls restaient en pleine lumière le bureau, son encrier, ses coupes ciselées et la page couverte de petits signes nerveux sur laquelle se concentraient alors toute l'attention du jeune homme, toutes les forces intellectuelles de son être.

Jacques traversait une de ces heures trop peu

fréquentes de fièvre lucide où l'angoisse de l'effort conscient est épargnée à l'écrivain. Son cerveau n'était plus qu'un merveilleux instrument dont il jouait en maître. Les idées naissaient, s'enchaînaient, se fondaient sous sa plume : il jouissait délicieusement de son travail : il eût voulu le prolonger toute la soirée, toute la nuit peut-être, car il savait bien que l'inspiration, ou du moins le phénomène cérébral que les poètes d'autrefois appelaient de ce grand nom et que les modernes traitent plus savamment de suggestion évocatrice, est chose capricieuse et rare. Reviendraient-elles demain les mêmes pensées avec leurs nuances infinies, si fuyantes qu'il croyait les saisir au vol, si délicates qu'il avait peur de les mutiler en les fixant avec des mots ?

Bientôt, cependant, il abandonnerait la page commencée et le petit cercle lumineux s'agrandirait, chassant des angles de la pièce cette pénombre familière où s'animaient de mystérieuses images qu'effaroucherait l'entrée tapageuse de Sacha.

Vraiment, Jacques avait aimé Sacha Praline à la folie ; ou, plutôt, il avait aimé follement l'être bizarre, l'âme étrange que semblait incarner ce corps grêle et onduleux, ce teint diaphane, ce

visage d'énigme au sourire inquiétant comme une voix sans intonation.

Mais Sacha n'était, après tout, qu'une femme comme il y en a beaucoup de par le monde; une petite créature sans cœur ni cervelle, un peu plus fine peut-être, en même temps qu'un peu plus intéressée que la moyenne de ses semblables, voilà tout. Si son sourire ne disait rien, c'est que réellement il n'avait rien à dire.

L'ère des désenchantements n'en était plus à son premier jour. Maintenant, Jacques s'étonnait que cette passion eût été jamais la grande affaire de sa vie et, quand Sacha lui avait exprimé le désir de savoir « comment ça perche, un romancier », et de souper, la veille de Noël, dans l'appartement de la rue de Londres où elle n'était jamais entrée, il lui avait paru remettre à des mains sacrilèges la clef d'or d'un sanctuaire, celui de sa pensée, de sa vie de travail.

Dans la grande pièce presque sévère, toute chose parlait des labeurs acharnés, de la lutte fière, de la joie saine et forte des difficultés vaincues. Là, se donnant chair et âme à son œuvre, Jacques oubliait son existence d'homme, tant sa vision d'écrivain était intense. Parmi les plis des rideaux bleuâtres, c'étaient les amou-

reuses de rêve qui, blondes, brunes ou rousses, lui apparaissaient dans leur souveraine beauté, et la haute bibliothèque lui rappelait de longues études, des recherches sans fin, les heures de graves délices où s'était échappée pour lui seul, des pages lentement tournées, la pensée toute vibrante des maîtres qu'il aimait.

Les charmantes images s'éveilleraient-elles encore, les livres amis disserteraient-ils du fond de leur cachette, quand d'autres souvenirs hanteraient le cabinet de travail ; quand sur les tables tremblerait le tulipe rose d'une voilette oubliée ; quand, dans l'air, flotterait, vague et troublante, une senteur connue... Oh ! les mains curieuses de Sacha jouant avec les précieux feuillets, les yeux de Sacha rayonnant dans l'ombre évocatrice et narquant de leurs lueurs d'or la mine sombre des vieux philosophes, quelle chose déconcertante en son absurdité !

« Ce réveillon arrive en fâcheux ! » pensa Jacques.

Mais, soudain, on lui remit une lettre de vélin rose chypre, très parfumée, dont l'écriture à grandes pointes le fit tressaillir.

« Impossible, ce soir, cher, une migraine

» Mille regrets.

» SACHA. »

D'un élan, la lettre s'envola vers la cheminée; là, en quelques secondes, une toute petite flamme la consuma.

Sot, laconique et peu poli, ce billet! Et voilà que Jacques se sentait fâché, oh! mais tout à fait fâché contre Sacha! Ah! elle avait des caprices. Ah! elle avait des migraines! Et caprices et migraines lui inspiraient ce style-là!... Elle tombait bien!...

Une sorte de rage assez difficile à définir énervait le jeune homme. Sa belle fièvre de travail était loin. « Impossible, ce soir... Mille regrets »... La banalité voulue de cette formule le révoltait. Son amour eût pu prendre assez philosophiquement la déconvenue, mais son orgueil cria.

Pendant un moment, le romancier se trouva dépaycé au milieu des amis de ses veillées. Il fut sur le point, malgré cet impertinent contre-ordre, d'aller faire une scène en règle à la divette; mais un sourire d'ironie lui monta aux lèvres.

« C'est que... ça m'est égal, en somme!... » murmura-t-il. Elle en a assez, moi aussi... et voilà. »

Et ça lui était tellement égal, en effet, qu'il éprouva comme un regret en constatant cette indifférence. Il découvrait tout à coup un vide

dans sa vie et presque dans son cœur; et, s'il ne pleurait pas l'amour problématique que Sacha avait eu pour lui, il pleurait l'amour ardent qu'il avait eu pour elle et qui était mort... Un moment il resta pensif, puis lentement il prit la plume et se remit à écrire.

Dans le salon du quatrième étage, il y avait le « coin » de madame Cormont de Boisse et le « coin » de mademoiselle Huguette Sauge.

Madame Cormont de Boisse, grande et presque décharnée, soixante ans, des cheveux gris, un nez aquilin, des yeux percés en vrille et le teint d'une vieille fresque, s'était réservé le côté gauche de l'âtre. Un certain fauteuil de tapisserie grenat y tendait deux bras guindés auprès d'une table ronde sur laquelle étaient alignés, dans un ordre impeccable, une corbeille à tricot, plusieurs étuis à lunettes et des livres de piété marqués de signets.

Mademoiselle Sauge, mignonne et presque potelée, des cheveux blonds, un nez retroussé, des

yeux en forme d'amandes et les joues roses d'un pastel, avait adopté l'embrasure de la fenêtre. Une jolie bergère blanche doublée de coussins à raies et à fleurettes s'y arrondissait, moelleuse, invitante, en face d'une étagère de laque où avaient été réunis, dans une asymétrie pittoresque, les bibelots favoris de la jeune fille : de fines statuettes, des vases de cristal ou de porcelaine claire, des photographies et des livres... de ces livres bien reliés, séduisants de couleurs et de formes, qui semblent ne renfermer que de belles et douces choses.

Il était impossible de s'imaginer deux femmes plus différentes d'âge, de nature et de goûts que madame Cormont de Boisse et mademoiselle Hugnette Sauge.

Depuis le jour où Hugnette, âgée de trois ans, orpheline et toute frêle, tout éperdue comme un pauvre oiseau tombé du nid, avait été confiée à madame Cormont, la tante et la nièce ne s'étaient jamais quittées ; cependant, l'affection qui les unissait avait toujours été plus conventionnelle qu'instinctive.

Par une anomalie singulière, il est une piété mesquine et formaliste qui dessèche le cœur de certaines femmes, au lieu de l'ouvrir à la man-

suétude et à l'indulgence. Madame Cormont, qui se croyait religieuse parce qu'elle manquait rarement les offices et patronnait des œuvres de charité, alliait à une étroite observance des pratiques dévotes, l'égoïsme le plus révoltant. Comme elle jouissait d'une excellente santé et d'une fortune très sortable, la maladie ou la misère d'autrui la touchaient peu ; écarter de son existence irréprochable et mathématiquement réglée de veuve sans enfants, toute peine, toute querelle, toute fatigue, tout ennui capables d'en troubler la quiète monotonie, tel avait toujours été le but de ses moindres actes. Aussi la venue dans sa maison de la fille de sa sœur ne changea-t-elle que fort peu ses habitudes dès longtemps prises.

Madame Cormont conçut ses devoirs de tutrice comme elle avait conçu ses devoirs de chrétienne. Elle éleva sa pupille très consciencieusement, sans dureté, sans sévérité excessives, ne lui demandant que d'être correcte dans ses manières et peu bruyante dans ses jeux ; elle géra avec une scrupuleuse habileté la fortune d'Huguette, veilla à ce que la jeune fille reçût une instruction soignée, et se promit de la marier en temps voulu ; mais elle ne favorisa ni les gentilles confidences, ni les naïves câlineries ; elle se garda, comme du

ieu, de solliciter jamais la confiance de ce petit cœur d'innocente qui cherchait à se donner. En un mot, elle n'aima pas. Et, toute petite, l'enfant devina qu'elle n'était pas aimée. Chaque fois que, dans un besoin d'épanchement, elle nouait ses deux bras autour du cou de sa tante, elle éprouvait une étrange impression de froid, sans définir si cette impression tenait à ce que la chair de madame Cormont était presque exsangue ou à ce que son être moral restait impassible.

— Plus de réserve, mademoiselle ! grondait une voix rèche. Ces baisers fous sont inconvenants !

Et quand Huguette racontait, avec des yeux qui tour à tour riaient ou se mouillaient de larmes, quelque odyssée du petit chat ou encore la fin d'une poupée chérie, la vieille dame haussait les épaules, en s'écriant que, de son temps, les petites filles s'occupaient de choses plus sérieuses.

Huguette, interdite, ne répondait pas ; elle pensait que, du temps de madame Cormont, la vie des petites filles devait être bien ennuyeuse, puis, comme elle avait une âme très tendre et une imagination très voyageuse, comme elle adorait les baisers et les histoires, elle embrassait sa

poupée, elle embrassait le petit chat et se narrait à elle-même des aventures merveilleuses. Dans cette atmosphère de glace, une autre enfant se fût attristée; mais Hugnette était essentiellement gaie. En elle exubéraient une vie, une joie que le régime le plus rude ne pouvait étouffer. Devenue jeune fille, elle ne renouvela pas ses tentatives de rapprochement. Ses sentiments pour le petit chat et la poupée s'étant légèrement émoussés, elle donna une moitié de son cœur à Germaine Miral, son amie, et l'autre à un Prince Charmant qu'elle n'avait jamais vu, mais qui ne manquerait pas de répondre à son attente. Elle ne s'interrogeait pas, curieuse de décider s'il lui apparaîtrait blond ou brun, riche ou pauvre; elle savait seulement qu'il serait bon, intelligent, loyal, qu'elle lui dirait une foule de choses sans qu'il se lassât jamais de l'entendre, qu'il aimerait très tendrement et qu'il serait très tendrement aimé.

Hugnette en était là de sa vie et de ses rêves quand la lettre pressée entra en scène et, ayant passé sous les yeux de madame Cormont qui ne la décacheta pas, arriva à son adresse.

Mademoiselle Sauge, paisiblement installée dans son embrasure, brodait avec du fil d'or de larges trèfles à quatre feuilles, sur un fond de satin

blanc, tandis qu'assise auprès du feu, sa tante, fort enrhumée et emmitouflée en conséquence, lisait la vie de quelque saint homme.

Un sourire radieux salua l'écriture anglaise.

« Ma mignonne, disait la lettre crème, maman me charge de t'écrire que je serais contente tout plein, si tu dînaï avec nous ce soir. J'ai eu dix-huit ans aujourd'hui, et personne ne m'a encore rien refusé depuis ce matin; ne commence pas! Je sais que l'acceptation ne dépend pas uniquement de toi et qu'il te faut gagner le consentement de ta tante, mais elle est trop bonne pour nous refuser à toutes deux un si grand plaisir. Qu'elle ne se préoccupe pas de ton retour; avant de nous conduire chez madame Sannois qui nous a invitées, maman et moi, pour minuit, la voiture te ramènera au bercail, ma jolie petite brebis. La femme de chambre t'accompagnera et il ne sera pas beaucoup plus de onze heures. Tu vois que nous ne te demandons rien que de très sage!

» Entendu, n'est-ce pas? D'avance, je remercie madame Cormont, bien respectueusement, mais bien gentiment. A bientôt.

Ayant lu cette invitation aussi tentante qu'inattendue, mademoiselle Huguette sauta de joie avec un petit cri qui interrompit madame Cormont et lui fit dresser les paupières.

— Huguette, grommela-t-elle, quand cesserez-vous d'être une enfant ?

— Le plus tard possible, ma tante, riposta l'amie de Germaine.

Puis, songeant qu'il était prudent d'user de diplomatie, elle s'empressa d'ajouter :

— Pour rester le plus longtemps possible auprès de vous.

Et elle tendit la lettre à sa tante.

Celle-ci posa gravement le livre qu'elle avait jugé digne d'alimenter sa méditation, et parcourut le message de mademoiselle Miral.

— Cette petite est absurde, conclut-elle bientôt. Écrivez-lui que vous n'irez pas ; je ferai porter la lettre.

Huguette bondit.

— Que je n'irai pas ! Mais pourquoi donc ?

— Parce qu'il est malséant d'aller en soirée la veille de Noël.

— Il ne s'agit pas d'une soirée, d'abord... Et puis, voyons, ma tante, puisque vous renoncez à la messe de minuit à cause de votre rhume,

— Puisque vous ne trouvez pas correct que j'y assiste sans vous, qu'est-ce que je ferais aujourd'hui à la maison de plus qu'hier ou que demain ?

— Rien, vous resterez avec moi.

— Vous aviez dit que vous vous coucheriez de bonne heure ?

— Vous lirez un livre pieux quand je serai couchée.

— Oh ! ma tante, vous savez bien que, quand vous seriez couchée, ce ne serait pas un livre pieux que je lirais...

Madame Cormont reprit la vie du saint homme, à la page marquée.

— Assez, mademoiselle ! trancha-t-elle d'un ton catégorique.

Huguette connaissait peu le monde, mais elle connaissait sa tante beaucoup. Elle l'avait vue aussi souvent passer sans pitié devant un pauvre honteux que multiplier les pièces blanches pour faire taire un aveugle ; ces menus faits lui avaient donné à réfléchir et elle en avait déduit que le seul moyen d'obtenir quelque chose de la vieille dame était encore de « l'ennuyer » ; madame Cormont ne craignait rien autant que d'être ennuyée. Donc, pour aller dîner chez son amie Germaine, Huguette « ennuya » madame Cormont.

— Ma tante, dit-elle au bout d'un moment, il n'y aura personne chez madame Miral.

— C'est possible, mademoiselle; mais, selon mes ordres, les domestiques assisteront à la messe de minuit, et, sauf la vieille Élise, qui dort près de moi et me réveillerait en répondant à votre coup de sonnette, tous seront absents à l'heure où vous rentreriez... Je ne vais pas offenser Dieu pour vous plaire.

— Qui vous parle d'offenser Dieu ! Je n'ai pas besoin qu'on m'attende, puisque je reviendrai avec la femme de chambre de madame Miral. J'ouvrirai bien la porte toute seule.

— Vous êtes folle ! répliqua madame Cormont avec le plus profond mépris. Alors, vous croyez que je vous confierai la clef de l'appartement pour que vous la perdiez... comme mon parapluie, le jour où vous aviez égaré le vôtre !

— Une clef ne se perd pas comme un parapluie, objecta sentencieusement Hugnette.

Puis elle ajouta avec une désinvolture de bohème :

— D'ailleurs, on mettrait la clef sous le paillasson.

Madame Cormont se souleva d'un mouvement d'horreur qui envoya rouler sur le tapis la vie du saint homme.

— Je ne vous écoute plus, vous me scandalisez ma chère, dit-elle.

Et elle ouvrit de nouveau le livre que sa nièce avait ramassé respectueusement.

Son repos fut de brève durée.

— Ma tante, fit une voix très douce, pourquoi est-ce plus inconvenant de prendre une clef sous un paillason que dans une poche ?

— Vous m'ennuyez, Hugnette.

« Bon ! ça y est, » pensa la jeune fille

Et elle continua :

— Il y a beaucoup de gens qui rentrent avec leur clef. L'autre jour, quand Berthe est venue me chercher — chez Germaine justement — elle avait emporté la clef pour ne pas vous réveiller en sonnant... Cette fois je ramasserais la même clef par terre, je ne vois pas la différence.

— Vous étiez avec ma femme de chambre

— Eh bien ! je serais avec la femme de chambre de madame Miral.

— Hugnette, je vous ai déjà dit que vous m'ennuyiez.

Bien, ma tante.

Nouveau silence.

— Vous savez que je ne vous dérangerai pas, ma tante, ni Élise ; j'entrerais à pas de loup,

je me glisserais dans ma chambre, puis je me glisserais dans mon lit et, à force de glisser...

— Hugnette, je ne vous répondrai plus.

— Madame Miral trouvait cette combinaison tout à fait naturelle et, pourtant, c'est une femme très bien élevée... très distinguée même... n'est-ce pas, ma tante ?

— Hugnette, cela va se gâter.

— Qu'est-ce que vous me ferez ?

— Je vous... je...

— Vous ne pouvez pas me faire quelque chose de plus désagréable que de m'empêcher de dîner chez Germaine, alors ..., pleurnicha la jeune fille.

— Alors ?

— Alors, ça m'est égal que ça se gâte, conclut-elle avec un calme soudain.

— Vous m'énervez, vous m'obsédez, vous me faites du mal...

— Eh bien ! permettez-moi d'aller chez madame Miral, ma tante, vous verrez comme vous vous sentirez soulagée tout de suite, répondit Hugnette du ton dont elle aurait conseillé à sa tante un peu d'éther ou d'eau de mélisse.

Madame Cormont de Boisse ferma son livre et en frappa violemment la table.

— Allez où vous voudrez et laissez-moi en paix !
s'écria-t-elle.

— Merci, ma tante, vous êtes bien bonne.

Et, abandonnant les écheveaux d'or et le métier tendu de satin, Huguette se sauva dans sa chambre pour y enfiler en hâte une robe blanche qu'elle affectionnait tout particulièrement ; cette robe fine et neigeuse lui seyait à merveille, elle l'avait pensé souvent et, quelquefois, on le lui avait dit. Lorsqu'elle eut noué les longs pans de sa ceinture et redressé d'un petit coup lancé du bout des doigts les manches bouffantes de son corsage à la vierge, elle se regarda dans la glace avec un sourire qui pouvait bien signifier ceci : « Ah ! si le prince me voyait ! »

Il n'y avait pas le moindre prince chez madame Miral ; mais l'ambiance élégante, le luxe intelligent et délicat d'un intérieur si différent de celui de madame Cormont, convenait à cette petite raffinée d'Huguette. La soirée ne s'écoula que trop vite en causeries avec Germaine qui avait toujours tant de choses à dire. D'ailleurs, M. Mage, le poète mondain bien connu, et sa jeune femme donnaient un grand bal pour inaugurer les salons de leur hôtel des Champs-Élysées et, madame Miral ayant promis d'y conduire Ger-

maine, madame Cormont, qui était la marraine de madame Mage, n'ayant pas refusé d'y mener Hugnette, ce seul sujet était inépuisable. Un grand bal, le premier, quel événement !

C'étaient des discussions, des projets :

— Moi, j'aurai une robe rose avec des églantines !

— Et moi, une blanche avec du lilas !

— Et moi...

Quand elle descendit de voiture devant la maison de sa tante, Hugnette se sentait au bout des pieds un rythme de valse, tandis que, dans ses oreilles, un joyeux murmure bourdonnait où se mêlait, aux échos lointains des danses, le frou-frou soyeux du tulle et des dentelles.

Elle s'était un peu attardée. Minuit n'était pas loin et déjà d'épaisses ténèbres emplissaient l'escalier. La femme de chambre de madame Miral ne trouvant pas sur la table du vestibule le bougeoir traditionnel, emprunta des allumettes au cocher, et l'ascension commença un peu lente à cette clarté intermittente et fugace.

Mademoiselle Sauge marchait en avant, de son pas léger, sans prendre garde à l'ombre. La vision du bal chatoyait dans son cerveau surexcité par ces perspectives de fêtes. Le bruit sec de l'allu-

mette que la femme de chambre faisait craquer de temps à autre troublait seul sa songerie. Le premier étage fut atteint : — « Encore trois ! » pensa-t-elle incidemment. Et son imagination se remit à valser, à causer, à rire, à recevoir des compliments, à jouir des fleurs, des lumières et de la musique.

Huguette montait, montait. Il lui semblait avoir vécu plusieurs heures éblouissantes dans cet escalier noir, quand la lueur tremblotante d'une nouvelle allumette, éclairant la porte de droite du palier, fit scintiller le métal d'une clef.

— C'est là, dit-elle, la clef est dans la serrure.

Et elle eut un sourire : décidément madame Cormont n'admettait pas le paillasson !

La porte s'ouvrit sans effort. Sur le seuil, la jeune fille se retourna.

— Voulez-vous une bougie pour descendre ? demanda-t-elle à sa compagne, parlant instinctivement à voix basse dans ce silence nocturne.

— J'ai encore des allumettes et madame attend la voiture : il vaut mieux que je ne perde pas trop de temps... Bonsoir, mademoiselle.

— Bonsoir et merci, répondit gentiment Hugnette.

Et elle entra vivement, reprenant déjà sa rêverie dansante, sans se soucier de la clef qui restait dans la serrure, à la disposition du premier venu.

IV

Au troisième étage, le romancier travaillait encore.

Devant le feu ravivé qui flambait avec des craquements, une petite table à deux couverts avait été dressée, suivant un ordre préalablement donné que, par dépit ou négligence, il n'avait pas contremandé.

Étrange et somptueux sous l'étincellement des verres et de l'argenterie, un bouquet d'orchidées s'élançait d'un vase de bronze curieusement ciselé, et la senteur vague des fleurs réchauffées flottait dans la pièce, exquise et comme vivante. Il était grand dommage vraiment que la place ainsi parée dût rester vide, mais le jeune homme n'y songeait

guère. Son esprit errait on ne sait où, bien loin de Sacha Praline.

Laugeais qui, rongé toujours par son insatiable jalousie, obsédé toujours par la vision troublante du réveillon de Jacques Rial, revenait à ce moment même de chez madame Mercier, n'ayant conscience ni de l'heure écoulée, ni du chemin parcouru, Laugeais qui, sottement comme un enfant en colère, combinait les moyens les plus invraisemblables pour empêcher son ami de rejoindre Sacha Praline ce soir de Noël, Laugeais amoureux et martyr, se fût senti soulagé d'un grand poids, s'il avait pu constater cette sérénité !

Jacques s'était gardé de sortir ; seul, absolument seul, dans l'appartement, il jouissait de son travail, du calme où se mouvait sa pensée et peut-être aussi — plus confusément — de l'intimité des rideaux bien clos, de la chaleur enveloppante du feu, du parfum subtil des fleurs. En cette veillée de labeur heureux, aucune amertume n'avait prise sur lui. Un instant, il posa sa plume, passa sa main sur son front et chercha dans le silence l'écho d'une rumeur insolite qu'il avait cru percevoir ; mais il n'entendit plus que la marche régulière d'un cartel qui se mit à sonner minuit.

« Heure des crimes et des miracles ! se dit Jacques, à demi railleur. Heure presque solennelle où quelque chose finit qui ne reviendra plus, où quelque chose commence qu'on ne connaît pas encore et qui sera triste, joyeux ou tout simplement banal. »

Puis il se rappela que c'était Noël, et le souvenir le fit sourire d'une vieille peinture que sa grand'mère lui montrait, autrefois, entre deux volets de bois sculptés ; il revit l'Enfant Jésus, rose dans sa crèche, la Vierge agenouillée gauchement, et Joseph béat en une robe trop rouge, le tout sur un fond d'or où volaient des anges d'un dessin naïf ; il retrouva l'angoisse délicieuse avec laquelle, en ces temps absurdes et doux, il écoutait les douze coups tinter, croyant toujours à quelque apparition surnaturelle qu'il désirait et redoutait à la fois.

Alors la porte s'ouvrit ; une petite voix cria : « Mon Dieu !... » et Jacques, se retournant brusquement, vit à dix pas de lui une jeune fille vêtue de blanc qui semblait absolument pétrifiée par l'étonnement ou la frayeur.

Un peu surpris, on le devine, il se leva, ébauchant machinalement un salut qui interrogeait.

L'AVENTURE D HUGUETTE

— Ce n'est pas le quatrième... mais où suis-je donc? balbutia l'apparition de plus en plus terrifiée.

— Au troisième, chez monsieur Rial, mademoiselle, fit le jeune homme avec un sourire involontaire.

— Ah! vraiment! s'écria l'apparition

Puis elle s'interrompit très rouge :

— Je dis cela, monsieur, parce que je connais votre nom.

— J'en suis très flatté, mademoiselle.

— Il n'y a pas de quoi puisqu'il est connu, reprit-elle avec une mine de dignité. Moi, je suis Hugnette Sauge, la nièce de madame Cormont de Boisse et je demeure au quatrième... J'ai dîné chez une amie de ma tante et, comme je suis très étourdie, je me suis trompée d'étage... Vous avez oublié la clef dans la serrure, vous savez, monsieur?

— Je n'en fais jamais d'autres!

— ... Je me suis même trompée avec tant de conviction que c'est tout au plus si j'ai attendu d'avoir ouvert la porte pour rendre la liberté à la femme de chambre de mon amie qui m'accompagnait... Je suis réellement confuse de vous avoir dérangé... Adieu, monsieur.

Elle avait débité ce petit discours d'un air un peu gêné, mais très carrément tout de même : Jacques riait.

— Le mal n'est pas grand, mademoiselle, dit-il ; permettez-moi de vous éclairer, l'antichambre est éteinte.

— L'antichambre et l'escalier, hélas ! C'est pour ça que j'ai brouillé les étages.

Jacques prit la lampe et fit deux pas en avant ; puis, instinctivement, il s'arrêta pour écouter. La clef restée en dehors avait tourné deux fois dans la serrure, un pas s'éloigna assourdi et tout retomba dans le silence.

— Mon Dieu, on a touché à la clef ! s'écria Hugnette.

Le jeune homme s'était déjà précipité dans l'antichambre, mais le mal était fait, la porte résista. Quelqu'un — un mauvais plaisant, sans doute — l'avait fermée à double tour.

— Parbleu ! nous voilà bien ! grommela-t-il entre ses dents.

Hugnette, qui l'avait suivi anxieusement, poussa un gémissement.

— Mais alors, je suis prisonnière... oh ! monsieur, monsieur !

Et brusquement, comme un enfant que la révé-

lation de son impuissance désespère, elle éclata en sanglots.

Chose singulière, Jacques Rial, qui n'en était certainement pas à sa première scène de larmes, voire à sa première crise de nerfs, se sentit soudain maladroit et bouleversé devant ces pleurs de petite fille.

— Voyons, voyons, mademoiselle, dit-il avec un air de ne savoir que faire de la lampe qu'il tenait encore, ne vous désolez pas ainsi : ça s'ouvre une porte fermée...; seulement, il faut aviser... Veuillez rentrer dans le salon, mademoiselle... un instant...

Elle obéit, très docile, pleurant toujours abondamment.

Jacques, moins nerveux depuis qu'il avait posé la lampe, s'approcha d'elle :

— Je vous assure, mademoiselle, répéta-t-il, que le mal n'est pas sans remède. Il y a une seconde clef, nous l'ouvrons cette malheureuse porte!... Par exemple, je me demande quel est l'imbécile qui... Enfin!... Mais, je vous en prie, mademoiselle, ne pleurez pas.

Huguette, assise dans un fauteuil, s'essuyait les yeux avec un petit mouchoir déjà roulé en tampon. La quiétude de Jacques l'apaisait un peu. Lui

n'était guère tranquille qu'en apparence. Certes, elle existait, la seconde clef, mais où était-elle ? D'abord il la chercha dans la table de l'antichambre ; puis il pensa que, par un hasard heureux, elle pouvait se trouver suspendue avec d'autres clés dans la cuisine. Il y courut, mais les hasards heureux sont rares : aucune des six ou sept clés qu'il essaya n'ouvrait la porte d'entrée. Quant à la clef de l'escalier de service, le domestique l'avait emportée en montant.

Jacques vida des vases et des coupes, croyant toujours y avoir vu le précieux objet, puis, un peu contrit de ces échecs successifs, rejoignit Hugnette.

— Eh bien, monsieur ? interrogea-t-elle anxieusement.

— Je crois qu'il va falloir enfoncer la porte, dit-il d'un air piteux, sans répondre directement à la question.

La jeune fille eut un cri d'effroi :

— Enfoncer la porte ! Monsieur, vous êtes fou !... Et le bruit ? On croirait que des voleurs entrent chez vous... et c'est moi qu'on y trouverait... Ah bien ! C'est ma tante qui serait contente !

L'écrivain soupira. C'était le garçon le moins

pratique du monde. Il alluma silencieusement une seconde lampe et regagna l'antichambre afin d'examiner la malencontreuse porte. Elle était massive, assez haute, assez large et d'un style particulier, qui avait vraisemblablement exigé qu'elle eût un seul battant. Jacques la contempla quelques instants, comme il eût regardé une page d'hébreu ou de sanscrit.

— Il n'y a qu'un moyen, déclara délibérément Huguette, il faut démonter la serrure.

— C'est une idée, mademoiselle... oui, en effet... Ah ! que je voudrais donc savoir quel est l'idiot qui...

— Je vais tenir la lampe, ajouta la jeune fille.

Une seconde fois, Jacques partit en exploration dans la cuisine : quand il reparut au bout d'un instant, avec une boîte d'outils, Huguette pleurait.

— On ne peut pas démonter la serrure ! s'écria-t-elle.

Et de sa petite voix qui gémissait, elle donna des explications sur les vis qu'il était possible d'ôter et celles qui, placées en dedans, au sens de l'épaisseur du bois, ne pouvaient être atteintes tant que la porte était fermée.

— S'il y avait eu deux battants, soupirait-elle, on aurait ouvert le battant contraire à la

serrure, et le pêne aurait cédé... Je faisais ça très souvent quand j'étais petite et que ma tante m'emprisonnait dans la salle à manger...

Elle pleurait toujours, et Jacques l'écoutait, mi-ému de la voir si désespérée, mi-émerveillé de la trouver si experte en matière de serrurerie. Cette idée d'ouvrir par « le battant contraire à la serrure » lui semblait géniale.

Mais la porte n'avait qu'un battant.

Le petit mouchoir en tampon avait repris un service actif, et Jacques, ne sachant à quel saint se vouer, ne put que redire pour la dixième fois sa phrase suppliante :

— Je vous en prie, mademoiselle, ne pleurez pas !

Au bout d'un moment, il crut utile d'ajouter, pour compatir de son mieux à cette douleur expansive :

— Je comprends, mademoiselle, soyez-en sûre, que l'inquiétude de madame votre tante vous désole...

— Ah ! c'est ça qui m'est égal, par exemple ! lui répliqua Hugnette.

Mais, se repentant aussitôt de cette franchise exagérée, elle rectifia :

— Ma tante dort, et les domestiques, qui sont à

la messe, monteront directement au sixième ; on ne s'apercevra pas de mon absence ce soir. Ce qui est affreux, affreux, c'est d'être enfermée !

En concluant ainsi, elle suffoqua ; puis l'idée lui vint qu'elle était impolie, et que l'affaire devait être, après tout, aussi désagréable pour « ce monsieur » que pour elle.

Alors elle dit en retenant un peu ses larmes, toujours dans la louable intention de racheter ses propres inconséquences :

— Je suis une sotte, monsieur, je vous dérange, je vous assomme et je ne m'en excuse même pas, car, enfin... ce n'est pas votre faute.

Jacques sourit.

— Ne vous préoccupez pas de moi, mademoiselle. Mon seul regret est de ne savoir comment vous tirer d'embarras. Mon domestique a sans doute la seconde clef, et l'escalier de service ayant été fermé par lui en dehors, je n'ai pas même la ressource d'aller la lui demander... Ah ! si j'avais fait mettre une sonnette entre ma chambre et la sienne ! Il est temps d'y penser, n'est-ce pas ?... Non, je ne vois que... Voulez-vous m'écouter un tout petit instant, mademoiselle ?

Huguette tamponna ses yeux avec une vigueur nouvelle, puis elle regarda le jeune homme et,

pour la première fois, elle remarqua qu'il avait l'air très loyal et très bon.

— Mademoiselle, reprit-il, je vous jure que, pour vous rendre la liberté, j'abattrais volontiers la porte, puisque c'est, à l'heure qu'il est, le seul moyen de sortir de l'appartement; mais vous avouez vous-même que ce moyen est impraticable, Alors... voyons, mademoiselle, ne pourriez-vous avoir un peu confiance en moi? Je ne suis pas un ogre, je vous assure... Quand vous pleurez ainsi, je me figure que vous vous croyez dans un antre et, vrai, cela me fait de la peine...

— Oh! monsieur, je ne crois pas ça...

— Eh bien, s'il en est ainsi, écoutez-moi... Voici mon plan, j'en suis fier: mon domestique descend chaque matin, vers sept heures; demain, dès que je l'entendrai remuer dans la cuisine, j'irai lui demander la clef sous un prétexte quelconque, puis je vous ouvrirai tout doucement la porte, et vous vous sauverez... Ainsi personne ne pourra jamais se douter de quoi que ce soit, puisque la clef de votre appartement vous attend là-haut... N'est-ce pas simple? Le plus ennuyeux de l'affaire, c'est que vous passerez la nuit dans un fauteuil, ce qui n'est pas très reposant, mais pas bien terrible non plus... Il me semble donc qu'à votre

place — et je me permets de vous le dire parce que je suis beaucoup plus vieux que vous — une demoiselle très raisonnable prendrait bravement son parti de cette contrariété et cesserait de se désespérer... C'est affreusement énervant de pleurer comme vous le faites depuis une demi-heure, mademoiselle... Allons, ai-je tout à fait tort ?

Jacques avait parlé avec une autorité si franche et si douce que la jeune fille, dont les yeux s'étaient séchés, ne put que s'avouer vaincue.

— Vous êtes très bon, monsieur, murmura-t-elle.

Elle se tut, demeura pensive un instant, puis tout à coup — et ce fut si subit que Jacques n'en put croire ses yeux ni ses oreilles — elle partit d'un éclat de rire, un rire clair, ingénu, délicieux... Il n'en avait jamais entendu de pareil !

— Si ma tante me voyait !

Elle enfonça le petit mouchoir dans sa poche et prit une pose un peu moins abandonnée.

— C'est que ma tante est très sévère, monsieur ; elle a horreur de tout ce qui n'est pas absolument convenable... si convenable quelquefois que c'en est ennuyeux. Je veux dire enfin que... qu'elle ne veut pas que je rie trop, ou que j'aie des chapeaux pas assez... ou que... vous comprenez,

n'est-ce pas, monsieur ? acheva Hugnette qui, décidément, corrigeait ses phrases.

Jacques acquiesça d'un signe de tête.

— J'ai rencontré dans l'escalier, dit-il, une dame de mise et d'attitude fort austères qui devait être madame votre tante.

— En noir, avec un collet serré aux épaules et une capote à nœuds plats ?

— Je crois que oui, mademoiselle une personne grande et maigre ?

— C'est ça.

— Elle ne vous ressemble guère, madame votre tante.

— Oh ! non ! appuya mademoiselle Sauge avec empressement.

Elle se sentait à l'aise avec « ce monsieur » et se figurait l'avoir toujours connu.

« Et ma tante qui déclare à tout propos que les romanciers sont bons à pendre ! pensait-elle. Il paraît qu'elle n'en a jamais vu. »

Comme elle faisait cette réflexion, la table servie et le bouquet d'orchidées lui sautèrent aux yeux.

— Oh ! monsieur, s'écria-t-elle d'un air consterné, vous attendez quelqu'un ?

— J'attendais un de mes amis, repartit vivement l'écrivain, mais il ne peut pas venir

— Bien vrai ?

— Je vous en donne ma parole.

Elle s'était certes promis d'avoir l'air d'une jeune personne très bien élevée; cependant, elle ne put s'empêcher de murmurer avec une malice qui brilla dans ses yeux sans descendre à sa bouche :

— Votre ami aurait été content de trouver de si belles fleurs !

C'était dit en glissant, avec une telle drôlerie, que Jacques se mordit les lèvres pour ne pas rire.

— Vous travailliez quand je suis entrée, reprit tout de suite Hugnette. Est-ce un roman que vous écriviez ?

— Oui, mademoiselle.

— Je les aime beaucoup vos romans...; seulement je n'en ai lu qu'un, continua-t-elle avec son imperturbable aplomb.

— Vraiment ? Lequel était-ce ?

— *Olivier Jarval*... Oh ! cet Olivier !

— Eh bien, cet Olivier ?

— Il est d'un gentil !

Les joues d'Hugnette se rosèrent. Elle se rappelait qu'en lisant les paroles que cet Olivier prononçait d'une voix tendre, oh ! si tendre !...

elle avait pensé qu'un jour le Prince Charmant parlerait ainsi.

— Madame votre tante vous laisse lire des romans ?

— Oh ! monsieur, répondit la jeune fille en confidence, elle ne sait pas ce que c'est... elle n'en lit pas, ça l'ennuie... je crois que c'est parce qu'elle est vieille... ; alors pour mes lectures elle se fie à madame Miral...

Et pour expliquer :

— ...Madame Miral, la mère de Germaine, monsieur.

— Parfaitement, fit Jacques avec gravité.

— C'est elle qui m'a donné *Olivier Jarval*. Et vraiment j'ai trouvé cela ravissant... On sent que c'est vrai d'abord ! Et puis il y a des passages ! Ainsi, cette scène où Olivier dit à Simone : « Je ne demande qu'à croire à mon rêve... » Vous savez, à San Remo ?

Jacques savait et il souriait et il était conquis par la grâce d'une aussi étonnante petite personne.

— Enfin, ça finit bien, continuait-elle, et j'adore les romans qui finissent bien, moi, monsieur, les romans où l'on est heureux, où ceux qui s'aiment s'épousent comme dans la *Belle au*

Bois ou *Cendrillon*... Est-ce que tous vos livres sont aussi « enchanteurs » qu'*Olivier Jarval*?

Jacques se mit à rire.

— Comment voulez-vous que je réponde à une pareille question, mademoiselle?

— C'est vrai, ça ! Alors dites-moi si vous avez écrit des livres dont vous avez été personnellement aussi content que d'*Olivier Jarval*?

— Oh ! plusieurs, oui...

— Tant mieux. Est-ce que je pourrais les lire ?

— J'ai peur que non

— Pourquoi donc ?

— Parce que... parce que les jeunes filles ne peuvent pas tout lire.

— Tiens ! alors, pourquoi est-ce que les romanciers écrivent « tout » ?

— Parce qu'ils n'écrivent pas pour les jeunes filles.

— Oh ! vous écrirez quelquefois pour les jeunes filles, vous ?

Sa voix suppliait.

— Je n'y manquerai pas, mademoiselle, répondit-il amusé.

Elle se tut sur cette promesse et Jacques vit qu'elle étouffait un petit bâillement.

— Vous avez sommeil ? dit-il d'un air malheureux.

— Non... répliqua-t-elle sans conviction.

— Faim, peut-être, alors ?

— Non... répéta-t-elle, toujours sans conviction.

Rial jeta un regard éperdu à la table où s'arrondissait la croûte dorée d'un superbe pâté.

— Mademoiselle, balbutia-t-il, vous avez faim, sûrement... Si j'osais... si vous... est-ce que vous ne mangeriez pas un tout petit morceau de foie gras, mademoiselle ?

— Mais non, monsieur, merci.

Il insista :

— Mademoiselle, si vous refusez, je croirai que vous redoutez de manger chez moi le pain et le sel.

— Oh ! monsieur, j'espère que vous ne croiriez pas ça...

— Je vous jure que si.

— J'en serais désolée... vous avez été très bon pour moi, je... j'aimerais encore mieux manger quelque chose...

Jacques parut ravi, aussitôt il se mit en devoir de couper le pâté.

Huguette le regarda faire un instant, très attentive, puis, n'y tenant plus :

— Mais vous le massacrez, ce pâté ! s'écria-t-elle.

— Vous trouvez ? demanda Jacques interdit.

— Bien sûr !... ce n'est pas ainsi qu'on doit s'y prendre... il faut mettre la fourchette là, appuyer de cette façon et... Voulez-vous que je le coupe, moi ?

Elle se leva et, s'approchant de la table, elle fit comme elle avait dit, avec de jolis mouvements de ses mains fines et voltigeantes.

Quand elle se fut assise, après une nouvelle hésitation, Jacques déposa sur l'assiette une tranche de pâté et versa dans le verre un bordeaux qui fleurait bon.

Huguette était pourpre. Elle n'osait commencer sa dinette ; pourtant un rayon de gaieté scintillait dans ses yeux.

Jacques la regardait en souriant.

— Ça ne vous tente pas ?

— Si, mais c'est trop drôle... et puis...

— Et puis ?

— Et puis, c'est gênant d'être ainsi servie comme une princesse... et de penser que vous... vous ne mangez pas...

Elle ne savait comment s'expliquer, et balbutiait.

L'idée que Jacques s'assiérait en face d'elle, à cette table de réveillon, l'embarrassait beaucoup, tout en la séduisant, comme quelque chose de très extraordinaire... et peut-être aussi d'un peu défendu.

— Est-ce que vous n'avez pas faim, monsieur ?

— Non, mademoiselle.

— On dit que... l'appétit vient en mangeant, murmura-t-elle très bas en fixant la nappe, tandis que les coins de sa bouche se retroussaient imperceptiblement, creusant une fossette dans sa joue.

— Vous croyez ?

— Oui, je crois... et... vous aviez l'intention de souper, puisqu'on avait préparé deux couverts... et que vous n'attendiez qu'un ami.

Jacques Rial esquissa le geste d'un homme à bout d'arguments :

— Vous avez le dernier mot, dit-il gravement.

Maintenant Hugnette goûtait à petites bouchées le foie d'un rose appétissant et trempait ses lèvres dans le vieux vin.

Les orchidées exhalaient toujours leur arôme vague et, tout auprès de leur gerbe prestigieuse, la jolie tête féminine se penchait légèrement et

se relevait, dorée sous la lumière Les joues de la jeune fille s'auroraient à la chaleur ; ses yeux étincelaient en lueurs bleues ; il y avait sur ses lèvres comme un sourire prêt à s'épanouir et qu'elle contenait.

Jacques eût souri volontiers, lui aussi. Le charme était si piquant de voir à la place de Sacha Praline, ce petit ange aux yeux de lutin !

En général, Jacques s'occupait assez peu des jeunes filles ; mais elle était étrangement attirante, cette créature de neige avec ses cheveux fous et son visage velouté, cette exquise parisienne, dont les moindres paroles et les espiègleries même séduisaient par on ne sait quoi de très pur. Et l'écrivain ne se choquait point en lisant dans les prunelles qui riaient en face de lui que, très intimidée de souper à la place de « son ami », mademoiselle Hugnette en était pourtant fort amusée.

Quand elle eut croqué une amande d'Aboukir et grignoté quelques grains de raisin, elle quitta la table et se mit à inspecter la pièce.

— Il est joli, votre salon, déclara-t-elle, bien plus joli que celui de ma tante... Ce n'est pas mon idéal, le salon de ma tante

— Quel est votre idéal ?

— Un salon très sérieux et très artistique, avec

beaucoup de livres, beaucoup de tableaux, des statuettes, des céramiques, des objets rares de toutes sortes, des tapis, des coussins, des plantes et une masse de choses mal rangées... comme celui-ci.

— Ah ! vous trouvez que mon salon est mal rangé ?

— Certainement ; mais on voit que vous y travaillez, que vous ouvrez quelquefois votre bibliothèque, que vous lisez un tas de revues et que vous remuez un tas de papiers... J'aime ça !

Elle s'approcha de la cheminée, et, examinant attentivement une grande photographie de femme :

— Tiens ! dit-elle avec son nalf sang-gêne, c'est Sacha Praline !... Oh ! je la reconnais très bien ; je l'ai entendue chanter cet hiver, dans une soirée... Ce qu'elles sont peintes, ces femmes-là !

— Souvent, oui, mais...

— Mais quoi ? ajouta Hugnette en se retournant pour regarder le jeune homme. Vous croyez qu'elle ne se peint pas, Sacha Praline ? Eh bien ! vous êtes perspicace !... Elle ne se met pas de rouge, non... parce que ça lui va pas, mais elle met du pâle à ses joues... et à ses yeux du noir... et même du mauve... je vous en réponds !... Elle ne me plaît pas à moi, Sacha Praline.

— Pourquoi donc, mademoiselle ?

— Parce qu'elle n'est jolie qu'à cause de son étrangeté... et que c'est une étrangeté camelote... voilà. Ça me fait penser aux bibelots japonais du Bon Marché !... Est-ce qu'elle vous plait, à vous ?

La question était si directe que Jacques, pris au dépourvu, ne trouva pas immédiatement sa réponse ; mais déjà Huguette repartait :

— Naturellement, elle vous plait, puisque vous avez sa photographie... C'est comme moi, j'ai voulu avoir la photographie de Bartet, parce que je la trouve ravissante...

Elle avait regagné sa première place dans le fauteuil et tendait son petit pied à la flamme qui languissait et ne jaillissait plus que par intervalle au-dessus des bûches à demi calcinées.

— Vous avez froid ? interrogea Jacques.

— Mais non, monsieur, murmura-t-elle, occupée maintenant à détailler les broderies polychromes de la têtère.

Néanmoins le jeune homme, s'agenouillant devant la cheminée, s'appliqua à échafauder sur le bois tombé en braise, des poignées de sarments et de nouvelles bûches. Comme il n'avait pas acquis grande expérience en la matière, il échoua plusieurs fois dans sa tentative, un peu dépité à

l'idée qu'Huguette devait encore se moquer de sa maladresse.

Au bout d'un moment cependant, un craquement fit tressaillir les fagots, tandis qu'une longue flamme ondulée léchait la surface du bois. Presque fier de son succès, et surpris que mademoiselle Sauge ne lui eût fait aucune remarque, Jacques se redressa avec une certaine complaisance. Mais mademoiselle Sauge dormait. Assise, la tête légèrement inclinée contre le dossier du fauteuil, le sommeil l'avait prise, comme un enfant au dessert. Ses cils noirs et longs projetaient une ombre au bord de ses paupières closes ; sa bouche riait aux anges ; ses mains reposaient sur ses genoux, la paume ouverte.

— Quelle drôle de petite fille ! murmura Jacques.

Et il était étonné, presque ému ; il éprouvait un trouble bizarre à la pensée que cette « drôle de petite fille » inconnue de lui deux heures auparavant, dormait maintenant, si calme et si jolie, sous sa protection. Et il bénissait les caprices de la chanteuse slave.

Voyez-vous cette adorable enfant enfermée avec Sacha Praline, cette blancheur à la merci des propos d'une cabotine !... Grâce à la bienheu-

reuse lettre rose, nul n'apprendrait l'étourderie de mademoiselle Huguette. La dinette à la table fleurie, et les gentils babillages, et ce sommeil d'innocence, tout enfin, ce tout qui était un rien délicieux, resterait un secret entre Jacques et la petite fée de Noël...

Cependant Jacques regardait Huguette toujours et toujours...

Les cheveux de la jeune fille moussaient tout crépelés sur son front ; elle avait près de l'oreille une très petite mèche qui s'était bouclée toute seule, que certainement on n'avait pas mise là... Sa robe blanche, simple avec une grande collette de tulle et une ceinture de taffetas ; sa robe de pensionnaire se drapait harmonieusement autour d'elle, la laissant frêle dans l'ampleur des plis. Comme elle dormait bien ! comme elle dormait tranquillement ! Cette petite forme claire, ce regard d'enfant, ce discret parfum d'iris avaient apporté avec eux une paix émue et reposante. Ils n'étaient point faits pour inquiéter jamais les vieux livres ou chasser les visions de rêve...

Tout à coup, Jacques pensa que mademoiselle Sauge pourrait ouvrir les yeux, être gênée de sa contemplation muette. N'était-ce pas une sorte de trahison que de l'admirer ainsi dans son som-

meil?... Peut-être pensa-t-il aussi que c'était une occupation trop douce... Alors, il alla prendre un grand châle blanc, fin et laineux, qui lui venait d'Orient et, avec des précautions, il en couvrit la dormeuse. Puis il abaissa l'abat-jour pour atténuer la lumière et, ayant posé silencieusement la lampe auprès des feuillets inachevés, il se remit une seconde fois au travail.

Sept heures sonnaient. Presque en même temps, Jacques entendit une porte qu'on fermait ; bientôt, un vague bruit de ferraille lui apprit que son domestique allumait le fourneau dans la cuisine. Il n'y avait pas un instant à perdre

Huguette dormait toujours.

— Mademoiselle... murmura l'écrivain se trouvant cruel d'interrompre ce profond sommeil et ne sachant comment s'y prendre, dans sa crainte d'effrayer la jeune fille.

Elle ne bougea pas.

— Mademoiselle... répéta-t-il un peu plus haut.

Même silence.

« Elle a tout à fait l'air d'un bébé quand elle dort comme cela ! » pensa Jacques.

— Mademoiselle Sauge... Mademoiselle Huguette!... s'écria-t-il enfin, s'avisant que ces trois syllabes étaient charmantes à prononcer.

Ce nom familial fit tressaillir la jeune fille. Elle soupira longuement en balbutiant :

— Oui, ma tante...

Puis, elle ouvrit les yeux et devint toute rose.

— C'est vrai ! dit-elle, et elle se mit à rire... bonjour, monsieur.

— Bonjour, mademoiselle, répliqua Jacques, je suis désolé de vous réveiller ; mais voici le moment psychologique.

Elle demanda :

— J'ai donc dormi?... Et vous, êtes-vous fatigué?

— Pas du tout, j'ai travaillé ; rien n'est plus reposant... Je vais m'occuper de la clef, attendez-moi un moment.

Il sortit. Huguette l'entendit qui disait assez haut :

— Où est donc la seconde clef, Auguste je ne peux pas remettre la main sur la mienne?...

Puis il revint, brandissant victorieusement la petite chose d'acier.

— Il ne se doute de rien, votre domestique, monsieur ?

— De rien absolument... Je sors souvent de bonne heure. Allons, il faut vous sauver vite, vite, mademoiselle... Voulez-vous que je vous éclaire ?

— Oh ! non, je suis sûre que dans l'escalier il fait jour, mais je voulais vous dire que... Merci *beaucoup*, monsieur.

— Oh ! mademoiselle !

— Si, si, beaucoup. . . vous avez été bon, excellent pour moi.

Elle tendit franchement la main à Jacques ; puis, tandis qu'il refermait la porte, elle s'enfuit légère et preste, telle un papillon à qui l'on rend la liberté.

Pendant qu'elle montait sous la clarté du jour naissant, la porte qui faisait face à celle de Jacques s'ouvrit à demi et la tête pâlie de Laugeais que l'insomnie rendait matineux, se montra dans l'entre-bâillement. Le notaire avait entendu un bruit de serrure sur le palier commun à Rial et à lui ; il vit une forme féminine se perdre au tournant de l'étage supérieur ; alors il eut un rictus amer et gouailleur tout ensemble et disparut.

Huguette avait perçu le grincement d'une clef, mais elle ne s'était pas retournée.

Arrivée à la porte de sa tante, elle se baissa précipitamment, prit la clef sous le paillason, entra sans bruit et s'envola d'un trait jusqu'à sa chambre.

Les domestiques n'étaient pas encore descendus ; une obscurité et un silence complet emplissaient l'appartement. Vite, elle se déshabilla et se pelotonna dans ses draps. Quand sa tête s'abandonna sur l'oreiller, elle eut un grand soupir d'aise.

Quelle aventure ! quelle aventure ! Était-il possible qu'elle n'eût pas rêvé ?... Enfin elle était sauvée !... Un vrai gentleman, ce Jacques Rial !... Mon Dieu, Huguette aurait pu être moins heureuse, il y a des gens si mal élevés !

Et c'est qu'il était charmant, monsieur Rial ! Distingué d'abord, ah !... des manières irréprochables... Et avec cela quelque chose de tout spécial ; quelque chose de doux, de protecteur ; quelque chose comme si cet homme célèbre avait été à la fois très timide et très hardi... Des yeux superbes aussi... un peu dominateurs peut-être... oui... Indubitablement Huguette s'était sentie dominée par ces yeux-là !... Mais c'était encore bien étrange cela ! Ce regard de maître avait un air de prier...

Certes Hugnette avait été bien effrayée de se trouver la prisonnière d'un inconnu ; cependant combien tôt elle s'était rassurée ! Si, comme dans les contes, quelque danger fantastique était survenu, elle se serait jetée d'un seul élan aux côtés de son nouvel ami, se sentant délicieusement gardée... Dans le domaine banal de la réalité, elle s'était contentée de causer franchement avec lui, d'une foule de choses, à l'étourdie ainsi qu'au temps du petit chat et de la poupée... C'est si amusant de parler sans contrainte, de raconter tout ce qu'on a dans la tête, de n'être ni interrompue ni traitée de folle !

Hugnette se mit à rire ; elle songeait à la mine qu'eût faite sa tante en entendant babiller avec un étranger l'enfant qu'elle morigénait avec tant de conscience ; puis elle pensa qu'il était temps de dormir et d'oublier cette merveilleuse nuit de Noël... Alors, pour changer le cour de ses idées, elle essaya de rêver au Prince Charmant, et, pour la première fois, elle s'avisa qu'il aurait une moustache blonde.

.....

Assise à côté de sa nièce dans la voiture qui les conduisait toutes deux à l'église, pour la messe de dix heures, madame Cormont de Boisse

enveloppée de fourrures, les pieds posés sur une bouillotte, semblait presque aimable.

— Vous êtes-vous amusée chez madame Miral, Hugnette? daigna-t-elle demander.

— Beaucoup, ma tante. Madame Miral m'a chargée de ses compliments pour vous, répondit Hugnette d'une petite voix sage.

— Vous avez l'air fatiguée, ma chère : êtes-vous rentrée tard ? Je ne vous ai pas entendue :

La jeune fille hésita un instant avant de répondre, partagée entre la prudence et une espièglerie toute prête. L'espièglerie, hélas ! l'emporta...

— A sept heures, ma tante, répondit-elle sans sourciller.

Madame Cormont de Boisse crut avoir mal compris.

— Vous dites ?

— Je suis rentrée à sept heures, répéta Hugnette un peu plus haut avec le même calme

— Je ne plaisante pas, ma chère.

— Moi non plus, ma tante.

— Vous êtes restée chez madame Miral jusqu'à sept heures ? fit ironiquement la vieille dame.

— Chez madame Miral, oh ! non, ma tante ! exclama l'imperturbable moqueuse.

— Chez qui alors, s'il vous plaît, mademoiselle ?

— Chez monsieur Rial, ma tante... Vous savez le romancier... au troisième, à droite.

Madame Cormont pinça ses lèvres fines.

— Je trouve la facétie inconvenante, ma chère scanda-t-elle.

— Mais ce n'est pas une facétie, ma tante, continua Huguette du ton de l'innocence mécon nue ; je ne me permettrais certainement pas...

— Huguette, vous voulez me pousser à bout ?

— ...J'ai même beaucoup causé avec monsieur Rial ; il est très gentil...

— C'est bien, mademoiselle ! Regardez-moi dans les yeux et osez me jurer que ce que vous venez de dire est la vérité ?

— Je jure, fit docilement Huguette en retenant un fou rire, que j'ai dit la vérité.

La vieille dame pâlit, ses yeux s'emplirent d'effroi plutôt que de colère.

— Veuillez vous expliquer, Huguette, dit-elle.

Ses mains tremblaient, sa voix s'altérait.

Huguette eut pitié de ce trouble et se repentit de son jeu cruel.

— Pardonnez-moi, ma tante, s'écria-t-elle sincèrement, j'ai parlé comme une sotte.

Et elle raconta son étrange aventure, s'interrompant de temps à autre pour écouter sans

révolte les reproches dont madame Cormont en agrémentait le récit. Elle trouva une petite phrase pleine de contrition pour terminer cette confession. La pauvre tante était hors d'elle.

— Votre étourderie est inqualifiable ; vous auriez pu entrer chez un homme indélicat, grossier, que sais-je ! Vous n'êtes qu'une folle, une détraquée, un être bon à enfermer ! Quant à ce jeune homme, non seulement il a été fort convenable, s'il faut vous en croire, Huguettes...

— Oh ! ma tante !

— ... Mais il a fait preuve d'un véritable tact. Sans les précautions qu'il a prises, toute la maison vous aurait vue sortir de chez lui... Quel scandale, mon Dieu !...

En vérité, madame Cormont savait à Jacques un gré infini de lui avoir évité les ennuis et la demi-responsabilité de ce scandale.

— Ah ! Huguettes, votre étourderie, votre insouciance, votre enfantillage, votre inconséquence, votre...

— Je m'en... moquisme...

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Rien, ma tante.

— ... Votre insubordination, votre légèreté, votre déraison !... Travers tant que l'on voudra !

Vous voyez où cela mène et qu'une jeune fille parfaitement honnête peut être perdue de réputation !

Puis, comme la voiture s'arrêtait devant l'église, madame Cormont se recueillit.

« Noël ! Noël ! » chantaient les cloches.

En dépit de toutes les gronderies, il y avait dans le cœur d'Huguette une petite voix qui répondait :

« Noël ! Noël ! »

VI

Madame Cormont bouda tout le jour.

Huguette tremblait en pensant au bal des Mage, mais, vers quatre heures, madame Mage vint en personne s'asseoir dans l'austère salon pour arracher à la vieille dame une acceptation formelle, et cette dernière, prise au dépourvu par la plus enjôleuse et la plus froufroulante des mondaines, ne put que promettre ce qu'on exigeait.

Aussi bien, si la dévote se sentait peu désireuse de récompenser sa nièce, elle était fort impatiente de la marier et elle connaissait à peine quelques jeunes gens. Il lui fallait donc, à moins de s'adresser aux agences matrimoniales, s'incliner devant

l'inéluctable nécessité d'habiller l'encombrante enfant de tulle blanc ou de tulle rose et de courir avec elle les bals et les matinées dansantes.

Depuis son initiation aux événements de la veille, madame Cormont, elle aussi, rêvait au Prince Charmant.

Malgré le ton de mauvaise humeur qu'avait pris sa tante, aussitôt le départ de madame Mage, Hugnette nageait dans la joie. Le souvenir du réveillon de Jacques Rial et la perspective du bal des Mage bouleversaient sa vie monotone.

Pendant les quatre jours qui s'écoulèrent avant le grand soir, elle demeura dans un état de surexcitation qui mit aux abois madame Cormont. Au mécontentement de la pauvre femme, qui commençait à avoir peur de sa pupille et s'était juré de ne plus la confier à personne, mademoiselle Sauge ne parlait plus qu'en chantant, ne marchait plus qu'en dansant. Sa robe blanche, ses fleurs, ses petits souliers perchés sur de hauts talons la préoccupaient à tel point qu'elle en négligeait le prince. Toutefois, quand, par hasard, il traversait encore sa pensée, il lui parlait immanquablement d'une voix douce et un peu basse qu'elle avait entendue certain soir; il la regardait avec des yeux souriants, un peu protec-

eurs et presque tendres, dont elle ne pouvait analyser le charme et qu'elle avait déjà vus.

Un matin comme elle descendait l'escalier avec sa tante, Jacques Rial les avait croisées ; il avait soulevé son chapeau, très gravement, en homme bien élevé, mais, tout aussitôt, Huguette avait légèrement pincé le bras de madame Cormont et celle-ci avait répondu à ce salut discret par un signe de tête et un demi-sourire.

Alors, le cerveau de la jeune fille avait trotté et elle avait formé de beaux projets pour favoriser les bons rapports de sa tante et du prince. Elle comptait sur ses petites ruses personnelles, sur la complicité de Jacques, peut-être, sur le hasard aussi. Mais du hasard lui-même, ce grand maître qu'invoquent les petites filles romanesques, elle n'eût pas osé espérer le regard qui rencontra le sien dès son entrée dans les salons étincelants des Mage, et elle faillit jeter un cri de surprise en voyant que Jacques était là, au milieu d'un groupe d'habits noirs. Il lui fallut un instant pour se remettre et se dire qu'après tout rien n'était plus naturel que de trouver dans le salon d'un poète connu un romancier quasi célèbre.

Étourdie encore, elle se laissa conduire à l'extrémité de la salle de danse où madame Miral était

assise. Debout devant elle, Germaine causait avec Robert Josse, le fils d'une amie de madame Cor-mont, en attendant que l'orchestre jouât. Huguettes leur jeta un bonsoir amical, puis, invitée elle-même pour la valse qui allait commencer, elle s'éloigna au bras de son danseur.

Jacques Rial semblait s'être évanoui comme une vision. Huguettes ne le vit ni dans la salle de bal, parmi les bostonneurs, ni dans la serre où était installé le buffet; un coup d'œil jeté en valsant dans le fumoir réservé au bridge ne la renseigna pas mieux. Elle était prête à s'accuser d'avoir rêvé tout éveillée, lorsque, ramenée à sa place pour la troisième ou quatrième fois, elle aperçut M. Josse qui s'avavançait, traversant la pièce, et, avec lui, l'hôte de la nuit de Noël.

— Permettez-moi, mademoiselle, de vous présenter un de mes amis et l'un de nos écrivains les plus goûtés, monsieur Jacques Rial.

D'abord elle rougit, un peu troublée, puis la malice reprenant ses droits, elle répondit :

— Oh ! je connais bien monsieur... de nom.

Jacques s'inclina.

— Voulez-vous m'accorder cette danse, mademoiselle ? demanda-t-il.

Pour toute réponse, elle se leva et posa la main

sur le bras de Jacques. Ils firent le tour du salon, puis l'orchestre joua les premières mesures d'une valse lente; alors, doucement, le jeune homme entoura la taille d'Huguette et l'entraîna. Elle s'abandonnait, très heureuse tout à coup d'un bonheur inexprimable dont elle avait eu l'intuition vague quand elle avait essayé de se figurer sa rencontre prédestinée avec le héros de ses rêves, d'un bonheur qui l'enveloppait, qui la soulevait de terre et qui lui inspirait le désir fou que cette valse ne finit jamais. Elle appuyait avec une sorte de confiance sa main gauche sur l'épaule de l'écrivain. Jacques l'emportait d'un bras ferme et sûr, ne lui laissant pas le temps de reprendre haleine, la conduisant victorieusement parmi les couples, souvent maladroits. Elle avait tourné la tête un peu à gauche, selon les indications précises de son maître de danse; cependant un petit coup d'œil furtif lui avait appris que Jacques avait l'air heureux; même elle avait cru voir, sans en être tout à fait certaine, que les lèvres du jeune homme tremblaient imperceptiblement sous sa moustache blonde, comme s'il avait été ému. Il ne parlait pas et elle ne songeait guère à parler; elle eût été bien embarrassée de trouver quelque chose à dire. Une fois, il murmura : « Vous n'êtes pas fatiguée? »

Sa voix était un peu étouffée, par la valse sans doute ; il souriait, pâle, avec une lueur dans le regard. Elle répondit : « Non... » tout bas, et ils continuèrent ; puis, quand la danse fut finie, il lui offrit son bras et la reconduisit à sa chaise. Elle était étourdie, elle haletait doucement, ses cheveux auréolaient son visage, ses yeux s'ouvraient dans un ravissement.

Il dit :

— Vous me donnerez encore une valse, n'est-ce pas ?

Aussitôt on feuilleta le petit carnet déjà griffonné, Jacques marqua la septième valse et Huguette pensa soudain que ce serait ennuyeux de danser les autres. Elle eut même un petit serrement de cœur en voyant que Jacques, après s'être fait présenter par Robert Josse à madame Cormont, à madame Miral et à Germaine, invitait cette dernière puis un nouveau danseur vint la chercher et, comme elle avait dix-huit ans, comme elle n'allait que rarement au bal et n'y restait jamais longtemps après minuit, elle se remit à voltiger, riant des banalités qu'on lui disait et de celles qu'elle répondait elle-même. Cependant quand la septième valse se fit entendre et que Jacques Rial s'arrêta devant elle, une joie tout autre brilla dans ses yeux.

Cette fois, Jacques parla.

— Vous n'avez pas fait de rencontres dans l'escalier, l'autre matin, mademoiselle? dit-il à mi-voix.

Elle rougit.

— Non. Il m'a semblé seulement entendre une porte s'ouvrir en face de la vôtre.

— Celle de mon ami Laugeais?

— Je ne sais pas... d'ailleurs, j'ai pu me tromper.

— Serait-il indiscret de vous demander si votre tante a su quelque chose et si vous avez été grondée?

— J'ai tout dit naturellement, et j'ai été horriblement grondée... naturellement aussi. Je l'avais mérité, avouons-le! Quelquefois, dans mes bons jours, je me dis que ma tante a vraiment beaucoup de patience avec moi.

Jacques riait, Huguette se tut un instant, puis elle devint plus sérieuse et d'une voix presque triste :

— C'est que je suis très mal élevée, monsieur... Je dis tout ce qui me passe par la tête, je ne sais ni m'empêcher de rire, ni m'empêcher de parler; je donne mon avis à tort et à travers, lorsqu'on ne me le demande pas, je... Vous avez dû vous en apercevoir?

— Peut-être un peu, fit Jacques, mais...

— Oh ! je sais ce qu'on dit, allez ! que je suis drôle, ce n'est pas un compliment, ça..., et je suis sûre qu'on pense du mal de moi, très souvent...

Le jeune homme la regarda doucement :

— Pas moi, oh ! pas moi ! répliqua-t-il.

— J'en suis bien contente, reprit mademoiselle Sauge, tandis qu'un flux de sang lui montait au visage... Tout au fond, voyez-vous, je suis meilleure qu'on ne le croit. Je n'ai pas été élevée comme les autres, moi, j'ai perdu mon père et ma mère quand j'étais toute petite, ma tante est très austère, très sévère, je... je crois qu'elle ne m'a pas tout à fait comprise et quelquefois... c'est si dur, il me semble que personne ne m'aime, j'en ai beaucoup de chagrin...

Sa voix se brisa, puis, soudain, elle se sentit affreusement angoissée à l'idée que, peut-être, c'était encore mal ce qu'elle avait dit là, et que Jacques le jugerait ainsi. Mais, d'un mouvement instinctif, le jeune homme la rapprocha un peu de lui, en murmurant :

— Ne croyez pas cela... tout le monde vous aime, j'en suis sûr...

Les derniers accords de la valse tombaient.

— Il est une heure et demie, déclara madame Cormont de son ton inflexible.

— Vous partez comme Cendrillon, s'écria l'écrivain.

Cette phrase fit sourire Huguette et chassa ses diables bleus; elle lança un coup d'œil à son petit soulier en donnant un souvenir au prince, pendant que Jacques demandait gravement à madame Cormont la permission de la mettre en voiture. Est-ce qu'il allait quitter le bal, lui aussi, au lieu de danser avec Germaine ou d'autres jeunes filles? Oh! était-ce possible!

Sur le trottoir, devant la portière ouverte, madame Cormont tendit solennellement la main à son jeune voisin.

— Je reçois le mardi, monsieur, dit-elle, très aimable, et si vous voulez me rendre, à une autre heure, — elle appuya malicieusement sur les mots, — la visite que vous a faite mon étourdie, vous serez le bienvenu.

Jacques remercia, puis, quand madame Cormont eut franchi le marchepied avec son aide, il se tourna vers Huguette qui souriait du fond de son capuchon rose.

— Au revoir, monsieur, dit-elle.

Et fouette cocher.

— Il est décidément très bien, ce jeune homme, ne trouvez-vous pas, Hugnette ? conclut madame Cormont.

— Heu, heu... comme ça ! repartit Hugnette.

Pendant les jours qui suivirent, la jeune fille fut nerveuse, préoccupée.

Jacques viendrait-il ou ne viendrait-il pas ? Viendrait-il ce mardi-là ou en attendrait-il un autre ? En réfléchissant aux événements de Noël, elle s'était rappelé le bouquet d'orchidées qui répandait une senteur si fine auprès de son verre, elle s'était rappelé le grand portrait de Sacha Praline et la drôle de mine que Jacques avait faite au moment où elle avait parlé de la chanteuse et, en petite Parisienne qui a entendu causer à mots plus ou moins couverts de toutes sortes de choses, elle s'était inquiétée de ces fâcheux symptômes. Mais le mardi, Jacques vint, et, lorsqu'il entra,

elle eut dans les yeux cette clarté que le jeune homme y avait vu luire au bal.

Une dizaine de personnes se trouvaient réunies dans le salon. En voyant Jacques s'asseoir dans le cercle où madame Cormont lui désignait une place et se mettre à parler le plus naturellement du monde, Huguette ne put s'empêcher de sourire. Il lui fallut se répéter cent fois que c'était bien *lui* qui était là au milieu de ce groupe familial.

Elle servait le thé avec Germaine Miral.

Quand Jacques prit de ses mains la tasse toute chaude et odorante, il la remercia sans affectation, mais avec une sorte de douceur malicieuse, res-souvenir inexprimé du souper de Noël, et elle éprouva une bête de petite joie à se dire qu'il y avait entre elle et lui un secret, quelque chose que, sauf elle et lui, personne dans ce grand salon ne savait. Et elle était heureuse aussi lorsqu'un coup d'œil à la glace lui révélait une Huguette un peu lointaine et comme inconnue ; sa longue robe souple d'un vert doux, son col de guipure fleuri de roses naturelles, la coiffure qu'elle s'était faite et dont l'ébouriffement ondulé dépassait la ligne pure de son front, ajoutaient à sa grâce délicate je ne sais quel charme de très fine modernité. Elle sentait qu'on la suivait des yeux, qu'on l'admirait

et, recueillant les hommages muets, les sourires inachevés qui lui révélaient sa joliesse de figurin^e et lui en laissaient deviner le pouvoir encore ignoré, elle les réunissait dans sa pensée pour les offrir à Jacques d'un regard où son cœur se donnait ingénument tout entier.

Mais pourquoi M. Rial devenait-il si grave dès qu'il cessait de prendre une part active à la conversation ? Au bout d'un instant pourtant, il se rapprocha des deux jeunes filles qui s'étaient assises sur un canapé, et on parla théâtre.

Germaine était au courant d'une foule de choses, tandis que la pauvre Hugnette n'avait presque rien vu ; bientôt elle prit un air malheureux.

— Est-ce que vous n'aimez pas le théâtre, mademoiselle ? demanda Jacques.

— Moi, je l'adore, répondit-elle avec sa fougue habituelle ; c'est ma tante qui ne l'aime pas, parce qu'elle a des principes...

— Si j'étais madame votre tante, fit gravement Rial, je crois bien que j'enverrais promener mes principes lorsqu'il s'agirait de vous refuser quelque chose.

— Oh ! monsieur, quel dommage que vous ne soyez pas ma tante ! s'écria Hugnette d'un air si comique que Germaine éclata de rire.

Mademoiselle Sauge rit aussi, puis soudain, bien involontairement, elle se dit que cette tante-là ne ferait peut-être pas une grimace d'ennui, quand la tête blonde de sa nièce se poserait sur son épaule, et elle devint plus rose que les fleurs de son bouquet.

Jacques était très pâle, lui. Huguette le remarqua, lorsqu'il se leva et s'inclina pour prendre congé d'elle.

— Est-ce que vous souffrez ? demanda-t-elle simplement.

Germaine s'était éloignée, appelée par sa mère. Jacques serra la main qu'Huguette lui tendait, les yeux anxieux, et sourit d'un sourire un peu forcé en disant :

— Mais pas du tout, je vous remercie.

Puis, il ajouta plus bas et comme se parlant à lui-même :

— Je suis content d'être venu... Adieu, mademoiselle.

Son visage s'était assombri ; dans sa voix vibrait quelque chose de triste.

— Au revoir, riposta Huguette, insistant presque sur le mot.

— Au revoir, répéta-t-il, souriant plus franchement cette fois.

Le salon s'était vidé peu à peu.

Après avoir reconduit madame et mademoiselle Miral, Huguette vint s'asseoir auprès de sa tante, qui causait avec madame Josse et Robert. On prononçait le nom de Jacques Rial.

— Il est vraiment très agréable, disait madame Cormont.

Robert Josse pencha un peu la tête, et baissant la voix :

— Savez-vous qu'il se bat demain ? dit-il.

Huguette faillit jeter un cri ; pendant un instant tout dansa autour d'elle, les contours des objets se brouillèrent à ses yeux ; elle ne perçut que comme un son vague et dépourvu de sens la réponse de sa tante, puis, elle se contint par un grand effort de volonté, et elle entendit Robert Josse qui reprenait sur une question de madame Cormont :

— Oh ! à propos de bottes, une causerie de cercle qui a dégénéré en discussion. Victor Laugeais — encore un de vos voisins, justement, madame ! — a tenu je ne sais quel propos sur je ne sais quelle rencontre faite dans l'escalier de cette maison. Jacques lui a répondu avec calme que ses paroles étaient inconsidérées, que certaines plaisanteries sont fâcheuses par l'interprétation qu'on

en peut donner... Laugeais s'est monté, Rial a répliqué avec moins de patience; des mots plus graves ont été échangés; alors, comme Laugeais ne veut pas retirer ses paroles et que Rial ne peut pas avaler les insanités que lui a publiquement débitées cet énergumène, ils vont se battre... Deux amis! c'est d'un ridicule achevé! D'ailleurs, tout le monde pense qu'il doit y avoir autre chose. le prétexte était par trop puéril...

— Est-il possible, s'écria madame Cormont que l'on oublie aussi facilement le commandement de Dieu!

A partir de ce moment, Hugnette ne comprit plus ce qui se disait tout près d'elle. Elle n'entendait plus, elle ne savait plus que deux choses: c'est que Jacques Rial allait se battre, qu'il pouvait être tué, et qu'elle, la petite folle, la petite étourdie d'hier, elle aimait sérieusement, profondément pour la première fois.

Plus de Prince Charmant! Jacques Rial, était-ce un homme plus aimable, plus séduisant, que tout autre? Non peut-être, mais c'était *lui*. Plus de jolis rêves! Seulement cette idée affreuse d'un pistolet braqué sur le front de l'homme aimé ou d'une pointe menaçant sa poitrine. Selon Robert Josse, Laugeais avait clairement saisi le

premier prétexte venu pour se fâcher ; mais ce prétexte, elle, Hugnette, l'avait fourni et, avec une lucidité implacable, se rappelant certaine porte qui s'était ouverte au moment même où elle s'échappait de l'appartement de Jacques, elle reconstituait la querelle. La rencontre au petit jour d'une femme qui montait l'escalier avec un air de fuir avait inspiré à M. Laugeais une plaisanterie qui avait été mal prise ; une discussion s'était engagée et c'est ainsi que, par la faute d'une enfant distraite, Jacques allait risquer la mort. S'il était tué ! Un frisson secoua la jeune fille. Soudain elle sentit qu'un tel malheur lui ôterait toute force et tout désir de vivre.

Peu habituée à se tourmenter longtemps des difficultés d'autrui, ignorant totalement Laugeais et les détails de l'équipée d'Hugnette, et ne se doutant guère que sa nièce pût en quelque façon être la cause d'un duel, madame Cormont ne parla pas dans la soirée de ce qui lui avait été dit par Robert Josse. Hugnette ne chercha naturellement pas à la mettre sur la voie des découvertes. Elle essaya même de babiller et lut une partie du temps ou du moins tint un livre. Cependant, une angoisse terrible la torturait.

Sa première impulsion avait été de courir chez

Laugeais, de tout lui raconter, d'obtenir de lui qu'il retirât ses malencontreux propos; mais bientôt elle s'était souvenue de quelques mots de M. Josse... Si vraiment l'histoire de la maison n'était qu'un prétexte! Les paroles les plus graves avaient été prononcées par M. Laugeais: sans doute, avait-il contre Jacques un grief personnel. De quel droit Hugnette se mêlerait-elle de cette affaire? Quelle opinion Jacques prendrait-il d'elle, après cette inopportune intervention?

En proie à des idées bien sombres, la pauvre enfant ne parvint à s'assoupir que vers le matin. Quand elle s'éveilla, neuf heures sonnaient et, déjà, madame Cormont était sortie.

D'abord les yeux d'Hugnette se promenèrent indécis dans la chambre; son esprit encore engourdi ne lui apportait que de confuses réminiscences, puis un souvenir aigu jaillit de son cerveau et une pensée lui vint si déchirante qu'un sanglot lui échappa: « Si à cette heure même Jacques ne vivait plus! »

Et, dans une de ces visions rapides que crée l'exacerbation de l'inquiétude, elle se le figura étendu sur un lit, le front sanglant, le visage tiré, ses lèvres blêmes crispées sous sa moustache blonde, ses deux mains croisées sur sa poitrine...

Elle imagina la maison tendue de noir, les voitures de deuil qui avançaient lentement au bord du trottoir couvert de monde, les couronnes, les bouquets, les hommes de la mort, sinistres, semblables à des spectres... puis quelque chose de long qu'on portait... Et plus jamais elle ne le verrait, plus jamais elle n'entendrait cette voix grave, elle ne rencontrerait ces yeux profonds où brillait par moment une expression de gaieté tendre, plus jamais elle ne sentirait cette main douce et ferme de protecteur enfermer sa main à elle, sa main d'enfant étourdie. Jamais, plus jamais ! Elle tendait son esprit sur le mot comme si le sens lui en fût resté jusque-là impénétrable, comme si elle n'eût pu parvenir à en concevoir encore toute l'irrévocabilité.

Elle avait envie de pleurer, mais elle dévorait ses larmes. Dans sa folie de détresse, il lui semblait qu'elle n'aurait su pleurer que s'il avait été là, *lui*, que si elle avait pu s'appuyer contre son épaule, se sentir soutenue par son bras... Oh ! s'en remettre à lui, entièrement de toutes choses, abdiquer toute volonté, n'être plus qu'une enfant aimée, guidée par lui !

Elle s'était habillée fiévreusement ; elle gagna le salon ; elle s'assit à sa place favorite près de la

fenêtre. Tout lui paraissait morne, désolé. Il était environ dix heures et demie, quand la femme de chambre entra pour recharger le feu; elle s'agenouilla devant l'âtre, et, tout en disposant les bûches :

— Ah! mademoiselle, dit-elle, le pauvre monsieur du troisième, on vient de le ramener dans une voiture... je crois bien qu'il est mort ou qu'il n'en vaut guère mieux...

Huguette, qui avait à peine tressailli au bruit de la porte, se leva toute droite.

— Qui? demanda-t-elle presque durement.

— Celui qui fait des livres, mademoiselle; il est tout jeune...; c'est affreux!

Mademoiselle Sauge répéta d'une voix basse, indifférente :

— Oui, c'est affreux.

Puis, elle sortit de la pièce. Alors, spontanément, sans réfléchir, sans s'arrêter un seul instant à l'incorrection de sa démarche, elle ouvrit brusquement la porte et se précipita dans l'escalier. En quelques secondes, elle fut au troisième étage. Elle se sentait blême et prête à défaillir; quand elle eut tiré la poignée de la sonnette elle fut obligée de s'appuyer au chambranle pour ne pas tomber. Presque aussitôt, un monsieur plus

âgé que Jacques apparut dans l'entre-bâillement prudent de la porte.

En voyant la jeune fille, il fit un geste étonné

— Vous êtes chez monsieur Rial, mademoiselle objecta-t-il comme s'il avait cru à une méprise.

Mais elle entra, suffoquant, ne trouvant pas de mots pour expliquer sa visite,

— Je sais, je sais, murmura-t-elle, seulement...

Puis, sa nature primesautière reprenant le dessus, elle balbutia :

— Il n'est pas mort, monsieur, n'est-ce pas dites-moi qu'il n'est pas mort...

Et elle fondit en larmes.

Le monsieur, qui n'était autre que Victor Langeais fut ému de ce désespoir auquel, d'ailleurs, il ne comprenait mie.

— Mort ! Dieu merci, non, rassurez-vous, mademoiselle, s'écria-t-il vivement, il n'a qu'une égratignure à l'épaule.

— Ah ! merci, murmura Hugnette, on m'avait dit que... qu'il...

— On a pu le croire beaucoup plus malade qu'il n'est ; le froid était intense et tant la douleur que la température l'ont saisi lorsqu'il est descendu de voiture, de sorte qu'il s'est trouvé mal, mais il n'a pas de fièvre et c'est le principal... Il ne s'est

pas même couché. En ce moment, il se repose, un peu fatigué par le pansement de sa blessure... Dans quelques jours, il sera remis.

En parlant, le notaire avait ouvert une porte et avait fait entrer Huguette dans la salle à manger. La jeune fille murmura :

— Vous avez été le témoin de monsieur Rial ?

Il eut un sourire amer.

— Hélas, non, mademoiselle, j'ai été son adversaire et je vous assure que, si je pouvais maintenant être à la place de Rial avec une blessure dix fois plus grave, je m'estimerais plus heureux que je ne le suis...

— Alors, pourquoi ? fit Huguette avec un soupçon de sévérité dans son regard franc.

— Pourquoi, mademoiselle ? Parce que je me suis abandonné à une sottie colère qui m'a conduit plus loin que je ne l'eusse souhaité, parce que... est-ce qu'on sait ? Parce que je suis un imbécile, si vous voulez ! Aujourd'hui, je ne m'explique guère par quelle aberration d'esprit j'en ai pu venir à me battre avec Jacques Rial, moi ! Tenez, c'est la vue de son sang qui m'a dégrisé... et de la jolie manière ! Il s'est mal défendu, mademoiselle, soyez-en certaine, il savait trop bien à quelle mazette il avait affaire : il m'a ménagé, le pauvre garçon !

Et une imprécation à l'adresse de Sacha montait aux lèvres de Laugeais.

Fallait-il qu'elle l'eût affolé, cette femme ! Car, enfin, pendant quelque temps, il avait bien réellement haï son ancien camarade, le poussant à bout, lui cherchant, sous tous les prétextes, une querelle que la patience un peu indifférente de Jacques avait seule différée, jusqu'au moment où sa dignité d'homme lui avait interdit une plus longue tolérance.

Alors, Laugeais avait exulté et, repoussant toute tentative de conciliation, il était allé sur le terrain comme à une fête, puis, quand le combat avait été interrompu, l'infériorité de Jacques atteint à l'épaule étant manifeste, il avait eu un moment d'accablement, il s'était fait horreur à lui-même et, quand l'ami d'autrefois, ému de la désolation qui se peignait sur son visage, lui avait tendu la main, il avait fondu en larmes.

Plus tard, demeuré seul avec le blessé, Victor avait dit :

— Je suis un malheureux fou, Rial. C'est à cause de Sacha, vois-tu...

Jacques avait ouvert de grands yeux, et, tout à coup, une foule de choses qui jusque-là lui avaient

paru obscures s'étaient éclairées d'un jour nouveau. Il avait murmuré : « Tu n'as plus aucune raison d'être jaloux, mon pauvre Laugeais... Soyons bons amis comme par le passé. »

Cette piteuse histoire du pauvre notaire si peu fait pour les grandes passions et les aventures d'épée, Huguette l'ignorait, mais l'adversaire de Jacques semblait à la fois si désespéré et si embarrassé de son désespoir, que la jeune fille fut touchée.

— Je vous plains beaucoup, monsieur, dit-elle doucement.

Elle se recueillit, puis bravement elle ajouta :

— Il faut que je vous parle, car, enfin, vous voyez que je suis au courant, que j'ai tout compris... Je sais que vous m'avez aperçue le matin de Noël...

Laugeais écarquilla les yeux.

— Eh bien, je ne savais pas, moi, mademoiselle, s'écria-t-il. Il est vrai que j'ai aperçu la silhouette très gracieuse d'une femme qui montait en toute hâte et qui... qui.. qui avait presque l'air de sortir de chez Jacques Rial, mais...

Elle reprit en hésitant un peu :

— Quelle mauvaise opinion vous devez avoir de moi, monsieur!...

Et, avec sa franchise ingénue, elle raconta son aventure de la nuit de Noël.

— Quand je me suis trouvée chez votre ami, j'ai été très surprise mais pas bien effrayée : j'étais prête à m'en aller comme j'étais venue... C'est à ce moment, continua-t-elle avec colère, que je ne sais quel imbécile a fermé la porte du dehors...

Laugeais fit presque le mouvement de s'incliner, mais il ne se froissa pas de l'épithète, la trouvant très justement appliquée, et il écouta le récit de la jeune fille.

— Vous comprenez, monsieur, quels remords j'ai eus, quel chagrin, quand j'ai appris que monsieur Rial était blessé à cause de moi... Ma tante n'était pas là, je n'ai plus eu qu'une idée, qu'un désir : savoir ! Et je suis descendue. Maintenant, j'espère que vous ne verrez en moi qu'une incorrigible étourdie et que vous me jugerez avec indulgence...

— Mademoiselle, répartit Laugeais, je me rappellerai qu'en une circonstance où j'ai agi, moi, comme un fou et un sot, vous vous êtes montrée pleine de courage et de cœur.

— Alors, adieu, monsieur ! conclut gentiment mademoiselle Sauge.

A ce moment, la voix assourdie de Jacques

prononça quelques mots dans la pièce voisine. Laugeais y pénétra précipitamment et revint presque aussitôt.

— Mon ami vous a entendue parler, mademoiselle, dit-il ; il est très touché de votre généreuse spontanéité, et vous en remercie.

Huguette fit un petit signe de tête, puis elle regarda Laugeais, et, devenant pourpre, elle balbutia :

— Il n'est pas gravement blessé, n'est-ce pas ? Vous en êtes sûr, tout à fait sûr ?

Et le bon Laugeais vit dans les yeux qui le suppliaient ainsi, tant d'amour un amour si vrai, si candide, qu'il en fut ébloui.

— Voulez-vous le voir ? demanda-t-il

Elle tressaillit.

— Le voir... mais je n'oserais pas... il serait fâché, il...

Pour toute réponse, le notaire ouvrit la porte du salon, et s'effaçant, pour laisser passer Huguette qui, presque inconsciente, obéissait à la suggestion de ce geste, il resta dans la salle à manger.

La pièce où se trouvait la jeune fille était claire d'une clarté blanche et morne qui semblait tomber des toits couverts de neige. Elle reconnut à peine le joli salon de la dinette. A demi couché dans un

fau'euil, Jacques Rial s'abandonnait sur les oreillers qui lui soutenaient l'épaule et le bras droit, et la pâleur de son visage, qu'encadrait lugubrement tout cet appareil de malade, accentuait encore la tristesse de son attitude lassée.

En voyant Huguette, il eut presque un sursaut et l'émotion tira un peu ses traits. Alors, elle s'arrêta à quelques pas de lui, la gorge serrée tout à coup :

— C'est vous, murmura Jacques dans le soupir d'un homme qui rêverait, c'est vous !

Elle balbutia :

— Je suis venue parce que votre ami m'a fait entrer... on m'avait dit...

Son pauvre petit visage se contracta et le jeune homme pensa qu'elle allait pleurer.

— On vous a dit que j'étais dangereusement blessé, continua-t-il très doucement, et, comme vous êtes bonne, vous avez voulu savoir si c'était vrai...

— J'ai cru qu'on vous avait tué, et à cause de moi... de moi !..

Puis, comme Huguette ne pouvait décidément pas retenir ses larmes, elle cacha sa tête dans ses mains, et, les deux coudes appuyés sur la cheminée, elle se mit à pleurer, énervée, embar-

rassée, à bout de raisons pour expliquer ses sanglots, se sentant sotte et peu convenable... et remarquant pourtant, d'un premier coup d'œil, jeté à travers ses doigts, que le portrait de Sacha Praline n'était plus à la place où elle l'avait vu.

Jacques, gêné par les bandes qui lui enserraient l'épaule, fut pris d'une sorte de détresse devant cette douleur.

— Mais puisque ce n'est pas vrai, puisque je n'ai pas été tué... dit-il naïvement.

Avec un grand effort, elle se contint, et, se relevant, elle répondit :

— Je ne veux pas vous faire de peine, vous avez bien assez de mal ainsi... Est-ce que vous souffrez beaucoup ?

— Mais non, je vous assure...

Il la regardait avec une reconnaissance émue ; après un instant, il ajouta :

— Je vous remercie de votre sympathie, de votre bonté... j'en suis touché plus que je ne puis dire...

Il fit le mouvement de tendre la main, mais Huguette se retrancha prudemment auprès de la cheminée, regardant de temps à autre la place d'où Sacha était absente.

— Est-ce que vous ne voulez pas que je vous remercie ? reprit l'écrivain d'une voix qui implorait. Vous voyez, on m'a défendu de quitter mon fauteuil ; je vous en prie, approchez-vous un peu...

— Il ne faut pas bouger, il ne faut pas, dit vivement Hugnette.

Timidement, elle s'avança et mit une de ses mains dans la main de Jacques, mais aussitôt il les prit toutes les deux ; son regard exprimait un ravissement.

— Je suis bien heureux d'être blessé, murmura-t-il.

Mais Hugnette devina dans les yeux du jeune homme quelque chose qu'elle n'y avait pas encore vu ; elle entendit dans sa voix quelque chose qui n'y avait pas encore vibré... Avant même que Jacques eût parlé, elle lut un aveu sur ses lèvres.

— Oh ! mon Dieu, s'écria-t-elle, tandis que son visage reflétait un véritable effroi, oh ! mon Dieu, je vous en prie, monsieur Rial, ne dites pas ce que vous alliez dire, parce qu'alors... ce serait encore moins convenable que je sois montée chez vous!...

Cependant, ses deux mains étant prisonnières,

il lui fut impossible de se sauver aussi loin qu'elle l'aurait voulu.

Jacques souriait d'un air à la fois très amusé et très tendre.

— Qu'est-ce que vous me défendez de dire ?

— Des choses comme cela...

— Des choses comme quoi ?... Je vous adore, Hugnette...

Dans une confusion éperdue, elle arracha ses mains de l'étreinte qui les enveloppait et s'en couvrit les yeux.

— C'est très mal, gémit-elle, je vous prie de ne plus dire *ça* !

— Eh bien, je ne le dirai plus, plus jamais... seulement ne soyez pas méchante... Est-ce ma faute si, depuis le jour où vous êtes entrée ici, je ne peux plus penser qu'à vous, si, quand je vous ai aperçue au bal des Mage, il m'a semblé qu'un grand bonheur m'arrivait. Je me serai trompé, voilà tout... Pourtant, j'ai éprouvé une telle joie en voyant votre émotion...

— Il est bien naturel d'être émue quand on a failli causer la mort de quelqu'un, murmura Hugnette.

— Alors, si Laugeais avait été blessé à ma place...

Une malice passa sous la frange humide des cils d'Huguette.

— J'aurais été tout aussi bouleversée, mais oui, conclut-elle.

— Et si, par aventure, madame Cormont, votre tante, m'accordait cette petite main-là, c'est vous qui me la refuseriez ?

Mademoiselle Sauge le regarda un peu en dessous.

— Votre ami, qu'est-ce qu'il dirait ?

— Laugeais ?

— Oh ! non, pas Laugeais, l'autre... celui... celui qui aime les orchidées...

— Il ne me dirait rien à moi, en tout cas, puisque nous sommes brouillés.

— Et ma tante, qu'est-ce qu'elle dirait ?

— Et vous qu'est-ce que vous diriez ?

— Moi, je dirais... je dirais que je veux réfléchir, je pense...

Elle s'éloigna un peu ; Jacques fit pour la retenir un mouvement qui lui arracha une plainte involontaire.

Oh ! la belle dignité d'Huguette !

Elle devint plus pâle que Jacques.

— Mon Dieu ! Vous souffrez ?

— Non, murmura Jacques, oh ! non !

Alors, Huguette à mi-voix :

— Il faut que je m'en aille...

Lentement Rial pressa ses lèvres sur les petites mains qui réclamaient si humblement leur liberté.

— Vous me les rendrez ? pria-t-il.

— Oui...

— Alors, allez, ma chérie, mon cher petit ange... dit-il si bas qu'Huguette entendit à peine.

— Ah ! mon bon Laugeais, je t'aime bien ! s'écria Jacques, lorsque le notaire reparut, après avoir refermé la porte.

.

Le 24 décembre, un an plus tard.

Au premier abord, rien ne semble changé dans le vaste cabinet de travail de Jacques Rial ; cependant le « coin d'Huguette » égaye l'embrasure d'une des fenêtres, il y a des bouquets dans tous les vases et, sur le bureau où des feuillets couverts d'écriture sont épars, un beau portrait sourit au labeur inachevé du jeune romancier, le portrait de la petite fée blanche qui, certain soir d'hiver, a surgi de la pénombre, telle qu'une figure évoquée...

Comme un an auparavant, devant le feu clair, une table a été dressée qui porte un couvert étincelant et fleuri ; comme un an auparavant, Hu-

guette est assise en face de Jacques... Bientôt minuit ! bientôt Noël !

Monsieur et madame Rial réveillent en tête à tête... Et Hugnette, malicieuse, se demande ce que dirait Monsieur Tout le monde, s'il pouvait supposer que ce n'est pas la première fois!!!

LE SECRÉTAIRE
DE CLAUDE CHAMBOCHE

I

Lorsque Claude Chamboche traversa la Seine, l'habitude seule lui fit tourner la tête vers le Paris ancien qu'il aimait, et il passa, ne remarquant, à cette heure, ni la grâce aérienne des clochers, lointains dans la brume d'automne, ni la ravissante suavité de l'eau grise où le ciel se mirait en reflets opalins.

Il marchait distraitemment et sans méthode comme un homme préoccupé. En tournant une rue, il heurta l'épaule d'une dame chargée de paquets et, dans sa confusion, faillit compromettre l'équilibre d'une manne de gâteaux sur le chef blanc d'un petit pâtissier.

— Hé, dites donc, là-bai, le vieux à la tête de

pipe ! C'est pas la peine de se payer quat'-z-yeux, alors ! goguenarda le gamin.

Il arrivait ainsi que Claude Chamboche qui n'avait pas trente ans, fut traité de vieux. Très grand, il se tenait un peu courbé, très myope, il portait des lunettes, puis, surtout, il était laid et sans grâce et l'on a toujours quelque peine à se figurer la jeunesse autrement que belle ou tout au moins avenante. Pour que Claude parût jeune, il fallait que le sourire de ses yeux qui étaient profonds et lumineux et de sa bouche qui était fraîche et intelligente, éclairât de douceur et de charme la rudesse osseuse de son masque tourmenté...

A ce moment, il n'avait guère l'âme à sourire et l'apostrophe du petit homme blanc le fit tressaillir douloureusement.

Il avait plusieurs causes de peine. Le matin même, il avait assisté aux dernières convulsions d'Orso, un vieux chien qui lui venait de son père... Et maintenant, il sortait de chez madame Aveline qui, très gentiment, après s'être montrée plus jolie et plus coquette que de coutume, lui avait déclaré qu'elle ne se déciderait probablement jamais à être sa femme.

Claude était toujours triste quand il avait vu

madame Aveline ; pourtant, il eût trouvé la vie morne et insipide si défense lui eût été faite de la voir. Jamais il ne quittait, pour passer quelques heures à Paris, sa paisible retraite de Saint-Géroche, sans aller chercher un peu de souffrance, à défaut de joie, dans le petit salon de soie pâle où on le recevait en souriant.

Madame Aveline pensait très certainement que le cœur tendre et palpitant de Claude Chamboche avait été créé pour lui servir d'amusette. Le jeu avait commencé au temps où elle portait encore des robes courtes et où Claude, son ami d'enfance, était élève à l'École des Chartes, il ne s'était interrompu qu'à peine, lorsque la blonde Renée avait épousé le peintre Aveline ; il avait repris de plus belle depuis qu'elle était veuve et que Claude, toujours amoureux, ne cessait de lui offrir, avec ce pauvre cœur qu'elle maltraitait, un nom honorable qu'elle jugeait ridicule et une fortune assez brillante qui ne laissait pas de la tenter un peu.

... Mais c'était un jeu cruel et, ce jour-là, Claude se sentait tout à coup si seul, si désespérément seul dans le vaste monde et l'interminable vie, que la disparition d'Orso, dont l'accueil ne le réjouirait plus au seuil de sa maison, prenait à ses yeux les proportions d'une catastrophe.

Il l'aimait cette jolie vieille maison qu'au village de Saint-Géroche, on appelait l'Ermitage. Il s'était épris de ses murs gris, de ses niches et de ses lucarnes historiées, un jour qu'il parcourait en touriste la vallée fleurie de l'Aubetin. Il l'avait achetée avec l'intention avouée de s'y reposer l'été et le désir secret de se rapprocher ainsi de madame Aveline qui, chaque année, s'installait pour un mois aux environs de Coulommiers dans le but de cajoler l'héritage d'une tante; puis, après la mort de ses parents, las de Paris, il s'y était établi définitivement. C'était à l'Ermitage que, n'ayant plus personne à aimer, il avait essayé de refaire sa vie et de la donner toute au travail, puisque Renée en avait refusé la meilleure part. Mais de cette existence nouvelle, de cette maison d'artiste et de savant, le bonheur comme l'amour, semblait à tout jamais banni.

Claude marchait toujours, soucieux, dans la rue populeuse. Une rancune amère, mit en révolte sa patience résignée, puis il pensa :

« Qu'ai-je pour plaire à cette jolie femme... Et de quel droit me plaindrais-je de son indifférence?... Il est tout naturel qu'elle ne m'aime pas! »

Sa colère tomba ; fuyant la tristesse d'une méditation stérile, il se réfugia dans cette grande passion des choses anciennes qui mêlait à sa vie très simple, la jouissance d'un luxe délicat ; il se rappela le but de sa course, la « trouvaille » que lui avait annoncée, trois jours auparavant, une lettre laconique de Bréchoit-Jourdain, antiquaire à l'enseigne du *Gentil Page*.

Que devait-il attendre de cet avis plein de promesses ? Le vitrail à fond de grisaille et à personnages polychromes qu'il cherchait pour son cabinet de travail et dont une verrière admirée à Rouen dans une église, lui représentait l'idéal... ou la longue table de noyer aux cariatides fantastiques, œuvre d'Hugues Sambin ou de tel autre huchier bourguignon du xvi^e siècle, qu'il souhaitait pour sa petite salle à manger ?

Tout en gagnant la rue étroite au bout de laquelle se balançait à la mode d'autrefois, l'enseigne du *Gentil Page*, Chamboche se laissa distraire par le problème. Sa curiosité de collectionneur se surexcita.

Mais tout d'abord, il fut déçu. Bréchoit-Jourdain était sorti.

— Et Jacquemin ? demanda le jeune homme.

— Jacquemin est en haut, répliqua la vieille

gouvernante qui tricotait au rez-de-chaussée dans la boutique.

Jacquemin, c'était un enfant trouvé qu'une cousine de Bréchoit, marchande de curiosités dans une ville de province, avait recueilli, quelque quinze ans auparavant, en mémoire d'un fils tendrement pleuré. La bonne dame, morte à Paris, où elle venait d'acheter le fond d'un antiquaire, n'avait pas laissé de testament, mais son seul héritier légal, son cousin Bréchoit, ancien expert d'art, avait repris avec succès la suite de ses affaires et, par charité ou respect humain, avait gardé Jacquemin qui lui rendait déjà des services et ne lui coûtait pas grand'chose.

Claude eut vite atteint le magasin du premier étage. Quand il entra, une tête bouclée, d'un brun de châtaigne mûre, se dressa au-dessus d'un in-folio grand ouvert; un délicieux visage apparut, très jeune, avec le doux ovale effilé, la bouche tendre et mystérieuse et les larges yeux pensifs qu'on voit aux anges de certains primitifs italiens; et tout de suite, le petit Jacquemin se leva étrange et charmant, dans le décor que faisaient à sa grâce fluette de page, les richesses vieilles du magasin où, parmi les meubles précieusement sculptés, sous les yeux des portraits en habits de parade,

la fanure somptueuse des vieux brocards et des orfrois s'harmonisait à la chaude patine des bijoux, des orfèvreries et des armes.

En plein *xix^e* siècle, il était vêtu comme eût pu l'être un contemporain du roi Charles VIII.

Le sayon de velours sombre à vastes manches enveloppait de plis amples son corps svelte et menu, ne découvrant qu'à peine un pourpoint de drap de soie sobrement passementé qu'éclairaient au col la blancheur du linge fin et l'éclat d'une lourde chaîne d'or.

Claude Chamboche ne pouvait s'étonner de ce costume ; depuis deux ans qu'il fréquentait les magasins de Bréchoit-Jourdain, il avait toujours vu l'enfant habillé de la sorte et cette fantaisie de l'antiquaire qui avait fait du petit gardien de sa galerie, un bibelot animé, une exquise poupée de musée lui semblait aimable et séduisante.

Il exposa l'objet de sa visite et consentit à attendre le marchand qui ne s'était absenté que pour un instant.

II

— Bréchoit me fait prévoir une merveille... Qu'est-ce, petit Jacquemin? le sais-tu? demanda Claude, intrigué.

Jacquemin sourit d'un air de triomphe discret.

— Je le sais, monsieur Chamboche!... C'est un manuscrit espagnol du XIII^e siècle... un vrai!

Chamboche eut un cri :

— Un exemplaire du *Commentaire de Béatus*, peut-être... ?

— Un exemplaire du *Commentaire de l'Apocalypse*, par Béatus de Liebana, oui, monsieur Chamboche... Un manuscrit enluminé, avec une couverture métallique rehaussée de nielles et d'émaux de couleurs... Avant de s'adresser à la

Bibliothèque ou à Cluny, monsieur Bréchoit a voulu vous l'offrir...

— Il a, parbleu bien fait!... S'il ne se trompe pas... ou n'a pas été trompé, son *Béatus* est un trésor.

— Un trésor, oui, certes! affirma la voix douce et très claire de Jacquemin. Vous verrez les initiales à histoires! Il y en a plus de soixante!... D'abord on est un peu dérouté par ce dessin rude et naïf, puis on en conçoit la force expressive et l'admirable fantaisie... Et quel coloris! Presque pas de bleus — il paraît que les miniaturistes espagnols n'employaient guère le bleu — mais des violets, des pourpres de toute beauté, avivés par une sorte de gomme à reflets d'argent dont l'effet vous charmera... Oh! vous verrez.... par exemple, le P, d'où se précipitent vers l'abîme les dix rois alliés de la Bête, déguisés en fous et en jongleurs... C'est superbe, en vérité!

Cet enthousiasme amusait Chamboche. Très pris lui-même par le sujet, il posa des questions précises, techniques. Le petit Jacquemin répondait gentiment, sérieusement, non pas certes en érudit, mais en observateur subtil. Claude s'était plus d'une fois étonné des reparties de l'enfant qui

décelaient un sens artistique déjà sûr, une intelligence vibrante et singulièrement intuitive. Jacquemin l'intéressait par sa douceur pensive et la vie étrange qu'il menait, si jeune et d'âme si fraîche, dans cette poussière de passé, au milieu des vieux meubles et des vieux livres dont il semblait entendre le langage mystérieux.

— Quel âge as-tu ? interrogea-t-il.

Jacquemin hésita.

— Je ne sais pas trop... peut-être seize ans...

— On pourrait presque te croire plus jeune, quand on te voit... et l'on te croit plus âgé quand on t'écoute, remarqua le jeune homme en souriant. Tu es très savant pour ton âge !

Jacquemin sourit aussi et secoua la tête d'un mouvement qui fit voltiger ses boucles.

— Non, monsieur Chamboche, je ne suis pas savant... Seulement, je vois de belles choses... puis monsieur Bréchoit-Jourdain a beaucoup de livres qui traitent des questions dont il s'occupe... Et je les lis à temps perdu... Malheureusement les ouvrages qui parlent des manuscrits et surtout des miniatures sont rares ici...

— Les ouvrages qui parlent des miniatures sont rares partout... Les peintures sur vélin n'ont pas été à beaucoup près l'objet d'une étude aussi

approfondie que les autres genres de l'art ancien... J'ai toujours souhaité, figure-toi, de consacrer un essai à nos vieux enlumineurs. J'ai même recueilli sur la matière quantité de documents, de notes... Tu ne peux t'imaginer, petit Jacquemin, combien d'ouvrages j'ai entrepris ainsi... Mais je manque de persévérance... Je doute de moi... Je ne suis qu'un songeur de livres... et je n'achève rien.

Il avait prononcé ces mots assez tristement et comme s'il avait oublié la présence de Jacquemin.

— Pourquoi ? objecta celui-ci. Un « songeur de livres » qui serait aussi un savant et qui écrirait à la fois ce qu'il sait et ce qu'il rêve, ferait une œuvre très belle !

Claude releva la tête.

— Tu crois ? dit-il.

Cette confiance naïvement exprimée lui était agréable et, soudain, un projet attrayant lui passa par l'esprit.

— Il me vient une idée que je communiquerai à ton patron, fit-il. Combien gagnes-tu ici ?

L'enfant se mit à rire.

— Mais rien... La nourriture et le logement... c'est assez pour ce que je fais.

— Il me semble, précisément, que tu pourrais faire plus et mieux... Voyons, Jacquemin, si Bréchoit y consentait, voudrais-tu être mon secrétaire?

Jacquemin eut un petit sursaut dont Chamboche pensa saisir la signification.

— Ne crains pas que la tâche soit au-dessus de tes capacités... Tu es assez intelligent, je le sais, et assez laborieux, je le crois, pour te familiariser très vite avec les travaux que je réclamerais de toi... et qui t'intéresseraient et te profiteraient plus que cette garde passive du magasin de Bréchoit. Ma maison, un ancien presbytère qui a bien trois siècles d'âge, te plairait... Elle est toute remplie de choses vénérables parmi lesquelles tu trouverais des amis et des livres de tous les temps que tu pourrais feuilleter à l'aise. Tu serais en meilleur air qu'ici. Saint-Géroche n'a rien de commun avec les localités de la banlieue. C'est la vraie campagne, libre et saine... Pendant les heures où ton travail ne te retiendrait pas, tu te promènerais à travers les bois et les champs, et tu prendrais le mouvement, l'exercice physique qui est nécessaire à ton âge... Je ne te propose peut-être pas une existence bien divertissante. Je vis seul avec une vieille bonne fort dévouée qui est maussade et pleine de manies...

je suis moi-même sans gaieté... mais tu aurais la satisfaction de gagner largement et honorablement ta vie... et tu serais traité chez moi comme l'enfant de la maison...

Jacquemin avait écouté en grand silence.

— Est-ce que tu regretterais beaucoup Bréchoit ? ajouta Chamboche.

Mais il souriait de sa question, bien certain, que Jacquemin n'avait pu s'attacher au successeur de sa bienfaitrice, à ce vieillard quinteux et vulgaire qui ne manquait point de savoir, mais qui manquait de tact et de bonté et qui saisissait volontiers l'occasion de rappeler, sinon de reprocher à l'orphelin, des bienfaits, somme toute assez contestables.

La réplique de Jacquemin fut toute spontanée, cette fois.

— Oh ! non... je ne le regretterais pas !

— Alors, reprit le jeune homme, pourquoi ne me réponds-tu pas ? Tu n'as pas peur cependant de trouver en moi un mauvais maître ?

Et il s'attrista... Le petit Jacquemin s'effarait-il, lui aussi, devant son visage aride et ne devinait-il rien du rêve qu'ébauchait déjà son cœur, tout à l'espoir de se prendre au charme d'une paternité de choix ?

L'enfant le rassura.

— Je sais que vous êtes bon, dit-il, et vous m'avez toujours parlé avec beaucoup de douceur et de sympathie... Aussi vous suis-je reconnaissant... très reconnaissant...

— Alors ? Tu penses que Bréchoit s'opposerait à mon projet ?

Le petit Jacquemin hésita ; brusquement, son fin visage se couvrit de rose.

— Monsieur Chamboche, dit-il enfin, il me faut vous faire un aveu bien singulier... Ce n'est pas seize ans que j'ai... mais vingt ans passés... Ce n'est pas Jacquemin que je m'appelle, c'est *Jacquemine*... Alors... vous ne pouvez pas prendre chez vous... une jeune fille...

— Une jeune fille !

Claude croyait rêver.

La douce voix reprit :

— J'étais toute petite quand madame Bréchoit, ma mère adoptive, qui avait bien le meilleur cœur, mais aussi l'imagination la plus romanesque du monde, se plut à m'essayer le joli travestissement que son fils avait porté dans une comédie enfantine où il avait figuré le roi Charles VIII... Elle trouva qu'ainsi vêtue, je ressemblais à ce fils tant pleuré et, tout aussitôt, son parti fut pris...

Dorénavant, elle ne m'appellerait plus Jacquemine, mais Jacquemin et je serais son petit page... et je serais aussi le portrait vivant du cher disparu !... C'est sous ce déguisement, qui charmait l'excellente femme et amusait ses clients, que j'ai grandi. Et Jacquemine fit si bien place à Jacquemin qu'à Paris, où madame Bréchoit vint s'installer, il y a cinq ans, on n'a jamais connu que Jacquemin ! Après la mort de ma protectrice, monsieur Bréchoit, pensant que, dans le cadre pittoresque du magasin de curiosités, mon costume constituerait une réclame originale, me pria de le conserver... On ne m'avait appris aucun métier... Je ne possédais rien, j'étais seule au monde... Bréchoit m'offrait de passer du rôle de portrait de famille à celui d'affiche artistique... J'ai accepté... Cependant je désirais, n'étant plus une enfant, que ma véritable personnalité demeurât, en ces conditions, complètement ignorée... Et ceci me fut accordé... J'ai renoncé aux vêtements de femme. Quand je sors, ce qui est à la vérité, très rare, je n'échange mon beau costume de représentation que contre une autre tenue masculine moins voyante. Dans ce quartier, où l'on ne me connaît guère, on me considère comme un très jeune homme, de caractère timide, de santé délicate et

d'esprit faible... Voilà toute mon histoire... Vous voyez, monsieur Chamboche, que le petit Jacquemin ne peut pas être votre secrétaire... Mais il vous remercie de tout son cœur de votre bonté...

Chamboche souriait, point encore remis de sa surprise, amusé, touché et pourtant, pleurant sa chimère envolée, la douceur de cette affection d'enfant qu'il avait espéré s'attacher et le rayon de joie que cette jeunesse eût fait luire sur sa maison.

— C'est dommage, dit-il... bien dommage...

Au bas du petit escalier de bois sculpté qui montait en colimaçon du rez-de-chaussée au premier étage, la voix nasillarde de Bréchoit résonnait.

Très vite, Jacquemine murmura :

— Je vous serais reconnaissante, monsieur, de ne parler à monsieur Bréchoit ni de votre proposition ni de ma réponse...

Et comme Chamboche acquiesçait d'un signe vague, elle ajouta :

— C'est un homme bizarre... il serait peut-être fâché...

L'hiver était venu, un hiver de neige et de givre. Saint-Géroche semblait un village de cristal dressé par une fée sur un tapis de velours blanc. Tout autour de l'Ermitage au toit éblouissant, aux arbres scintillants de stalactites adamantines, la campagne dormait, sous le ciel clair, dans l'air rose.

Un petit rayon de soleil, frêle et comme pâle de froid, s'était glissé au travers des vitraux, frôlant les tapisseries vertes, piquant les cadres d'écaille du cabinet de travail. Claude le laissait jouer familièrement sur les pages du livre qu'il annotait. Il partageait sa gratitude entre ce léger fantôme de lumière et la flamme généreuse du foyer.

et, malgré la mélancolie de son cœur, il s'abandonnait indolemment à la jouissance de se sentir chez soi et de s'y sentir à l'aise, un matin de gel, dans l'intimité de la nature toute proche et le bien-être d'un confort intelligent.

Depuis un grand mois qu'il s'était assuré la possession du *Commentaire de Béatus*, il n'était retourné qu'une ou deux fois à Paris. Il essayait d'oublier madame Aveline, sans perdre le désir contradictoire et l'espoir déraisonnable de n'être pas oublié d'elle et, saisi d'une belle fièvre de travail, il préparait un volume de *Promenades archéologiques à travers l'Ile de France*, tout en méditant amoureusement le plan de son ouvrage sur les enlumineurs de manuscrits.

Quand Thérèse vint lui dire qu'un jeune homme de mise convenable et de manières polies, qui s'était refusé à dire son nom, demandait à le voir, il fut aussi ennuyé que surpris. Puis il regarda la fenêtre blanche et la flamme rouge et, soupirant, il conclut :

— Faites entrer, Thérèse... Il faut bien que ce garçon se chauffe !

Thérèse s'effaça pour laisser passer le visiteur mais, comme elle refermait la porte, les bras lui tombèrent dans la surprise qu'elle eut et elle

regagna sa cuisine en maudissant pour la première fois l'épaisseur des tapisseries qui masquaient toutes les issues du cabinet de son maître...

Au moment où le nouvel arrivant avait paru, Claude s'était écrié :

— Vous, mademoiselle !

C'était le petit Jacquemin qui venait d'entrer dans le cabinet de Claude.

Il tremblait sous le collet de drap dont il s'était enveloppé. Malgré la couleur sombre et l'ampleur de ses vêtements de jeune garçon, toute sa personne semblait claire et menue... La tristesse de son visage était jeune, douce et jolie. Et, soudain, en le voyant, Claude pensa au petit rayon de soleil qui s'était glissé jusqu'à l'âtre, si fin, si grêle, tout pâli par l'hiver et gracieux comme le printemps.

— Appelez-moi, Jacquemin, oh ! appelez-moi Jacquemin, je vous en supplie, monsieur Chamboche, balbutia la voix enfantine, tandis qu'une expression de détresse agrandissait les yeux graves.

Mais Claude avait pris la main qui, d'instinct, se tendait vers lui et, avec une sollicitude fraternelle, il avait fait asseoir la jeune fille tout près de la vieille cheminée à hotte où d'énormes bûches brûlaient.

— Réchauffez-vous, mon enfant... Vous me direz ensuite ce que je puis faire pour vous... Vous êtes ici dans une maison amie... soyez-en très persuadée...

Jacquemine avait obéi ; elle présentait à la flamme ses pauvres mains transies, son visage étiolé se rosait, mais malgré la contrainte qu'elle s'imposait visiblement, elle restait nerveuse, agitée... Bientôt, elle se tourna vers Claude et, très rouge, tordant machinalement ses doigts fiévreux :

— Il faut que je vous dise, tout de suite, monsieur Chamboche, déclara-t-elle. Monsieur Bréchoit ne sait pas que je suis ici... J'ai fui sa maison, je n'y rentrerai jamais...

Claude fut saisi.

— Vous avez quitté Bréchoit !... Mais qu'est-il arrivé ?

Ses beaux yeux tristes revenus à la flamme que, peut-être, ils fixaient sans la voir, Jacquemine ouvrait la bouche pour répondre, puis, l'imprévu comique des paroles qu'elle allait prononcer la frappa et ce fut dans un petit éclat de rire grelottant, sans gaieté, qu'elle répliqua :

— Bréchoit s'était mis en tête de m'épouser, monsieur Chamboche...

— Bréchoit, vous épouser ! Quelle folie ! s'écria

Chamboche riant aussi, mais de meilleur cœur. Il a bien quarante ans de plus que vous !

Elle secoua tristement la tête.

— Il pensait faire grand honneur à la pauvre fille que je suis... et sans doute n'avait-il pas tort... Mais j'aimerais mieux mourir que de me vendre ainsi... Depuis quelque temps déjà, ses façons à mon égard avaient changé. Il s'était départi de cette dureté dédaigneuse, de cette sévérité humiliante qui m'avaient révoltée si souvent... mais je me sentais sous le poids d'une surveillance étrange... d'une attention sournoise... et jalouse... Il ne permettait pas que je sortisse sans être accompagnée... il m'interdisait d'échanger plus de quelques mots avec les clients qui montaient en son absence... Si, quand vous êtes venu pour le *Béatus*, je vous ai prié de ne point parler à Bréchoit de ce que vous m'avez dit, c'était par crainte de sa colère... des reproches injurieux qu'il ne m'eût pas ménagés. Jusqu'à hier, cependant, — peut-être parce que je suis très neuve dans la vie — je ne savais à quelle arrière-pensée je devais attribuer les bizarreries d'une attitude qui me troublait... Exaspéré de mon refus bien humble pourtant, le malheureux m'a déclaré qu'il m'accordait trois jours de réflexion et que, si

j'étais assez ingrate pour le repousser, il me jetterait à la rue... Mes réflexions étaient faites... Je ne voulais pas demeurer un jour de plus sous le toit de cet homme qui me causait autant d'épouvante que d'horreur... Ce matin, à l'aube, je me suis sauvée... Je ne savais où aller... à qui demander conseil... Alors, comme vous aviez toujours témoigné au petit Jacquemin de la bonté, de l'intérêt... je suis venue...

La jeune fille s'arrêta, la voix brisée.

Une grande compassion prenait Claude au cœur. Il vit que la pauvre petite attendait un encouragement.

— Vous avez bien fait, dit-il doucement, avec un désir ému de secourir cette misère. Parlez sans crainte... Je serais très heureux de vous rendre service, je vous assure.

Plus bas, d'une voix qui s'altérait et semblait avoir peine à se soutenir, la jeune fille reprit :

— J'ose à peine vous dire... Oh! *comprenez-moi bien*, monsieur Chamboche, car, en vérité, je ne sais comment m'expliquer... Vous êtes le seul homme qui m'ayez inspiré assez d'estime... et de confiance pour justifier une telle démarche... Un jour vous m'avez dit que je pourrais gagner honorablement ma vie, vous avez songé à faire de moi

votre secrétaire... Eh bien... ce n'est pas Jacquemine, c'est le pauvre petit commis du *Gentil Page* qui vient vous supplier de ne pas lui retirer cette offre bienfaisante... Je m'instruirai, je travaillerai tant, que je saurai vous satisfaire... Grâce à ces vêtements masculins auxquels je suis accoutumée, nul ne s'étonnera de ma présence chez vous... Vous m'appellerez Jacquemin comme autrefois... Je serai votre petit serviteur très soumis, très dévoué... Oh ! je vous en prie, ne vous souvenez plus de ce que je vous ai dit, ne voyez en moi que l'enfant abandonné auquel allait votre pitié... et permettez-moi de rester ici... gardez-moi, je vous en supplie, gardez-moi...

Claude était de ces gens qui, aussi incapables de se préoccuper des contingences vulgaires qu'habitué à évoluer, par le rêve et l'utopie, dans le domaine de l'imprévu, voire même de l'impossible, ne s'embarrassent ni des conventions qu'ils oublient, ni des obstacles qu'ils ne voient pas, quittes à prendre les montagnes pour des taupinières et à sauter tout naturellement par-dessus.

La naïve combinaison de Jacquemin lui parut fort acceptable et même elle servait ses désirs. N'avait-il pas souhaité d'associer à ses travaux la fraîche intelligence de l'enfant qui admirait tant

les enluminures et de donner un peu de son cœur fraternel à un être sans protection, sans joie, aussi seul et plus pauvre que lui... Il sourit d'aise.

— C'est entendu, dit-il, vous serez mon secrétaire... Je vous garde, « petit Jacquemin ».

IV

Le « petit Jacquemin » resta. Et la vie de l'Ermitage reprit, à peine changée, autour de l'hôte nouveau qu'elle entraînait de son cours paisible

D'abord, en écoutant l'étrange histoire de la jeune fille, la vieille Thérèse avait grogné, tout prétexte à grogneries lui semblant bon, puis le regard des beaux yeux d'ange l'avait radoucie, conquise, et elle s'était empressée d'aménager pour le petit secrétaire la jolie chambre qu'elle avait elle-même appelée la « chambre aux images ». Vaste, aérée, située tout au haut de la maison, cette chambre, où une suite de tapisseries à personnages racontait les aventures de *Lancelot du Lac*, réunissait assez bizarrement des meubles et

des objets d'art d'époques différentes, achetés par Claude au hasard de l'occasion, sans destination précise, et qui n'avaient pas encore trouvé leur place dans l'ensemble harmonieux que le jeune homme rêvait pour chacune des autres pièces de la maison.

Le petit Jacquemin qui dormait dans un lit à colonnes de style Henri II et se mirait, entre deux lampadaires Empire, dans une psyché digne de Trianon, s'asseyait pour lire dans une chaire médiévale, écrivait sur une table anglaise du temps de la reine Anne et serrait dans un coffre de mariage vénitien du xvi^e siècle, le linge ou les vêtements qui ne pouvaient tenir à l'aise au fond des deux armoires normandes à recoins et à cachettes où, tout imprégnés de lavande, de thym et de vétiver, des robes somptueuses d'autrefois, des gilets de brocart, des chasubles merveilleusement ouvrees, attendaient qu'on les transformât en tentures ou en portières... Mais ses yeux ne se posaient que sur des choses belles et précieuses, et les deux grandes fenêtres de la « chambre aux images » avaient vue sur la campagne immense et claire... Tout de suite, il avait pensé que la vie serait douce là.

Quand les arbres du jardin se garnirent de ver-

dure tendre, quand, rampant au long des murs, les glycines accrochèrent leurs grappes mauves aux sculptures des fenêtres et des niches, quand, toutes fraîches et odorantes, les fleurs de pommier s'écroulèrent sur le gazon où l'hiver avait neigé, le souvenir de Claude Chamboche ne savait déjà plus se figurer l'Ermitage sans le pâle petit rayon de soleil qui, certain jour de décembre, y avait timidement pénétré.

Les divinations de sa naissante sympathie ne s'étaient pas exagéré les ressources d'une intelligence qui ne demandait qu'à s'épanouir. Le petit Jacquemin était un secrétaire habile. S'agissait-il de recopier quelques notes griffonnées ? il le faisait prestement, déchiffrant les pattes de mouches les plus capricieuses, rétablissant les mots omis, éclairant les phrases d'une belle écriture souple et ferme. Devait-il recueillir, sur un point donné, des renseignements puisés à diverses sources ? il se tirait de la tâche avec un discernement, une finesse, une netteté de conception qui ravissaient son maître. Puis, il se passionnait ingénument pour les travaux auxquels il apportait sa modeste collaboration. Dans l'effort du labeur, ses yeux brillaient, toute sa physionomie disait la joie de penser, de comprendre... A le

voir, Claude se sentait un peu honteux de ses paresseuses ou de ses hésitations. Cette ardeur le stimulait. Il travaillait avec plus de suite et aussi plus d'entrain.

Les *Promenades Archéologiques* s'épuraient, s'enrichissaient, prenaient tournure d'œuvre achevée. La substance en était forte ; la forme originale et charmante. Le petit Jacquemin admirait avec des mots qui tombaient juste, les observations de l'érudit, les impressions du poète, les trouvailles de l'écrivain. Alors, encouragé, heureux naïvement de ce suffrage, Claude pensait tout haut et, parlant de ses essais passés ou de ses travaux futurs, il en venait à parler aussi des théories, des idées, des sentiments qui lui étaient familiers et chers. Au petit Jacquemin dont l'âme était

élégante et fraîche comme une fleur, il osait dire des choses que, dans la crainte de faire sourire, il n'eût point confiées à un homme de son âge. Pour la première fois, peut-être, il se laissait connaître tel qu'il était, simple et bon, avec une intelligence noble et sagace et un cœur un peu naïf, tout assoiffé de tendresse.

On ne lui posait point de questions, quand il revenait de Paris, triste, les yeux lourds, le geste fatigué, mais il se sentait réconforté par un

accueil où le respect et l'affection se fondaient dans une bienvenue souriante et discrètement pitoyable... si bien qu'un jour il avait avoué au petit Jacquemin son amour pour Renée Aveline... Claude aimait à parler de Renée. Il en avait parlé souvent désormais. Il se lassait vite de dire le mal qu'il souffrait par elle, mais il disait combien elle était belle, gracieuse, bonne... et comme il était heureux de l'aimer, et comme elle méritait qu'on l'aimât.

Le charme de s'abandonner ainsi lui semblait exquis et tout nouveau. Timide, ombrageux, il n'avait jamais eu beaucoup de camarades et les amis qu'il se connaissait encore ne venaient pas le chercher à Saint-Géroche.

Claude était de ces êtres d'esprit chimérique et de sensibilité trop vive qu'une méfiance de soi, intime et douloureuse, rend gauches de corps et d'âme et qui sont rarement compris... Or, voici que le petit Jacquemin comprenait Claude — le petit Jacquemin, un enfant très doux que Claude respectait comme on respecte une femme et qu'il aimait presque paternellement comme on aime un frère tout jeune qu'on protège de sa force et à qui l'on doit cette exquise joie de se sentir nécessaire...

De Jacquemine, en vérité, il n'était plus question... Parfois, quand Chamboche et son secrétaire travaillaient, il arrivait même que, sans en avoir conscience, le jeune homme revînt au tutoiement des anciens jours, un tutoiement amical de maître à élève...

A Saint-Géroche, on s'occupait très peu de la maison grise qui abritait si paisiblement un jeune savant, un enfant et une vieille bonne. Quand pour répondre aux saluts, en traversant le village, le petit Jacquemin découvrait sa jolie tête bouclée, on souriait et l'on disait : « C'est trop mignon **et trop** fin pour un garçon », mais on n'y entendait pas malice.

Depuis que le beau temps était revenu, Chamboche et son jeune compagnon exploraient le pays, en de longues promenades, sollicités par l'intérêt historique ou la beauté d'une vieille église, d'un cloître, d'un château, ou seulement attirés par la fraîcheur délicieuse de la campagne rajeunie, par les promesses de l'horizon lumineux. C'était partout, au long des prés, sous les arbres, dans l'air, près de l'eau, une subtile douceur de printemps...

... Et vraiment, si triste qu'il fût encore au fond de l'âme, Claude se sentait souvent moins

las devant la nécessité de vivre. Il n'aimait pas sa vie... Mais il y avait dans sa vie des heures qu'il se prenait à aimer.

Jacquemin se plaisait-il, lui aussi, dans cette existence de labeurs calmes et de récréations simples ?...

Un soir, au retour d'une de leurs chères promenades, Claude lui demanda s'il se trouvait heureux

L'enfant eut un cri spontané :

— Oh ! oui, bien heureux !

Puis, très bas, il ajouta :...

— ... Heureux à trembler !

Mais Claude, satisfait du ton de la réplique, ne prit point garde aux derniers mots et ne s'avisa point du regard qu'instinctivement le petit Jacquemin avait jeté vers la grande photographie où Renée souriait en toilette de bal, très belle...

V

Lorsqu'il avait montré à son petit confident ce prestigieux portrait de la bien-aimée, Claude avait dit naïvement :

— N'est-ce pas, Jacquemin, qu'elle est belle et charmante... la plus belle et la plus charmante que vous ayez vue jamais ?

Jacquemin avait répondu :

— Oui, mon bon maître, elle est très belle... la plus belle et la plus charmante qui soit au monde !

Mais, pendant la nuit de ce jour-là, à l'heure où, tout enveloppée de silence et d'obscurité, la maison dormait comme le village et la campagne, à l'heure où, sans doute, Jacquemin reposait au

fond de son grand lit, sous les courtines de vieille soie, il s'était passé quelque chose d'étrange...

Des lumières s'étaient allumées aux fenêtres de la chambre des images... si personne alors ne les avait vues, c'est que personne à cette heure tardive ne fréquentait les chemins...

Et soudain, la belle glace du temps de la reine Marie-Antoinette, avait reflété la silhouette d'une jeune fille vêtue d'une longue robe de drap d'argent — une de ces robes dont les contes disent qu'elles sont tissées des rayons de la lune ou des flots clairs des sources. Plus attirante et plus mystérieuse que cette « dame du lac » dont la tapisserie portait la représentation idéale, la jeune fille s'était quelque temps absorbée dans la contemplation de sa beauté blanche et fine, puis elle avait souri, puis elle avait soupiré... et, bientôt la maison était redevenue sombre et muette.

Depuis lors, il arrivait souvent qu'après minuit, des doigts jeunes et agiles rouvrirent les vieilles armoires où, dans le parfum de la lavande, du thym et du vétiver, Thérèse avait enseveli les resplendissants atours et les dentelles vaporeuses des belles dames de jadis...

Nul à l'Ermitage ni ailleurs, ne soupçonnait

cette présence nocturne. Les lumineuses profondeurs de la psyché gardaient ce secret avec celui de tant d'autres images disparues.

Au bout d'un instant, la demoiselle en robe d'argent s'éloignait de la glace et s'en allait prendre dans une cachette de l'armoire, un joli livre relié de toile bleu pâle que Claude avait donné au petit Jacquemin pour qu'il y copiât des vers aimés, des pensées favorites... et elle se mettait à écrire...

« ... Quand je lui ai demandé sa protection, c'était sans trouble comme sans arrière-pensée. J'avais deviné sa bonté. Tout de suite, il m'avait inspiré une confiance douce, presque de l'amitié... mais je m'étais sentie entraînée vers lui sans comprendre. Même sous la forme d'une impression vague et fugitive, cette idée ne m'était pas venue que je pourrais l'aimer... l'aimer comme je l'aime... oh ! si tendrement, si ardemment !... »

» Mon maître, mon seul ami, mon cher, cher ami, *je vous aime*... Il m'est bien permis n'est-ce pas, d'écrire sur ces pages que vous ne lirez jamais, le secret que jamais je n'aurai la joie de vous dire et qui nous séparerait si je vous le laissais deviner... »

Dans le livre bleu du petit Jacquemin, Jacque-

mine racontait, tout bas, son cœur à elle et la vie de Claude...

Si, pour cette confession vaine, elle revêtait la robe précieuse que, peut-être, une épouse heureuse avait portée, c'est qu'il lui plaisait d'être pour un moment, à ses propres yeux, et dans le mystère de sa douleur et de sa tendresse refoulées, celle que l'ami du petit Jacquemin ignorerait toujours : une femme, une jeune fille qui aimait de toutes les forces de son être jeune et pur et qui était belle, plus belle que Renée Aveline... assez belle pour qu'on l'aimât !

... Et voici que, les jours coulant, l'année entrait dans la saison des grands soleils.

Chaque matin, exact à l'heure fixée, le petit Jacquemin se mettait à l'œuvre.

Bien que Claude le laissât plus souvent travailler seul à l'Ermitage, son zèle ne se ralentissait pas. Il se disait joyeux et bien portant et le paraissait presque. Pourtant la vieille Thérèse le trouvait trop délicat, trop frêle, passant trop vite de cette pâleur liliale, que toute fatigue lui causait, à la rougeur frémissante qui courait soudain sur son visage, lorsqu'on lui parlait ou le regardait inopinément.

— Hé! par ma foi, croyez-vous donc que ce

soit la bonne vie pour une fille de vingt ans, que de rester tout le jour à blêmir sur vos paperasses, monsieur Claude ? grommela l'éternelle mécontente, tout en rangeant les vêtements de son maître. Au lieu de l'habiller en garçon votre petit Jacquemin, et de l'abêtir à des affaires de savant, vous feriez mieux de lui chercher un mari !

Claude haussa les épaules.

— Il faut toujours que vous vous fâchiez, ma pauvre Thérèse, dit-il. Une jeune fille sérieuse et intelligente peut avoir l'esprit occupé d'autre chose que de la toquade de se marier... Celle dont nous parlons m'a dit encore bien récemment qu'elle se sentait parfaitement heureuse, ici, auprès de nous... Ne soyez donc pas plus royaliste que le roi et laissez-moi en paix.

Il n'avait écouté qu'à demi les doléances de Thérèse et, de ce long discours maussade, il n'avait guère retenu que ce conseil de marier le « petit Jacquemin » qui lui avait paru absurde et désagréable.

Il traversait une de ces phases d'existence que connaissent les moins égoïstes et où, absorbé par une pensée unique, désir ou regret, on est en quelque sorte trop exclusivement pris par l'intérêt de sa

propre vie, pour s'intéresser très activement à la vie des autres.

Au mois de juin, madame Aveline s'était installée dans la villa qu'elle louait tous les ans aux portes de Coulommiers pour se rapprocher de sa tante à héritage. Claude la voyait presque chaque jour. Souvent il se mettait en route sans but précis, sous le prétexte d'aller au village ou de faire un tour dans la campagne, et, suivant la rive ombreuse de l'Aubetin qui semblait se prêter à son intime vouloir, et l'entraînait de pas en pas, dans la douceur câline de sa course fraîche et chantante, il apercevait tout à coup, au dessus des arbres en fleurs, les tourelles frivoles de la Villa Gentille. Alors, dédaignant la grille officielle, il contournait le mur d'enceinte, il allait ouvrir la toute petite porte verte dont on lui avait appris le secret et il se trouvait dans le jardin où tantôt seule, tantôt en compagnie de la tante Marceline que la charité accaparait souvent, Renée lisait un volume jaune ou brodait des fleurs chimériques sur des mousselines claires.

Ses visites étaient toujours accueillies et souvent désirées. Renée, qui, d'une part, s'ennuyait fort à la campagne, n'ignorait pas, d'autre part, que la tante Marceline fût favorable à son mariage

avec Chamboche... Recevoir Chamboche, c'était à la fois plaire à la tante Marceline et se désennuyer un peu...

Il y avait des jours où Renée était presque tendre en sa mélancolie de désœuvrée. Claude passait par d'étranges alternatives d'espoirs qui n'étaient pas illusoires — car Renée, lasse d'attendre, à la fois l'héritage de la tante Marceline et un mari plus brillant que Claude se sentait souvent tentée de renoncer au second de ces deux « tu l'auras » — et de découragements qui n'étaient pas sans motifs — car Renée, ondoyante et diverse comme pas une, se jugeait trop absolue maîtresse du cœur de son fidèle soupirant pour se voir obligée à une décision prompte et craindre de perdre sur ce cœur, par trop d'atermoiements, le pouvoir qui lui permettait d'en disposer au gré de ses caprices.

Lui s'énervait, croyant toucher à l'heure décisive, tandis qu'elle, paisible, jouait avec le feu sans jamais s'y griller les doigts.

Un jour, le pauvre garçon se crut autorisé à renouveler sa demande... Renée l'écouta docilement, en le regardant avec une douceur si prenante qu'il n'osait plus se taire de peur de rompre un charme... Puis, renversant sa tête

dorée sur les coussins du rocking-chair où elle se balançait, elle murmura :

— Comme je voudrais vous aimer, mon pauvre Claude ! comme je voudrais !...

Il suggéra :

— Si vous essayiez un peu ?

Sans l'entendre, le nez au ciel, elle continua ; d'une voix rêveuse :

— Oui, c'est singulier... quand je cherche à m'imaginer que je pourrais vous aimer... que je vous aime... j'ai envie de rire...

Il balbutia, la voix étranglée :

— Pourquoi ?...

— Cher Claude, reprit-elle du même ton vague et doux, cher Claude, je suis une méchante femme... C'est une chose qui me semblerait si saugrenue qu'une femme pût vous aimer d'amour... Vous savez, au théâtre, il y a des acteurs qu'on ne se représente pas dans les rôles d'amoureux... Ils sont Arnolphe ou Bartolo... on ne veut point admettre qu'ils puissent être Perdican ou Dorante... Dites-moi...

Lentement, elle revint à la terre, en pressant ses petits pieds sur l'appui du rocking-chair... et son visage s'éveilla dans l'expression d'une curiosité enfantine :

— ... Est-ce que vous avez jamais été aimé, Claude?... Si je savais qu'une autre vous eût aimé, l'idée de vous épouser me paraîtrait moins baroque... Cherchez bien ? Y a-t-il de par le monde une femme qui vous ait aimé ?

— Ce que vous me demandez là, murmura le jeune homme, est aussi cruel que vain..., car, enfin, qu'attendez-vous donc que je vous réponde ?

— La vérité... Vous pensez bien, n'est-ce pas, que je ne vous prie point de me conter quelque vulgaire ou banale aventure de jeune homme?... ce que je veux savoir, c'est si, une fois dans votre vie, vous avez eu la certitude d'être aimé, d'un amour sincère, et... désintéressé ?

Amer, il secoua la tête.

— L'a-t-on jamais cette certitude-là, Renée ?

Mais elle se piquait au jeu.

— Pourquoi pas ?... Tenez, je vais être bonne... Retournez vos tiroirs, remuez vos souvenirs... et apportez-moi demain le gage que je souhaite... une lettre où je sentirais vibrer la sincérité d'un cœur... ou encore une fleur gardée par vous... et dont vous me diriez le doux secret... Cela me plairait, me rendrait contente et... vous ne vous en repentiriez pas, mon bon Claude... Non,

non, taisez-vous... Il ne faut pas discuter les caprices des femmes... et d'ailleurs voici tante Marceline... Demain, nous en reparlerons..

Demain!

VII

Claude avait l'âme en détresse. Renée réveillait la douleur d'une plaie secrète. La tristesse de se savoir un physique ingrat et prêtant peut-être au ridicule s'aggravait chez Chamboche de toutes les tortures subtiles dont un caractère comme le sien devait la compliquer fatalement.

Personne jamais ne l'avait vu aussi laid, aussi peu destiné à plaire, qu'il se voyait lui-même. S'il avait rencontré cet amour merveilleux dont parlait Renée, il n'avait pas su le deviner ou il n'y avait pas cru... Le témoignage que demandait la jeune femme, il l'avait appelé lui-même passionnément... et en vain. Pourtant de retour à l'Ermitage, il se prit à ouvrir, comme

en se cachant, humilié de sa faiblesse, un petit coffret de bois de rose dont la clef minuscule n'avait pas été touchée depuis plus de huit ans.

Il n'y avait là que bien peu de chose... trois lettres d'une écriture jeune et un bouquet de violettes fané... C'était tout ce qui restait d'une idylle très courte, rêve de la vingtième année. Celle qui avait écrit les lettres et porté le bouquet était morte... Claude Chamboche déploya les feuillets fragiles... Mais le charme des phrases s'était évanoui comme le parfum des fleurs... Claude trouva vides et déclamatoires, les mots qui, jadis, l'avaient ému...

« Dans ce temps-là, pensa-t-il, j'avais beaucoup de naïveté... encore... et déjà beaucoup d'argent. »

Il déchira les pauvres lettres, puis, comme Jacquemin entra, il laissa déborder sa peine, il dit son entrevue avec Renée et la souffrance qu'il en rapportait; il parlait violemment, avec des phrases de colère... C'était trop, c'était trop en vérité!

— Vois-tu, mon petit Jacquemin, cette femme a l'âme mauvaise... Toute petite, je l'ai vue qui souriait en arrachant les ailes d'un pauvre vieux papillon gris... Son sourire est resté le même... elle n'a changé que de victime. . Et moi, je suis

le dernier des sots!... Aujourd'hui ce qu'elle souhaite, c'est le plaisir pervers de profaner de son ironie ou de ses doutes quelque lettre naïvement et précieusement gardée dont elle disséquait chaque syllabe... Eh bien! ce plaisir, elle ne l'aura pas... Non, je ne lui donnerai plus la maligne joie de railler ma misère... Dès demain je serai loin... et je ne reviendrai que plus tard, quand elle aura quitté la Villa Gentille... Alors, tu verras, nous travaillerons, petit Jacquemin... nous travaillerons...

Il se tut dans une sorte de sanglot, s'affaissant sur son fauteuil, les épaules courbées, le front pressé entre ses deux mains frémissantes...

Devant cet accablement, Jacquemin ne trouvait pas de paroles consolatrices, mais, d'un mouvement instinctif, sa petite main passa, légère comme une aile, sur le front de Claude, et le jeune homme la prit au vol, la gardant contre sa chair brûlante, contre ses yeux souffrants, parce qu'elle était fraîche et tendre...

Alors, sans trop savoir ce qu'il disait, le petit secrétaire murmura :

— Elle vous aimera, mon maître. . Je suis sûre qu'elle vous aimera... Oh! pour qu'elle vous aimât, je donnerais ma vie!...

Le lendemain vers midi, Chamboche se dirigea du côté du chemin de fer. Mais il dépassa la station de Saint-Géroche ; avide de calme et de solitude, il continua sa route, au hasard, dans la campagne. Il marcha deux heures... et voici que, sans l'avoir sciemment cherché, il se retrouva dans le sentier bien connu qui suivait le long des saules, le flot murmurant et charmeur de l'Aubetin...

VIII

Madame Aveline était seule dans son jardin, près des grands buis dont elle aimait l'âpre odeur.

Elle se sentait maussade, la tante Marceline donnant aux pauvres et aux œuvres de charité une si grande partie de son cœur et de son temps que l'on pouvait craindre qu'elle ne finît par leur donner bien autre chose...

Elle se sentait aussi déçue. Claude n'était pas venu... D'innocentes taquineries l'avaient-elles cette fois sérieusement blessé ?

Pauvre Claude ! Il évoquait, pour Renée, le souvenir de ces tout petits enfants, qu'avec un hochet rapproché ou éloigné tour à tour de leur

main maladroite, on fait passer, en un instant, des larmes au rire et du rire aux larmes...

Il boudait... Combien de temps bouderait-il encore?... Une heure ou un jour?...

On annonça que le secrétaire de M. Chamboche demandait à être reçu...

Renée se dit :

« Pas même une heure ! Voici venir le messager de paix !... »

Elle sourit à l'enfant qu'on amenait jusqu'à elle, et celui-ci, qui ne s'était encore jamais trouvé en présence de la jeune femme, pensa :

« Comme elle est belle avec cette robe légère, ce chapeau rose... et cette coiffure savante qui fait mousser ses cheveux blonds ! »

— M'apportez-vous une lettre, monsieur, ou quelque bonne parole de mon ami Claude ? J'étais en peine de lui...

Le petit secrétaire avait accepté le siège qu'on lui offrait, dans l'ombre de la muraille verte. Il semblait très las, bien que ses yeux brillassent d'une flamme douce et fière...

— Monsieur Chamboche ne m'a chargé d'aucun message, madame, dit-il... c'est moi qui désirais vous parler... et qui, profitant de son absence, ai pris la grande liberté...

Aux premiers mots, la jeune femme s'était un peu redressée dans son fauteuil d'osier. Ce début l'intéressait... Et puis l'impression que sa beauté venait de faire n'avait pu échapper à sa clairvoyance de coquette et elle en était flattée, vaguement...

— Mon maître vous aime, madame, reprit le petit Jacquemin en raffermissant sa voix troublée. Il vous aime... il est malheureux, et quelquefois... dans un grand besoin de confier ses découragements... il m'a parlé de vous. . Alors, hier...

Un sourire souleva les cils baissés de madame Aveline.

— Eh bien ? questionna-t-elle.

— ... Hier, il m'a dit qu'il vous avait vue. il m'a dit...

Jacquemin ne savait comment achever. La jeune femme l'aida, intriguée et amusée tout ensemble.

— ... Il vous a dit que, m'inspirant des vieux romans où les princesses imposent à leurs chevaliers de cruelles épreuves, je lui avais promis ma main... à la condition qu'il m'apportât... quelque chose de presque introuvable .. l'anneau.. ou la lettre ou la fleur de l'amour vrai.. n'est ce pas cela ?

Le petit Jacquemin inclina la tête

— Me l'apportez-vous? ajouta Renée coquette et riieuse.

Il y eut une seconde d'hésitation, puis, très doucement, le petit Jacquemin repartit :

— Oui, madame

— Vous connaissez une femme qui ait aimé Claude... profondément... sincèrement?...

— Je connais une jeune fille qui l'aime de toute son âme... qui l'aime jusqu'au sacrifice, jusqu'au dévouement le plus absolu... oui, madame.

— Et... elle est jolie?

La voix de Jacquemine tremblait comme ses lèvres, mais elle s'était juré d'être brave et, sous le regard de Renée qui, très attentive soudain, l'examinait curieusement, elle continua :

— Elle est jolie... très jolie... elle le sait... Ailleurs, sans doute, elle pourrait être aimée... se marier... avoir un foyer à elle... pourtant, elle ne souhaite rien au delà de l'existence triste et souffrante qui lui permet de vivre et de travailler dans l'ombre, auprès d'un homme qui ne l'a jamais regardée... qui ne la regardera jamais... parce qu'il ne voit que vous...

Renée, souriante et vaguement agacée, observait toujours le petit Jacquemin.

— Et le gage de l'amour vrai ? fit-elle avec un soupçon d'ironie.

— Le voici, répondit simplement le jeune secrétaire.

Et il posa sur la table, parmi les broderies et les soies, le joli cahier bleu, le cher livre d'amour auquel, si souvent, la jeune fille en robe d'argent avait confié ses larmes.

— Vous donner ce livre, madame, c'est ouvrir sous vos yeux le cœur de la pauvre créature qui, chaque soir, y a laissé parler sa passion, sa désespérance, ses plus intimes pensées... Hier encore, elle eût cru préférer n'importe quel supplice à la douleur et à la honte de livrer à des mains étrangères les pages que vous lirez... Mais, en voyant pleurer l'homme qui vous aime, elle a compris que le bonheur de cet homme lui était plus cher que sa propre fierté... Le secret d'amour que souhaitait votre fantaisie est là, madame... Je ne vous demande qu'une grâce : c'est de n'en rien révéler à celui... qui doit l'ignorer toujours...

— Oh ! quant à cela, vous pouvez être tranquille ! fit Renée avec un empressement sincère.

Mais elle souriait encore, du même sourire attentif qu'accompagnait le même regard appuyé.

— J'aimerais, reprit-elle lentement, connaître

toute l'histoire de... cette jeune personne... une histoire, très romanesque, je suppose ?

D'un geste las, le secrétaire de Claude Chamboche désigna le cahier bleu...

— Ces pages vous renseigneront sur ce que vous désirez savoir, dit-il... elles vous apprendront aussi, je crois, à mieux apprécier Claude Chamboche... car elles sont pleines de lui et portent le reflet de sa pensée, de sa noble et généreuse personnalité... Ah ! madame, est-il possible que vous n'ayez pas senti qu'étant votre bonheur, il pourrait être encore votre orgueil !... Que lui manque-t-il pour être véritablement lui-même, pour occuper la place à laquelle il a droit ?... Un peu d'énergie, un peu de joie... Le désir de s'élever... ah ! si vous l'encouragez, s'il travaillait pour vous !...

Dans un dernier effort de sa tendresse immolée, la pauvre enfant s'était exaltée. Son visage resplendissait, sa voix se faisait plus chaude, plus persuasive. Renée fut gagnée... Une idée particulièrement séduisante lui avait sauté dans l'esprit.

— Pourquoi ne publie-t-il rien ? dit-elle. Qu'il se fasse un nom... Ces ouvrages ennuyeux mènent très loin... S'il était de l'Institut ! ah ! cela chan-

gerait bien les choses... J'aurais un salon littéraire... ce serait très gentil!...

Jacquemine baissa la tête.

— Aimez-le, madame, dit-elle, il sera ce que vous voudrez...

Elle était à bout de forces. Elle se leva.

— Vous voyez qu'on peut l'aimer, murmura-t-elle, ah! l'aimer bien profondément... puisque je suis ici.

Renée s'était levée aussi, un peu impressionnée malgré elle par la ferveur de cet accent...

Toute raillerie s'arrêtait maintenant sur ses lèvres. Elle accompagna le petit secrétaire à la grille du jardin, puis elle remonta l'avenue et entra dans la maison.

Cette visite agitait en elle un monde d'idées, de désirs et de craintes.

Claude! le pauvre Claude avec son long corps maladroit et son visage de casse-noisette aux yeux doux, avait inspiré à une jeune fille cette passion romanesque et folle!...

Madame Aveline n'en revenait pas!...

Quelle aventure! drôle, piquante... un peu inquiétante aussi!.. Car, enfin, celle qui aimait ainsi était toute jeune et... délicieusement jolie... Il fallait bien que Renée se l'avouât, ne songeant

guère, en pareille matière, à récuser le témoignage de ses propres yeux...

Voilà qui méritait réflexion ! Et soudain madame Aveline se vit à la fois déshéritée par sa tante au profit des indigents et abandonnée par Claude, au bénéfice d'une petite fille déguisée en garçon !... Il n'y avait pas une minute à perdre... Épouser Claude... avec l'Institut en perspective, c'était après tout fort acceptable... le prendre à l'amour d'une autre femme, c'était, de plus, tout à fait amusant !

Et, vite, Renée saisit une plume.

« ... Je vous ai attendu tout le jour et ce soir, je suis triste, triste... Venez, ami, j'ai beaucoup à vous dire... venez bientôt... Quant au témoignage d'amour que je vous ai demandé — oh ! méchant ! — ne vous en préoccupez pas outre mesure... Rapportez-moi tout simplement cette lettre-ci... En vérité, je n'en exige pas plus... A vous,

» RENÉE. »

Elle cacheta la lettre en souriant et sonna pour qu'on la portât à l'Ermitage.

« ... Et je liquiderai le petit secrétaire ! » pensait-elle en manière de conclusion.

Alors, elle se souvint du cahier bleu qui était resté au fond du jardin, près des grands buis et qu'elle voulait lire au moins par curiosité. Mais elle eut beau chercher parmi les écheveaux, les canevas et les mousselines : le petit livre bleu avait disparu.

« La demoiselle s'est ravisée ! » se dit-elle.

Et elle haussa les épaules.

IX

Thérèse était montée de bonne heure, après avoir fermé la maison, et Jacquemine avait passé la soirée dans la chambre aux images. Une grande tristesse impuissante et lourde était tombée sur son cœur. Il lui semblait ne plus rien espérer de la vie qui pût encore lui donner de la joie. La beauté triomphante de Renée en robe de dentelle, en chapeau rose, l'obsédait, raillant sa douleur.

D'abord, cherchant on ne sait quelle secrète et absurde revanche, elle avait revêtu la robe d'argent, elle avait voulu se voir belle, elle avait admiré l'ovale délicieux de son visage, la blancheur fine de son cou, la grâce soyeuse de ses cheveux, l'harmonie de son corps mince, si souple

sous les plis de l'étoffe somptueuse... Puis, un soupir las soulevant sa poitrine, elle avait quitté le miroir... Hélas ! le livre bleu n'était plus ici pour recevoir sa plainte, le livre bleu était entre les mains de la femme de là-bas, qui, peut-être, à cette heure même, le parcourait, un sarcasme aux lèvres.

Minuit avait sonné. Jacquemine ne pouvait songer à dormir. Elle essaya de lire, mais son intelligence passait au-dessus des mots, fascinée par une seule pensée : Claude Chamboche épouserait madame Aveline et le « petit Jacquemin » quitterait à jamais l'Ermitage... oh oui, certes, à jamais !

Pour tromper l'énervement de cette veillée de hantises suppliciantes, la jeune fille voulait s'occuper, se distraire. Elle se rappela le travail que Claude avait préparé pour elle.

Doucement, afin de ne pas troubler le sommeil de Thérèse qui dormait à l'étage inférieur, elle descendit l'escalier et se dirigea vers le cabinet de travail pour y réunir les documents nécessaires...

Un peu de clarté filtrait sous la porte. Étonnée que les lampes n'eussent pas été éteintes, elle entra vivement... La lumière l'enveloppa d'une grande caresse qui ruissela, éblouissante, sur sa robe argentée.

Elle s'arrêta, saisie, émue, confuse à pleurer... Au bruit de la porte, Claude qui lisait à son bureau, s'était levé... Il était debout près d'elle.

N'osant pas le regarder, essayant de sourire, dans son désarroi, elle balbutia :

— Je ne savais pas... je croyais... je vous demande pardon...

Quelque chose d'indéfinissable — une force étrange et souveraine — la contraignit à lever les yeux, et tout son être tressaillit. Ses rêves lui avaient montré parfois l'homme qui surgissait devant elle : Cet homme que transfigurait le reflet d'on ne sait quelle merveilleuse lumière d'âme, cet homme redressé, rajeuni, c'était Claude heureux...

Très vite, elle pensa : « Il a vu madame Aveline... Il va m'annoncer... »

Une voix murmura :

— Mon Dieu ! comme vous êtes belle, Jacqueline !.. Je ne vous avais jamais vue ainsi... Je ne vous avais jamais vue...

Elle se souvint de ses vêtements de féerie. Une rougeur ardente lui monta jusqu'au front... Elle voulut expliquer, justifier son caprice féminin... De la même voix d'extase, Claude l'interrompit :

— Je sais... je sais... ne dites rien... ne vous excusez pas...

Mais, à ce moment, elle eut un cri de blessée... Dans l'effroi d'une vision terrifiante, ses deux mains se pressèrent sur son visage bouleversé...

A la place où, tout à l'heure encore, Claude lisait, sous la lucur crue de la lampe, le livre bleu était ouvert.

— Ah ! la misérable... la misérable... elle vous l'a donné... à vous... à vous !

Chamboche s'était élancé vers la jeune fille.

— Jacquemine, je vous jure que ce n'est pas madame Aveline qui m'a donné ce livre... Elle ne sait même pas qu'il est en ma possession... Elle ne l'a pas lu...

Éperdue de honte et de chagrin, effondrée, tremblante, le visage enfoui dans les coussins du canapé, Jacquemine secouait la tête, vaguement, d'un mouvement triste et machinal...

— Écoutez-moi, je vous en prie... et pardonnez-moi, supplia le jeune homme. Faible comme si souvent, j'avais voulu voir, une dernière fois, Renée. Je suis entré dans le jardin... Vous étiez auprès d'elle et je... j'ai tout entendu... Ah ! sa voix sèche, vide, sans âme... et votre voix à vous, votre pauvre voix qui vibrait, qui souffrait... sa voix de poupée... et votre voix de femme... ses petits calculs mesquins et votre générosité,

votre pitié, votre dévouement!... Une sorte de rage humiliée m'a saisi... Quand vous vous êtes éloignée avec cette femme, j'ai pris le petit livre bleu... Elle n'était pas digne de le lire... Je ne voulais pas... Je l'ai emporté...

Jacquemine pleurait sans répondre, Claude reprit, très doucement, penché vers elle :

— D'abord, je m'étais promis de vous le rendre fidèlement, sans l'ouvrir, ce cher petit livre azuré dont vous avez dit qu'il était votre cœur même... puis, j'ai été tenté... si délicieusement tenté... J'ai lu... j'ai lu et relu chaque page... Jacquemine, vous aviez bien dit : c'est tout votre cœur qui est là, c'est votre âme exquise, c'est ce qu'aveugle et sourd, je n'avais pas su comprendre et deviner en vous de rare et d'adorable... Et je suis comme un endormi qui s'éveille, comme un malade qui revient à la vie... Vous qui ressemblez à une fée, dans votre belle robe de lumière, vous devez croire aux prodiges... Tandis que je lisais, mes yeux se dessillaient, mon cœur s'ouvrait à une joie surhumaine... La femme que le petit livre bleu me révélait... c'était celle que j'avais toujours rêvée, désirée... celle que, dans ma grande folie, j'avais, hélas ! cherchée sous d'autres traits... Puis, vous êtes entrée... vous ! Ah ! si bien vous, Jacque-

mine!... vous, telle que je ne vous avais jamais vue... et pourtant telle que je vous attendais... Oh! chère enfant, regardez-moi... parlez-moi... c'est bien vrai, dites, c'est bien vrai? vous si belle, si douce, si bonne, vous pouvez m'aimer un peu... vous pouvez m'aimer, moi!

Il s'était assis à côté d'elle; tendrement, avec des précautions infinies, il s'était emparé de ses mains, il l'avait attirée près de lui, mais elle détournait les yeux, luttant contre l'enchantement du mirage qui, sans doute, allait s'évanouir.

— Oh! je vous en prie, laissez-moi, gémit-elle... Tout cela est atrocement cruel... Vous cherchez à vous abuser... Vous vous grisez de je ne sais quelle apparence et si, demain... si, dans une heure... une lettre, un mot de cette femme vous rendait l'espoir d'être aimé par elle...

Claude prit sur la table un billet ouvert. C'était la lettre que madame Aveline avait fait porter à l'Ermitage, et qu'en rentrant, il avait trouvée.

— Lisez, dit-il simplement.

Elle lut, elle devina.

— Qu'avez-vous répondu? bégaya-t-elle.

— Rien encore! Ma pensée, mon cœur était ailleurs... Jacquemine, vous avez été déjà ma

consolation, voulez-vous être mon bonheur... voulez-vous être ma femme chérie?

Elle murmura, vaincue et, cependant, n'osant pas croire :

— Vous êtes fou... Je n'ai pas de nom, pas de fortune... Je ne suis rien...

Mais il s'était agenouillé devant elle et dans le regard dont il l'enveloppait, la joie et la volonté d'une grande tendresse brillaient :

— Vous aurez mon nom et ma fortune, dit-il.. et vous êtes *celle que j'aime !*

COMÉDIE NUPTIALE

I

C'était Dôle, enfin... Le train s'arrêtait. Julien Cayrol ouvrit la portière, fit un signe... Sur le quai, Jacquet, le vieux cocher des Pressoirs, attendait... Il s'élança, prit la valise, le bulletin de bagage...

Tout de suite, Julien demanda :

— Ma mère... Comment est-elle ?

— Mieux, monsieur Julien... beaucoup mieux... aussi bien que possible.

Le jeune homme respira, soulagé, au moins dans la minute présente. Depuis l'instant où, ce matin, à Paris, sous le ciel lourd de brume et voilé de pluie, le train qui l'emportait s'était mis en branle, il n'avait cessé d'imaginer des choses

cruelles qui ressemblaient à des choses vraies, de se représenter, tel qu'il venait de le voir avec ses cheveux blancs, sa figure osseuse, ses longs bras et sa livrée verte, le vieux Jacquet disant : « C'est fini, monsieur Julien, c'est fini. »

Et, tout à coup, il remarqua que la pluie ne tombait plus, que le ciel s'était lavé des nuages, que même un soleil doux, un peu pâle, un soleil d'octobre, traînait çà et là ses rayons, séchant le sol, tiédissant les pierres.

Maintenant la petite voiture — un panier à l'ancienne mode — sonnait sur les pavés, roulant vers Beauregard-les-Berges au trot des deux poneys. Julien avait pris les rênes. A côté de lui, Jacquet se tenait assis, très droit.

— Madame m'a fait ses recommandations pour que je dise bien à monsieur Julien qu'elle a été malade, mais qu'elle est presque guérie... et si heureuse d'espérer son fils ! débita le vieux serviteur. C'est vrai, voilà plus d'un an qu'on n'a pas vu monsieur Julien aux Pressoirs !

Julien murmura :

— Oui, un an !... J'avais hâte d'arriver !

Et de nouveau, il questionna.

Sa mère était-elle très changée ?... La crise dont parlait la lettre du docteur avait-elle été

bien douloureuse? Pourquoi ne l'avait-on pas averti plus tôt, lui qui ne savait rien?

Jacquet expliqua. La crise de l'autre nuit avait été terrible, mais courte. Avant l'aube, le docteur Junot avait affirmé que toute crainte d'un péril présent pouvait être écartée... et Madame avait défendu qu'on envoyât une dépêche. Certes, il y avait longtemps qu'elle était malade... seulement, elle ne le montrait guère. Quand mademoiselle Morin parlait d'appeler le docteur Junot, elle se fâchait ou se mettait à rire... Une nuit, elle était souffrante, et le lendemain on la revoyait courant de la carrière à la vigne comme une souris des champs... Toute sa peur, c'était d'inquiéter M. Julien.. Que pouvait-on faire?... Et puis, M. Julien annonçait toujours son arrivée pour le mois suivant... Alors, on pensait : « Il verra bien!... »

Les chevaux descendaient la côte sur la grande route, entre les haies que dépassaient de temps à autre, le tronc droit et les frondaisons arrondies des sorbiers, piqués de leurs graines corallines. Ils avaient laissé derrière eux les dernières maisons de la ville. Rien n'arrêtait plus le regard de Julien. Distrait et pourtant attiré, il s'en allait chercher les aspects connus de la vallée, la ligne

claire du Doubs qui coulait au bas des pentes vertes, rompant l'étendue monotone des champs moissonnés, cinglant les groupes de maisons, riant aux roues des moulins, reflétant comme d'immenses taches de rouille l'ombre des bouquets de bois.

Une fois mis en haleine, le vieux Jacquet ne tarissait plus. Cordial et familier, il passait aux nouvelles de moindre importance... Les maïs avaient été superbes... La vigne avait bien donné. Deux cents hectolitres, et quel vin!... Madame avait dirigé la vendange... Elle s'occupait de tout, s'intéressait à tout... Mademoiselle Morin aussi... une personne bien estimable!

Julien n'écoutait plus qu'à demi. Tout à l'heure, sans que son appréhension fût raisonnée, il redoutait une catastrophe brutale, immédiate... On l'avait, d'une parole, arraché à son rêve morbide : sa mère vivait, il allait la voir, l'embrasser, l'entendre parler... Il lui avait paru que tout était bien, qu'un bonheur lui venait... Mais, l'effet de cette brusque réaction s'atténuant, il reprenait une notion plus iuste des choses, et il se sentait triste jusqu'à l'âme, d'une tristesse assagie, que n'égarait plus la surexcitation de son imagination ébranlée.

La lettre reçue à Paris, deux jours auparavant, la lettre du docteur Junot, était précise, hélas !

La maladie de cœur dont madame Cayrol souffrait depuis bien des mois, mais qu'elle n'avait voulu avouer ni aux autres ni à elle-même, et que, vive active, et laborieuse, toujours occupée de mille affaires, elle n'avait jamais soignée, s'était aggravée subitement. Les manifestations plus violentes du mal avaient donné l'éveil. Une nuit, la pauvre mère s'était vue tout près de la mort, et le médecin de la région, appelé enfin aux Pressoirs et atterré des désordres organiques qu'il constatait chez madame Cayrol, bien qu'elle eût inespérément surmonté la crise, s'était senti tenu d'enfreindre les recommandations péremptaires de sa cliente rassurée et d'écrire à Julien...

Madame Cayrol pouvait vivre encore, mais la guérison devait être considérée comme impossible. Ses jours étaient comptés.

Julien avait passé de l'affolement du choc initial à une sorte d'hébétude douloureuse ; puis, s'ingéniant à inventer un prétexte qui lui permit d'arriver abruptement sans effrayer la malade, il était parti pour Beauregard-les-Berges.

Ce coup de foudre du danger de sa mère l'atteignait en une heure de désarroi, et comme il

s'efforçait de dominer, en y échappant par le travail ou le plaisir, le trouble que venait de jeter dans sa vie la brusque rupture d'une liaison de quatre ans.

Il l'avait aimée passionnément, à la fois dans sa beauté de femme et dans son génie d'artiste, cette admirable Maud Fingal, qui, acclamée dans tous les concerts d'Europe, était devenue l'enfant gâtée du monde parisier.

Il se rappelait sa rencontre avec elle, à Dieppe, chez Marjevol, le directeur du grand quotidien qui avait patronné ses débuts à lui et publié ses premières chroniques musicales ; il se rappelait l'impression irrésistible qui l'avait bouleversé quand, à la prière de madame Marjevol, Maud en robe blanche, la splendeur de sa beauté flamboyant sous sa chevelure d'inspirée, dans l'éclat de ses yeux, de son teint, de ses lèvres, s'était assise près de la harpe, quand le toucher de ses mains nerveuses avait fait chanter et pleurer sur les cordes, les voix aériennes, les voix troublantes, les voix étranges d'anges charnels qu'elle seule y savait réveiller.

Il se rappelait... Toutes les forces de son être s'étaient tendues vers cette femme, dans un vouloir âpre et sans merci... Coquette à sa manière,

tour à tour hautaine ou féline, l'artiste s'était amusée d'abord de la passion qu'elle avait déchaînée; puis elle s'y était brûlée... Alors il avait voulu qu'elle fût jalouse, et, pour triompher d'elle, il avait commis une des plus mauvaises actions de sa vie...

Maud avait aimé Julien aussi ardemment qu'il aimait lui-même. Cependant cet amour de deux êtres jeunes et sincères, cet amour éperdu, que quelques désillusions avaient défloré, que le temps avait transformé, mais auquel l'accoutumance, une durée même relative, avait donné la puissance d'une habitude chère, cette passion romantique venait de trouver sa fin dans la plus banale des aventures: une trahison de la femme, une trahison si vulgaire, si *bête*, que Julien en portait encore en lui l'humiliation et le dégoût, en même temps que le mépris...

Et c'était à cause de Maud Fingal que les visites à madame Cayrol s'étaient toujours plus largement espacées! C'était à cause d'elle, de ses caprices, de son despotisme enjôleur, que, depuis plus d'un an, le jeune homme n'avait cessé de remettre d'un mois à l'autre le séjour qu'il voulait faire à Beauregard-les-Berges, où on l'attendait fervemment, avec une ~~anxiété~~ ^{impatience} patiente et heureuse!

Ainsi, il avait pu rester tant de jours sans venir occuper sa place toujours prête, dans la chère vieille maison des Pressoirs. C'était là, pourtant, que, veuve à trente-huit ans, madame Cayrol s'était si exclusivement consacrée à lui, qu'elle l'avait regardé grandir avec tant d'amour, soigné, guidé, entouré avec tant de dévouement, qu'elle avait remplacé le père disparu dans toutes les tâches, dans la gestion des propriétés comme dans l'éducation de l'enfant, et jusque dans l'exploitation intelligente et fructueuse de ces belles carrières des Berges, dont les marbres crémeux avaient fait la fortune de M. Cayrol et qui semblaient inviter Julien à suivre paisiblement une voie toute tracée

Sans qu'on eût besoin de leur indiquer la direction à prendre, les petits chevaux traversaient des villages silencieux, troublant à peine un instant la flânerie des poules qui encombraient la route; côtoyaient des vignes dépouillées, des champs livrés aux labours; franchissaient des bois où les acacias jaunissaient près des chênes rougis, sur un tapis de feuilles tombées; enfilaien, au bord du canal, le chemin de halage; trottaient en agitant leurs grelots le long des peupliers qui se tordaient sous le vent avec un bruit de pluie battante

Le voyageur eut un frisson.

— C'est triste, l'automne ! dit-il.

L'œil placide de Jacquet se promena sur les choses :

— C'est triste tant que ça dure, monsieur Julien... Mais ça ne dure qu'un temps, fit le vieil homme avec philosophie... Voici déjà qu'on sème pour la saison prochaine... Le printemps n'est pas loin, quand l'hiver va venir...

Julien secoua la tête vaguement et se replongea dans sa rêverie. Obsédé par le passé irréparable et le présent douloureux, il s'acharnait au plaisir cruel d'énumérer les chagrins ou les déconvenues qu'il avait pu causer à sa mère depuis qu'il avait atteint l'âge d'homme... D'abord la résolution qu'à vingt-deux ans il avait prise, élève choyé d'un savant organiste de Besançon, d'aller satisfaire à Paris, par de plus fortes études techniques, sa passion pour l'art de la musique ; puis, deux ans plus tard, son refus définitif de vivre aux Pressoirs comme son père y avait vécu, en vendant le vin des vignes et le marbre des carrières ; puis ses débuts de critique musical dans le journal et la conférence..., puis les quelques dettes qu'il avait faites, la vie de dilettante qu'il avait menée... et jusqu'à cette liaison avec

Maud Fingal, que madame Cayrol avait connue on ne sait comment, on ne sait par qui et dont sa pureté d'honnête femme, son bon sens de bourgeoise et son intransigeance de provinciale s'étaient épouvantés tout bas...

Pauvre mère ! Devant les erreurs comme devant les désirs de son fils, elle s'était sentie très faible et très impuissante, elle si vaillante, si forte elle dont on admirait l'énergique labeur, l'esprit de décision, la fermeté.

Et voici que la mort était là toute proche, avare les jours où Julien pourrait encore réparer les fautes qu'il avait commises, donner les joies dont, moins égoïste, il eût été le dispensateur...

Dans ses regrets désolés, il oubliait l'heureuse fierté avec laquelle, toute désappointée qu'elle fût de sa défection, madame Cayrol avait accueilli ses premiers succès, constaté les progrès de sa réputation naissante ; il oubliait que, s'il avait été parfois un fils négligent, il n'avait jamais cessé d'être un fils aimant et tendre...

Les petits chevaux trottaient, trottaient ; leurs têtes avaient des hochements joyeux : l'entrain du retour les possédait. Ils passèrent le pont de fer, dont l'arche lancée entre les deux carrières, au-dessus du chemin à rails qui les réu-

nissait, dominait l'activité multiple des travaux, le chaos des blocs arrachés à la terre jaune et grasse, le peuple empressé des ouvriers diversément occupés, rythmant leurs mouvements au bruit régulier des outils sur la pierre... Les vignes défilèrent... le mur du jardin se déroula... La grille s'ouvrit, la voiture fit crisser le sable, monta l'avenue sous les marronniers qui perdaient leurs feuilles d'or... Et la maison apparut, lourde et familière, avec ses deux ailes carrées, sa ceinture de chrysanthèmes en fleurs et son portail béant, au haut du perron de marbre, dans l'axe de la petite pelouse encore verte où entre deux touffes de roseaux à panaches, du fond d'un bassin garni de rocailles, le jet d'eau se dressait, raide et limpide à cette distance, comme une tige de cristal.

Quelques minutes plus tard, Julien était aux genoux de sa mère.

Quand la porte de la chambre s'était ouverte, la malade avait tendu les bras et, pendant un moment, ç'avait été une étreinte sans mots, sans larmes, que des baisers desserraient, puis qui reprenait, muette et tendre...

Maintenant, le regard attentif, la bouche heureuse, madame Cayrol contemplait son fils... Tandis que Julien s'emplissait le cœur et la pensée de la vision de ces traits où l'angoisse physique avait imprimé ses ravages, de ces cheveux noirs qui avaient grisonné, de ces lèvres dont le sourire gardait l'expression d'une résignation impuissante et fatiguée, de cette pâleur boursouflée qu'encadrait tristement, dans le fauteuil de

tapisserie, la blancheur des oreillers, elle conten-
tait avidement sa grande soif de joie et de fierté
maternelle; elle admirait le jeune et mâle visage
qui se levait vers elle, les yeux bleus aux
sourcils volontaires, le front où se séparaient en
une ligne fine et blanche les cheveux châtons,
largement onvés, la bouche câline et si vite rieuse
sous la moustache dorée, retroussée en pointes
cavalières... Ce grand jeune homme souple et
robuste, élégant comme un Parisien, solide comme
un campagnard, c'était son fils ! Elle le trouvait
beau... et elle lui savait un gré infini de l'être...
et elle avait aussi comme un désir de le remer-
cier d'être si fort, si bien portant, si jeune... alors
qu'elle se sentait elle-même si débile, si lasse, si
usée.

Elle parlait, interrogeant, de sa voix qui était
plus faible qu'autrefois, mais qui était bien sa
voix, sa voix si connue, si *pareille*... Julien lui
donnait les détails demandés sur son départ de
Paris, sur son voyage... Il questionnait à son
tour, et madame Cayrol contait qu'elle avait été
assez souffrante, mais qu'à soixante ans passés il
fallait accepter philosophiquement les avertisse-
ments de l'âge et qu'elle était décidée à se mon-
trer, désormais, plus raisonnable, à se soigner...

Julien ~~est en~~ ^{est en} ~~celan~~.

— Je te soignerai, mère chérie ! tu verras !

— Et tu resteras longtemps ?

— Très longtemps... tant que tu ne me renverras pas.

— Toujours alors ? fit-elle malicieuse.

— Hé, peut-être ! qui sait ? riposta-t-il, essayant de sourire comme elle. C'est bon d'être ici !... Si tu savais combien j'avais besoin de t'embrasser, de me reposer aux Berges... Il y a des heures où l'on est très las de Paris...

Elle eut un soupir :

— Ah ! ton Paris, Julien !...

Elle s'interrompt, comme avec un peu de timidité de ce qu'elle allait dire.

— Je ne l'aime pas, *ton* Paris... Je n'aime pas à te savoir au milieu de toutes ces mauvaises femmes... qui te prennent à moi !

Cette fois, Julien sourit franchement. Comme épouse d'abord, comme mère ensuite, madame Cayrol avait été hantée par cette horreur craintive et superstitieuse des « mauvaises femmes de Paris... » Il pensa que, sans doute, elle se représentait son fils bien-aimé un peu comme un Faust d'Opéra, entouré des courtisanes de la Nuit de Walpurgis...

— Tu vois bien qu'elles ne sont pas pris... puisque je suis ici, dit-il. Et puis...

Il chercha la conclusion de cet « et puis », qui voulait rassurer.

— Et puis... tout cela... c'est fini, vois-tu, acheva-t-il.

— Fini ? répéta-t-elle.

Elle regardait son fils avec une attention nouvelle ; il lui sembla deviner, au bord des jeunes paupières, comme une meurtrissure de larmes... Et très bas, tout bas, elle dit :

— Tu as eu du chagrin, mon petit ?

La gorge de Julien se contracta... Pourtant ce n'était pas à Maud Fingal qu'il pensait...

— Un peu, maman, repartit-il... Mais c'est fini aussi le chagrin... Il n'y a plus que toi !

Elle secoua la tête, en caressant délicatement de ses mains adroites, de ses mains prestes de femme laborieuse, le front, les cheveux, les joues de Julien.

— Moi, je ne suis que ta vieille mère... Une vieille mère... ça ne suffit pas.

Ses yeux rêvaient.

Julien dit :

— Mais si !

Elle sourit.

— Mais non, mon petit, mais non... Ce qu'il te faut, c'est une petite épouse jolie et bonne.. Marie-toi, mon Julien !

— Comme cela, tout de suite !

— Pas tout de suite, non, mais...

Elle s'arrêta, puis reprit :

— ... Mais bientôt... parce que... je suis vieille...

Par un grand effort, Julien contraignit son visage à rester calme.

— Coquette, qui veux un compliment !

Madame Cayrol sourit encore, un peu plus tristement cette fois...

— Un baiser tout au moins, donne !... C'est cela !... Mais je suis vieille tout de même, et puis... j'ai été malade...

Il parut à Julien qu'oubliant le reste, elle s'attardait sur cette pensée...

— Mais tu es guérie, maintenant ! s'écria-t-il... C'est que je te trouve très bonne mine, tu sais !

— J'ai été malade, répéta-t-elle, j'ai même assez peur... mais c'est passé !

Julien l'embrassa de nouveau, un peu fiévreusement malgré lui.

— Ma pauvre mère chérie ! Et je n'étais pas là !

Elle reprit, redevenue brave et gaie :

— Cela valait beaucoup mieux... Tu aurais eu peur aussi... plus peur que moi... Oui, cela valait beaucoup mieux... puisque te voilà... et que je suis bien!... J'ai été très bien soignée, d'ailleurs... J'ai eu les soins dévoués, robustes, et ma fidèle Justine... et puis, surtout, les soins tendres, délicats, légers, de mademoiselle Morin... Tu ne peux pas te figurer... Il y a des femmes qui sont gardes-malades par grâce... Cela se voit à leurs gestes qui calment, à leurs doigts qui effleurent, cela s'entend à leur voix qui berce... Quand cette petite Éliette entra dans ma chambre, de son pas glissant, ailé, je me sentais soulagée... Quand sa main se posait sur mon front, une telle fraîcheur, une telle paix descendait en moi, que je me croyais guérie..

Au nom d'Éliette, Julien avait imperceptiblement tressailli.

— Votre demoiselle de compagnie s'appelle Éliette? interrogea-t-il.

— Éliette, oui. c'est un nom qu'on ne donne guère, n'est-ce pas? mais qui lui sied... Elle est charmante... Tu vas la voir à l'heure de ma potion, tiens... dans.. cinq minutes, juste!... Mais je parle, je parle. . A peine arrivé, je t'ac- capare.. Tu n'es pas fatigué, au moins?

— Non, mère, je suis content...

Il était content, en effet... Une sorte d'espoir lui rendait du courage. Madame Cayrol avait les yeux plus clairs, la voix plus forte. Le magique renouveau de la joie semblait avoir effacé de son visage les traces visibles des anciennes souffrances. Julien la retrouvait vive, gaie comme de coutume.

— C'est si bon, mon petit, reprit-elle, de te parler ainsi... de te raconter les choses comme elles viennent... Tu sais, moi, dès qu'on me sort des lettres d'affaires et qu'on me demande des récits, des causeries, ma plume s'arrête... Alors, j'ai beau écrire... c'est comme si je ne t'avais rien dit depuis un an !... Et ton travail ? Qu'est-ce que tu fais en ce moment?...

— Des silhouettes de musiciens pour une revue...

Un coup discret effleura la porte...

— Je te l'avais dit... c'est l'heure de ma potion ! s'écria madame Cayrol. Entrez, ma chère...

La porte s'ouvrit aussitôt, et, une petite tasse à la main, mademoiselle Morin traversa la chambre, la naturelle eurythmie de sa démarche légère, de son corps mince et allongé ennoblissant d'une grâce harmonieuse et chaste la souple retombée de sa robe noire aux plis traînants...

A l'apparition de la jeune fille, Julien s'était levé... Comme tout à l'heure, lorsque madame Cayrol avait prononcé le nom d'Éliette, il n'avait pu réprimer un tressaillement... Maintenant aucun doute ne lui était plus permis. Il reconnaissait, plus haute et plus frêle que jadis, cette silhouette virginale, ces traits fins, ce teint d'une extrême délicatesse, que semblait pâlir aujourd'hui le voisinage d'un grand col de crêpe, ces cheveux d'un châtain nuancé qui bouffaient et frisottaient aux tempes... ces cils immenses et presque dorés, sous lesquels, si souvent autrefois, le regard se cachait pour rêver ou sourire...

Madame Cayrol s'empara de la petite tasse, but lentement, remercia Éliette d'un coup d'œil affectueux; puis, désignant Julien, qui s'était respectueusement incliné :

— Voici mon fils, ma chère petite, dit-elle... Julien, mademoiselle Morin, à qui ta vieille mère doit, quand tu n'es pas là, toute la douceur de sa vie.

Les longs cils de mademoiselle Morin s'étaient relevés; son regard d'un bleu sombre croisa le regard du jeune homme.

— Je me souviens d'avoir déjà rencontré Monsieur, fit-elle d'une voix singulièrement nette...

C'était à Dieppe... chez madame Marjevol... J'étais, alors, la demoiselle de compagnie ou, — comme on dit en anglais, — la « compagne » d'une jeune Américaine, miss Burns... qui vous avait baptisé, je crois, monsieur, le Roi du Boston...

— Vous avez rencontré Julien à Dieppe, ma petite ! s'écria madame Cayrol, surprise et amusée. Tu te rappelles, mon fils ?..

— Oui, ma mère, répondit Julien doucement, je me rappelle... Dans tes lettres, le nom de Morin ne m'avait pas frappé ; il est assez répandu ; puis, à la villa Marjevol, on disait toujours : mademoiselle Éliette... Mais j'ai reconnu mademoiselle tout de suite, — bien qu'elle ait grandi... ajouta-t-il, en souriant.

— Vieilli, surtout, rectifia la jeune fille... En quatre ans, — presque cinq ! — tant de choses changent !...

— On m'a dit que miss Burns était mariée... naturellement, vous l'avez su ?...

— C'est précisément au moment de son mariage que j'ai quitté miss Burns... Elle n'avait plus besoin de moi... Un an plus tard, les mêmes circonstances m'ont séparée d'une autre jeune fille... Ce sont là les tristesses de mon métier...

— Oui, mais maintenant que vous êtes près

d'une vieille femme, déclara madame Cayrol avec bonté, c'est vous qui voudrez partir... pour vous marier à votre tour!

— Il y a peu de probabilités pour cela, madame, répliqua la jeune fille en souriant. Je me sens très satisfaite de mon sort...

Elle prit la petite tasse sur la table où madame Cayrol l'avait posée, puis, saluant légèrement, elle s'éloigna.

— Comme le monde est petit! dit madame Cayrol en s'appuyant plus confortablement dans son fauteuil... Dieu sait si je m'attendais!... Il est vrai qu'Éliette ne s'est souvenue de t'avoir déjà vu qu'en te revoyant...

Julien s'était assis sur une chaise basse près de sa mère.

— Ce n'est pas étonnant... En quatre ans et changeant plusieurs fois de milieu, mademoiselle Morin a dû entendre trop de noms et voir trop de visages divers pour que sa mémoire ait pu retenir le tout... et ne soit pas livrée à un pêle-mêle de visages sans noms et de noms sans visages...

— Monsieur Marjevol... c'est un directeur de journal, n'est-ce pas?...

— Le directeur du *Courrier de Paris* oui : Lui

et sa femme passent une partie de l'été à Dieppe... En... 1899, je crois, miss Burns, une amie de madame Marjevol, s'y trouvait, pour une huitaine de jours, au même moment que moi... Elle avait avec elle une petite jeune fille de seize ou dix-sept ans... timide et souriante... dont elle s'occupait d'ailleurs très peu, préférant de beaucoup à la conversation de sa compagne, le *flirt* de ses admirateurs...

— Dont tu étais, Majesté du boston !

— Dont je n'étais pas... je bostonnais avec miss Burns... sans plus!... Quant à la petite jeune fille timide et souriante qui regardait bostonner, c'était mademoiselle Morin.

— Oui... elle a commencé bien tôt l'apprentissage de la vie, la pauvre Éliette ! soupira madame Cayrol. Son père, un professeur du lycée de Dijon, — fort distingué, paraît-il, et tout jeune encore, — était atteint d'une maladie de la moelle épinière... Obligé, en pleine carrière, de renoncer à l'enseignement, comme d'ailleurs à tout travail, veuf, pauvre, avec, pour tout espoir, la solution problématique d'un procès qu'il avait engagé, — sans autres armes que son bon droit ! — contre les héritiers d'un ami auquel il avait naïvement confié sa petite fortune...

il avait dû se retirer dans une espèce de maison de santé et se résigner à ce que, pour payer sa pension, sa fille cherchât une place d'institutrice... Elle n'avait pas seize ans!...

— Pauvre petite ! murmura Julien... Est-ce de son père qu'elle est en deuil ?

— C'est de son père, oui... Il est mort l'année dernière... Ma vieille Anfray m'avait demandé ses invalides... Éliette, qui m'avait été très recommandée par un couvent de Dijon, venait à peine d'entrer chez moi... Un matin une lettre arrive ; monsieur Morin se sentait plus malade, il désirait voir sa fille... Mais je t'ai écrit cela...

Le jour baissait. Madame Cayrol ne remarqua pas que, saisi par le rapprochement funèbre qui s'imposait à son esprit inquiet, Julien avait pâli...

— Je ne crois pas, mère... Je ne me rappelle pas...

— Tu as oublié... Ces choses-là n'arrêtent guère la pensée, quand on ne connaît pas les gens qu'elles frappent... Tu te ~~seus~~ dit : « Comme c'est ennuyeux pour maman ! » Et voilà tout!...

— C'est vrai, murmura Julien, c'est vrai... on ne pense pas... on est égoïste...

— Moi, j'ai été un peu ennuyée aussi, tu sais, reprit madame Cayrol... Seulement, je voyais cette pauvre enfant qui pleurait tout doucement en s'excusant de me demander si vite un congé... et en me priant de ne pas la remplacer trop vite... Aussitôt que son père serait mieux, — dans quelques jours, — elle reviendrait... Tu t'imagines bien que je lui ai dit de rester près de son père tant qu'il aurait besoin d'elle... Mais hélas ! moins de trois semaines après, elle était de retour... en grand deuil.

— Pauvre petite ! répéta encore Julien... Et elle est seule au monde ?

— Toute seule... Je me souviens ; elle m'a dit : « Permettez-moi de vous aimer, madame... et de vous soigner... d'être un peu *à vous*, tant qu'il vous plaira de me garder... C'est si triste de n'être plus à personne ! » Alors, tu comprends, je lui ai ouvert mes deux bras... et aussi mon cœur... La bonne mère Marie des Anges qui la connaît et qui l'estime autant qu'elle l'aime, n'a rien exagéré... C'est une petite perfection que cette Éliette !... Nous nous entendons à merveille. Elle n'a plus de père, la pauvre enfant... et moi, méchant garçon, je n'ai plus que très peu de fils..

— Oh maman !

Les lèvres de Julien s'appuyèrent silencieusement sur les mains de sa mère.

— Tu n'es pas jaloux, j'espère ?

— Non, maman, je ne suis pas jaloux... seulement, je souffre de t'avoir si longtemps délaissée, murmura le jeune homme.

Elle lui prit la tête à deux mains et l'embrassa au front, puis, tout bas, avec une tendresse infinie :

— Nous allons rattraper le temps perdu ! dit-elle.

III

A l'heure du dîner, Julien retrouva mademoiselle Morin en bas, dans la salle à manger.

La maladie de madame Cayrol, qui ne pouvait encore songer à quitter sa chambre, rendait inévitable ce tête-à-tête des repas.

Julien pensait :

« Nous allons vivre sous le même toit, sans cesse rapprochés par les plus menus incidents de l'existence quotidienne... Quel sera le ton de nos rapports ? Ou je lui parlerai du passé, de mes torts, de mes regrets, et je risquerai d'avoir l'air d'un goujat... Ou, au contraire, je me tairai, et elle ne saura rien du trouble que son souvenir a si souvent jeté dans ma conscience... Elle ne

verra en moi qu'un égoïste cynique, l'amoureux affolé de jadis, à qui tous les moyens étaient bons ! »

A table, ils n'échangèrent que quelques mots banals ; une gêne à laquelle chacun tentait trop visiblement d'échapper, lui par les manifestations un peu cherchées d'une courtoisie respectueuse, elle dans l'aisance voulue d'une politesse correcte et indifférente, demeurait entre eux.

La question toute naturelle, la question qui devait être attendue d'Éliette brûlait les lèvres de Julien... Cette question, une émotion complexe dans laquelle se mêlait, à la répugnance d'aborder un sujet qui le bouleversait jusqu'à l'âme, la crainte instinctive de n'être ni suffisamment compris, ni peut-être surtout assez sympathiquement plaint en sa misère, empêchait le jeune homme de la proférer.

Dans le salon seulement, au moment où Éliette ayant servi le café, faisait le mouvement de se lever, il osa dire :

— Comment trouvez-vous ma mère, mademoiselle?... Que pensez-vous de son état ?

L'accent de cette interrogation parut toucher la jeune fille. Sa voix se fit en quelque sorte moins impersonnelle pour répondre ce que déjà le vieux Jacquet avait dit :

— Mieux, certainement... aussi bien que possible.

Julien ajouta, baissant soudain la tête :

— Le docteur Junot m'a écrit...

Elle comprit tout ce que sous-entendait la phrase commencée.

— Je sais, monsieur... Il m'a demandé conseil en cela, et j'ai approuvé sa décision... Il ne me semblait pas qu'on eût le droit de vous laisser ignorer...

Le jeune homme balbutia :

— Il est bien inquiet, n'est-ce pas ?

Le regard et la voix de mademoiselle Morin hésitèrent...

— Il a recommandé beaucoup, beaucoup de précautions... un grand calme... l'observance très rigoureuse du traitement...

Elle se tut, et Julien vit qu'elle avait les yeux pleins de larmes... Il y eut un silence.

— Je vous en supplie, reprit-il... parlez-moi d'elle... de son mal... je sais si peu de chose...

Éliette obéit. Son récit combla les lacunes de la lettre du docteur et du rapport verbal de Jacquet.

Julien l'écouta, attendant, quêtant chaque mot, les yeux anxieux...

— Et j'étais loin ! murmura-t-il, les coudes à la table, le front pressé sur ses mains ouvertes,

Il eut, sans quitter sa pose accablée, un hochement de tête douloureux ; puis il fit part à mademoiselle Morin de son désir d'appeler en consultation un spécialiste de Paris.

— La grande difficulté sera de ne pas effrayer ma mère, ajouta-t-il.

La jeune fille le rassura. Madame Cayrol accueillerait sans déplaisir ce projet d'une consultation. Peut-être même serait-elle la première à en suggérer l'idée. Le pauvre docteur Junot, qu'elle considérait, d'ailleurs, comme un excellent ami, agaçait visiblement ses nerfs de malade... Elle le jugeait timide, hésitant ; elle lui reprochait de ne pas la soigner avec assez d'énergie. Elle avait parlé à plusieurs reprises de s'adresser à un médecin de Besançon ou de Dijon, dans l'espoir d'obtenir le traitement vigoureux qui la remettrait sur pied et la débarrasserait de ce qu'elle appelait « ses petites misères ».

— Je suis heureux de ce que vous me dites, mademoiselle, s'écria Julien. Le docteur Junot est très pessimiste... Puis il est jeune... et son champ d'expérience a été forcément limité... Moi, je ne puis perdre toute confiance... Il y a de suprêmes ressources...

Il avait un immense besoin d'espérer. Il lui

paraissait impossible, tout à coup, que ce savant qui viendrait de la grande ville puissante, s'avouât vaincu devant le mal qui décourageait un pauvre médecin de campagne.

— Dieu vous entende ! fit la jeune fille, tout bas avec une ferveur profonde et contenue.

Elle s'était levée. Julien l'imita.

— Ma mère m'a longuement parlé de votre dévouement, du bien-être et du réconfort qu'elle doit à vos soins, mademoiselle... fit-il. Je vous suis plus reconnaissant que je ne puis le dire de...

Mais elle l'interrompit :

— Vous ne me devez aucune reconnaissance, monsieur ; madame Cayrol a été pour moi la plus généreuse des bienfaitrices. Par la grâce de son admirable bonté, mon père a pu mourir en paix... la main dans ma main... J'aime votre mère et je la vénère... Mon regret est de ne pouvoir lui témoigner, par quelque véritable sacrifice, la gratitude infinie que je lui garde... Quand le dévouement s'appuie sur de tels sentiments, il est si naturel et si facile qu'il ne mérite même plus son nom...

Mademoiselle Morin s'éloignait.

D'un geste instinctif, Julien la retint encore ; puis, comme elle attendait, un peu surprise :

— Pardonnez-moi, mademoiselle, fit-il... Je suis très troublé... très peu maître de moi... pourtant, il m'est impossible de vous laisser partir ainsi... sans vous avoir dit...

Il s'arrêta, pâle, l'air malheureux, se sentant très peu encouragé à poursuivre et tenu d'achever cependant.

— Il y a quatre ans, reprit-il, je me suis fait connaître à vous sous un bien mauvais jour... Je ne sais même plus concevoir l'aberration par laquelle j'ai pu être et me montrer, un moment, si différent de ce que j'avais été auparavant... de ce que je suis redevenu... Mais je vous ai donné le droit de mépriser mon caractère... Alors, je voulais vous supplier d'oublier l'homme d'autrefois... et de permettre à l'homme d'aujourd'hui de regagner votre estime... de le tenter du moins...

Debout au milieu du salon, mademoiselle Morin avait écouté sans que son visage exprimât autre chose qu'une attention froide. Dès les premiers mots, il y avait eu comme un imperceptible redressement de sa fine personne.

— Vous touchez, monsieur, à une très ancienne histoire, répliqua-t-elle... J'avais dix-sept ans... vous m'avez fait la cour... j'en ai été flattée... Puis, brusquement, j'ai compris que, selon la tra-

dition classique, vous ne vous étiez occupé de moi que pour attirer les regards... et la jalousie d'une autre personne, et j'en ai éprouvé du dépit. Tel est, n'est-ce pas ? le souvenir qui vous affecte... Tout cela, je le répète, est bien vieux... Puisque vous avez jugé bon d'en parler, parlons-en franchement... et rassurez-vous... J'ignorais, je l'avoue, lorsque je suis venue aux Pressoirs, sous les auspices du couvent où j'ai été élevée, que madame Cayrol des Berges fût la mère du Parisien que j'avais connu à Dieppe... Mais je ne pouvais tarder beaucoup à l'apprendre... Et cependant... je suis ici !... C'est, croyez-le bien, la meilleure preuve qui puisse vous être donnée de l'oubli complet que vous souhaitez... Quant à mon estime... le fils de madame votre mère y a droit... impersonnellement, sans devoir prendre la peine de la gagner...

Julien avait baissé la tête.

— En disant « oubli », j'entendais « pardon », murmura-t-il... Peut-être mon repentir très humble s'exprime-t-il maladroitement... Mais vous êtes dure pour moi, mademoiselle...

— Telle n'était pas mon intention, reprit la jeune fille avec moins de hauteur. Si c'est une absolution que vous voulez, je vous la donne de

grand cœur... Sans doute, les torts ne furent-ils pas tous de votre côté... J'étais très jeune alors... Je ne savais pas encore que, dans certaines situations dépendantes, une honnête fille doit, par état, suspecter les intentions de ceux qui la recherchent... et qu'il lui faut pousser jusqu'à l'austérité la réserve de son attitude, quand elle prétend véritablement au respect... C'était une éducation à faire... les hasards de la vie s'en sont chargés... Vous n'en êtes pas tout à fait responsable... Mais permettez-moi de rejoindre madame Cayrol, qui m'attend...

Très calme, que ce fût apparence ou réalité, elle s'éloigna de ce pas harmonieux qui était une de ses grâces.

Les yeux de Julien restèrent fixés sur la porte. Puis, tournant brusquement sur lui-même, le jeune homme remonta vers la cheminée, où crépitait un feu de bois.

— Allons ! c'était fatal ! conclut-il en s'asseyant près de lâtre. J'ai eu l'air d'un goujat ! »

Un moment, il demeura dans le salon à rêver en fumant des cigarettes.

Et son rêve obstinément lui montrait Éliette Morin à dix-sept ans, telle qu'il l'avait connue chez madame Marjevol.

Elle n'avait pas encore fini de grandir, elle avait un teint rose d'enfant... De ses yeux, on ne voyait presque jamais que les cils d'un brun doré, très longs, frangeant les paupières... Le deuil n'assombrissait pas encore sa très jeune silhouette. Elle portait des robes simples, de teintes neutres, qui s'égayaient toujours d'un ruban bleu ou rose. Le soir, elle mettait une robe blanche, qui devait bien dater de deux ans... Personne ne s'occupait d'elle, elle était trop jeune et trop silencieuse... Elle se tenait à l'écart avec un air un peu triste de pensionnaire à qui l'on interdit de jouer...

Aux coquettes, aux mondaines, aux snobinettes sans nombre de l'entourage des Marjevol, Maud pouvait se comparer en triomphe... Elle ne pouvait pas se comparer à Éliette dans le même sentiment de supériorité, non qu'Éliette fût plus jolie, mais parce qu'Éliette était trop complètement *autre*...

Éliette, c'était la « petite oie blanche » peut-être... C'était, en tout cas, la blancheur innocente, l'exquise fraîcheur des âmes neuves, c'était la jeunesse presque enfantine dont les promesses troublent mystérieusement...

Maud ne pouvait être jalouse que d'une seule personne à Dieppe, chez les Marjevol, et c'était

d'Éliette... Maud se sentait plus belle, plus séduisante, plus adulée que toutes les femmes présentes qu'elle dépassait encore du prestige de son merveilleux talent... Mais il était un pouvoir qu'elle avait perdu ou que, peut-être, elle n'avait jamais possédé, celui du charme qui s'ignore, de la pureté qui ne sait pas... Alors, très insouciamment, guidé par un égoïsme naïf à force d'inconscience, et sans qu'il entrât dans son choix le moindre ferment de perversité, Julien s'en était allé chercher, dans l'isolement auquel elle semblait se résigner, la petite fille timide et souriante...

C'était un soir où l'on dansait... Éliette ne consentit point à danser. Mais, peu à peu, Julien sut la faire parler et sourire plus franchement... Dès ce moment, il y eut entre eux comme une entente d'amis...

Quand elle prenait, dans le salon ou la véranda, sa place modeste, quand miss Burns l'emmenait sur la plage, il s'asseyait auprès d'elle ou marchait à ses côtés... Il lui offrait des roses. Il lui donnait des livres à lire... Elle ne s'étonnait pas de ces soins, elle le trouvait aimable et bon ; elle s'apprivoisait gentiment... Un soir, il la fit chanter et s'aperçut qu'elle avait une jolie petite voix, une voix de cristal.

Quand il entra, il rencontrait son regard, puis, tout de suite, le regard se cachait... Elle avait pour son ami un sourire qui ne ressemblait pas à ses autres sourires... qui était, peut-être, plus timide encore... et cependant plus tendre et plus lumineux.

... Julien retrouvait encore l'impression éprouvée au contact de cette petite main rose qui ne se tendait qu'à peine vers sa main, qui ne lui rendait pas son étreinte et dont il sentait pourtant, à je ne sais quoi d'indéfinissable, à une sorte de blottissement qu'aucun mouvement n'indiquait, qui n'était qu'un imperceptible frisson de la jeune et douce chair, l'abandon heureux et soumis...

D'abord, il avait essayé de s'inventer des prétextes, de se dire : « La pauvre petite s'ennuie... c'est charité que de lui donner conscience de sa joliesse, que de faire d'elle, par quelques attentions insignifiantes, l'égale de ces orgueilleuses folles qui se croient pétries d'une argile de choix... » Puis il avait eu de plus sérieux scrupules, il lui avait paru que, toujours plus baissés, les cils dorés cachaient une lumière toujours plus douce... tandis que la petite main confiante frémissait et se glaçait, plus craintive, dans sa main... Il s'était

fait des reproches, en se cherchant des excuses. Il n'avait souhaité qu'un flirt... comment supposer... ?

Mais Maud Fingal était là... Maud, lasse de jouer l'indifférence, Maud, meurtrie et révoltée, agressive et douloureuse...

Une explication orageuse... des colères... des larmes... des baisers... des promesses... Et soudain, il n'y avait plus eu qu'une femme au monde !... Éliette était oubliée, Éliette disparaissait, aussi ignorée de Julien maintenant que si elle n'eût jamais franchi le seuil de la villa de Dieppe.

On avait dansé, joué, flirté chez les Marjevol... la petite demoiselle de compagnie faisait si peu de bruit, tenait si peu de place que, comme Julien ne s'occupait plus d'elle, on ne songeait même pas à s'aviser de sa présence... Mais, pour obéir à miss Burns, qui insistait sans y entendre malice afin qu'elle chantât *Plaisir d'Amour*, elle s'était mise au piano... Et, brusquement, aux premières mesures de la vieille romance, elle avait fondu en larmes... Le lendemain, on n'avait pas revue Éliette. Elle était souffrante, terrassée par un fort accès de fièvre... Le jour d'après, jour fixé pour le départ de miss Burns, elle n'était descendue qu'au moment de

monter en voiture, toute pâle, enveloppée dans un manteau, le visage couvert d'un voile de gaze blanche... Julien s'était approché d'elle, il lui avait demandé de ses nouvelles; alors elle avait eu un regard triste, d'une tristesse à la fois si jeune et si profonde qu'il en avait eu comme mal dans l'âme, et elle avait dit :

— Pourquoi vous êtes-vous moqué de moi, monsieur ?...

Il avait eu un cri de protestation; puis, ne sachant que dire, il avait balbutié quelque chose d'incertain, d'inintelligible... Et, sans lui répondre, la petite Éliette s'était laissé entraîner par miss Burns vers la voiture qui allait l'emmener...

Quelques minutes avant, la jeune Américaine, avait pris congé de son bostonneur favori, et, tout bas, le doigt menaçant et la voix rieuse, elle avait dit, dans son bizarre français d'outre-mer : « Vous êtes un très mauvais homme... Pauvre petite chose ! Je suis effrayée qu'elle est tout à fait en amour pour vous ! »

« Pauvre petite chose ! » Julien les avait entendus plus d'une fois retentir au fond de lui-même, ces trois mots d'une indifférente que, sans doute, l'aventure avait amusée. Pauvre petite chose !...

Il n'avait plus rencontré ni miss Burns, ni Éliette. Vaguement, par hasard, il avait appris le mariage de miss Burns... D'Éliette, il n'avait rien su. Peu à peu, le souvenir mélancolique, le remords déplaisant s'étaient effacés, au milieu d'autres souvenirs... et d'autres remords peut-être...

Julien pensait bien ne revoir jamais la « pauvre petite chose », dont son inconsciente cruauté avait fait un jouet.

Et voici que, par un de ces étranges et romanesques hasards de la réalité, c'était elle qu'il trouvait au chevet de madame Cayrol malade, elle, vigilante et dévouée en sa tâche modeste, sous ce nom banal de *Morin* que les lettres des Pressoirs avaient dit et redit, pendant un an, sans éveiller d'écho dans la mémoire de l'absent.

Elle... mais elle changée, mûrie et comme *raidie* par les chagrins, les luttes, les déceptions de quatre ans de vie... Oh ! les pauvres jolis êtres de grâce et de faiblesse, que la misère jette comme une proie au travail trop dur, trop morose pour eux !..

Mademoiselle Morin ne ressemblait plus à Éliette que comme à une sœur cadette.

— Si peu profonde qu'ait été la déception que j'ai pu lui infliger, j'ai ajouté aux souffrances de

sa vie... se dit tristement Julien ; si lointain que soit maintenant ce passé, je suis pour quelque chose dans le désenchantement lent et graduel qui, de la jolie petite créature fervente que j'ai connue, a fait la femme fière et méfiante que je viens de voir...

Au fond de l'âme pourtant et, dans la sincérité même de ses regrets, il en voulait un peu à la jeune fille de l'attitude d'orgueil et de dédain qui avait accueilli l'expression de son repentir.

Il pensa :

« Je crois qu'elle me déteste... Mon crime est de ceux qu'une femme n'oublie pas... Mes remords mêmes lui sont presque une offense... Que lui importe ce qui est... Elle ne peut pardonner ce qui a été... »

Ce qui a été... Sur ces mots qui, depuis que le temps court, se dressent, fatals, immuables à de certaines heures de la vie, devant les âmes changeantes des hommes, Julien s'attarda...

Le temps pouvait continuer sa course, pâlir les visages, transformer les cœurs ; le hasard qui rapproche ou sépare les êtres pouvait continuer ses jeux baroques et vains, rien ne pouvait empêcher *ceci d'avoir été* : un jour, dans toute la candeur de sa confiance et de ses espoirs de vierge

cette enfant qui le haïssait peut-être aujourd'hui, lui avait donné l'exquise fleur de son âme toute pure, son premier amour, le premier émoi de son être, l'éveil délicieux de son cœur... D'elle, il avait eu ce qu'aucun autre, fût-ce le fiancé, l'époux de l'avenir, n'aurait jamais plus...

Il parut à Julien que cette idée distillait en lui la douceur troublée d'une sorte de revanche... Puis, étonné, un peu honteux, il sourit :

« Qu'est-ce que cela me fait ? » se dit-il.

Et, ressaisi brusquement, comme au sortir du sommeil, par le souvenir de sa mère, par l'étau brutal de ses inquiétudes, il jeta sa cigarette et regagna la chambre de madame Cayrol.

Mademoiselle Morin se leva, prête à s'éloigner pour laisser la mère et le fils à leur intimité reconquise ; mais madame Cayrol la retint, insistant pour qu'elle demeurât encore... Alors, très simplement, elle reprit la place quittée et se remit à coudre sous la lampe qui rosait doucement son visage pâle...

IV

La consultation ne put avoir lieu qu'une semaine après l'arrivée de Julien.

Le professeur B... avait consenti, par grande faveur, à se transporter de Paris aux Berges et à consacrer à madame Cayrol quelques heures de son temps précieux.

C'était un homme élégant et fin, aux gestes légers, aux paroles apaisantes et câlines.

Près des malades, il souriait toujours, et son sourire avait la vertu de ces calmants délicieux et trompeurs qui versent à l'esprit découragé l'illusion bienheureuse, en même temps qu'ils endorment les souffrances du corps.

Après un examen long et scrupuleux, le pro-

fesseur B... se déclara charmé d'être venu pour si peu de chose, modifia, dans les détails et la forme, un traitement dont la direction et la conception générale lui semblaient excellentes et laissa, ravie et toute réconfortée par ses manières et ses paroles, la malade qu'il avait trouvée triste et inquiète.

Mais, seul avec Julien, il n'essaya ni de taire ni même de déguiser la vérité. Son diagnostic sanctionnait sans réserve celui du docteur Junot.

L'état de madame Cayrol était des plus sérieux. Des lésions graves interdisaient tout espoir de guérison. Le dénouement fatal pouvait être instantané et survenir d'une heure à l'autre ; néanmoins, il n'était pas impossible qu'à force de soins et grâce à sa robuste constitution, la malade vécût encore plusieurs mois. Il fallait, jour et nuit, veiller sur elle, lui épargner toute contrariété, toute émotion pénible, comme tout effort, toute fatigue. Elle était, d'ailleurs, en mains sûres et expertes, le docteur Junot ayant fait preuve, auprès d'elle, de beaucoup de clairvoyance et de savoir.

Tandis que, triste et pourtant flatté, le docteur Junot reprenait sa tournée à travers les villages du canton, Julien accompagna le professeur B...

jusqu'à la gare de Dôle et ne le quitta qu'au départ du train.

Au cours du trajet qu'ils avaient fait en voiture, le médecin consultant s'était laissé aller à adoucir son verdict loyal, de quelques-unes de ces paroles traditionnelles qui n'engagent à rien et sont peut-être d'un plus réel soulagement pour celui qui les prononce que pour celui qui les écoute :

« ...La nature a des ressources infinies... Elle accomplit des miracles qui déconcertent la science... Il ne faut jamais tout à fait désespérer d'elle !... »

Mais Julien ne se berçait plus de rêves... Toute parole consolante le laissait maintenant incrédule. Il mesurait douloureusement les hauteurs insensées qu'en quelques jours d'attente, son imagination avait atteintes sur le chemin montant de l'espoir... La chute avait été par trop rude !

De retour aux « Pressoirs », ne se sentant pas encore la force de revoir sa mère, il se réfugia au rez-de-chaussée, dans la bibliothèque, toujours déserte et paisible à cette heure... Là, brusquement, ses sanglots éclatèrent...

Assis, tombé près de la table, le buste affalé, le visage caché sur ses bras repliés, il pleura..

Après la consultation, quand, avec des ménage

ments d'homme délicat et aussi d'homme du monde, le docteur B... l'avait mis en face de cette réalité qu'éperdument son cœur de fils avait voulu nier et qui le dominait pour la seconde fois, une stupeur avait terrassé Julien Cayrol.

S'il avait ensuite pu aller, venir, parler, se conduire comme un hôte courtois, c'était grâce à cette atrophie momentanée de sa sensibilité consciente, et, en quelque façon, de ses facultés compréhensives... Il était resté sous l'impression d'un coup violemment asséné, qui eût ébranlé son cerveau sans jeter son corps à terre, d'une souffrance dont chacun de ses nerfs ressentait l'effet, et dont son esprit ne concevait qu'à demi la cause.

Puis il s'était retrouvé dans la pièce doucement connue, que madame Cayrol avait, depuis des années, choisie pour en faire sa retraite préférée et, comme elle disait, son cabinet de travail... Il avait revu toutes ces choses d'autrefois, les meubles de reps avec leurs naïves têtes de coton croché ; les chaises de tapisserie à chimères noires sur fond rouge ; la table ronde en face de la cheminée ; la pendule romantique ; les vases chinois ; la bibliothèque vitrée soigneusement garnie de lustrine verte et toujours fermée à clé sur les livres de M. Cayrol ; les cartonniers, le

bureau d'acajou, au cuir usé, tout chargé de registres et de papiers, et, dans l'écartement des rideaux à baldaquins frangés, contre les vitrages de mousseline fraîchement repassés, la table à ouvrage, la corbeille pleine de pelotons et de bobines...

Et, maintenant, au milieu des objets familiers qui semblaient porter la trace visible des mains chères, au milieu des pauvres objets démodés et vieillis qui lui paraissaient plus touchants et plus personnels ici de tout ce qui, ailleurs, eût choqué, comme laid ou banal, les raffinements de son goût, il pleurait, pleurait, comme un enfant désolé...

C'était comme un écroulement soudain, autour de lui, en lui... une horrible et béante plaie ouverte dans son cœur, d'où la joie, d'où l'espoir venaient d'être arrachés...

Il pensait : « Qu'est-ce que je ferai ? Qu'est-ce que je deviendrai ?... » Il lui semblait qu'on allait lui ôter toute raison de vivre.

Des pas légers, une robe, frôlèrent le tapis... Julien se redressa... Éliette Morin entra.

— Madame Cayrol a entendu la voiture, monsieur... dit-elle. Elle voulait savoir si vous étiez de retour...

Puis, devant le pauvre visage meurtri qui se levait, elle tressaillit...

Tout à l'heure, tandis que le professeur B... prenait congé de madame Cayrol, un mot du docteur Junot lui avait tout appris...

— Oh ! je vous plains, s'écria-t-elle d'un élan qui rompait soudain sa réserve coutumière, je vous plains de tout mon cœur... Je sais ce que vous devez souffrir...

— Oui, vous *savez*, murmura Julien, vous *savez*, ma pauvre enfant, vous qui avez souffert... comme moi...

Et un sanglot lui échappa encore, un de ces sanglots brefs et sans larmes qui déchirent...

Cette parole de pitié le touchait au cœur, le remuait profondément d'une reconnaissance intime et douloureuse...

Il avait, dans son désespoir, un besoin de se confier, d'être compris, de sentir autour de soi la compassion d'un être...

Quand Éliette était entrée, il avait pensé, malgré lui : « Est-ce qu'elle va me parler comme d'habitude... du même ton, de la même voix?... »

Une terreur énervée, morbide, l'avait pris tout coup d'un heurt de sa douleur à cette rigidité cérémonieuse qui tout d'abord l'avait déconcerté

dans ses intentions les meilleures, et qui le glaçait d'autant plus qu'elle avait perdu, depuis l'explication du premier soir, tout caractère de hauteur ou de dédain.

Mais, douce, presque fraternelle, Éliette disait :

— Je vous en supplie, monsieur, ayez du courage... Il vous en faut beaucoup, hélas!... Ah! c'est dur, atrocement dur et cruel de se contraindre... Réfléchissez... cependant... Si votre mère pouvait se douter...

Il essuya rudement ses yeux.

— Vous avez raison, fit-il, dans une sorte de suffocation de sa poitrine haletante... C'est le premier moment...

Tout bas, gémissant, il acheva :

— J'espérais tant... Et maintenant... plus rien!... plus rien!...

— Maintenant, continua Éliette, maintenant, nous ne devons plus penser qu'à *elle*... Elle ne sait pas... elle est pleine de confiance et de joie...

La voix lui manqua.

— Ah! s'écria Julien, vous l'aimez aussi, vous, n'est-ce pas? Vous l'aimez bien?...

La jeune fille acquiesça doucement d'une inclination de la tête, tandis que de grosses larmes roulaient sur ses joues pâles...

Il balbutia :

— J'en suis si content...

Au bout d'un instant, mademoiselle Morin reprit :

— Nous n'avons pas le droit de nous laisser abattre. Il faut que nous la disputions au mal... Il faut aussi qu'elle conserve sa quiétude, sa paix... qu'elle se sente heureuse... Et ceci dépend de nous... de *vous* surtout, monsieur...

— Elle aurait pu être heureuse par moi, toujours... et je lui ai fait du chagrin... et je ne lui ai fait que du chagrin... Ah ! si vous saviez les reproches que je ne cesse de m'adresser !...

— On se fait toujours des reproches !... Ne soyez pas trop sévère pour vous-même, monsieur... Certes, madame Cayrol eût préféré vous garder aux Berges... Néanmoins, ses plus grandes joies lui sont venues de vous... Elle m'a parlé souvent de votre tendresse... une tendresse de fille, disait-elle en riant... Vos lettres la ravissaient... Elle est fière de vos efforts, de vos succès... Si vous aviez pu la voir, l'entendre, quand je lui lisais les revues et les journaux que vous lui envoyiez, les articles que vous aviez écrits, ceux où l'on appréciait vos travaux, vous ne vous accuseriez pas de ne lui avoir

causé *que* du chagrin... Elle n'a jamais douté de votre cœur, je puis vous l'assurer... Et maintenant qu'elle vous voit, qu'elle vous a près d'elle, tout à elle, c'est un bonheur immense que vous lui donnez... un bonheur si profond et si doux qu'elle en oublie ses souffrances... et aussi les soins, l'oisiveté qui lui sont imposés et qui lui pèsent si fort, tous les petits désagréments de la maladie, contre lesquels, avant que vous fussiez là, elle se révoltait plus amèrement que contre la douleur même...

— Oh ! fit le jeune homme avec ferveur, si je pouvais ainsi lui faire oublier tout souci, toute peine !... si je pouvais combler tous ses vœux !... si je pouvais... jusque... jusqu'à la fin...

Il s'arrêta brusquement, s'obligeant au calme.

— Je vais lui dire que vous monterez dans un moment, que vous avez à écrire avant l'heure du courrier une lettre très pressée... fit la jeune fille... Essayez de vous remettre... d'être plus ferme. Et puis... bassinez vos yeux avec de l'eau très chaude... Il ne faut pas qu'on voie...

Il répondit :

— J'aurai du courage.. beaucoup... vous verrez.

Puis, comme elle atteignait la porte, il murmura :

— Vous m'avez fait du bien... je vous remercie...

Mais il ne sut pas si elle avait entendu.

— Étrange fille ! pensa-t-il.

Cependant, fort de cette volonté de courage qu'Éliette avait ranimée en lui, il tint parole, et, maître de son émotion, de sa voix, de son visage, il put donner à sa mère l'assurance d'une guérison prochaine et complète, il put entendre et approuver les projets heureux que madame Cayrol ne cessait de faire, se voyant déjà rétablie, jouissant par avance de son activité reconquise...

Au dîner, il dit à mademoiselle Morin :

— Je ne quitterai plus ma mère... même pour quelques jours... Je viens d'écrire au *Courrier de Paris* et à la *Revue Rose* que l'état de sa santé m'obligeait à me fixer aux Berges... et, par conséquent, à abandonner définitivement mes rubriques hebdomadaires...

— Définitivement... répéta la jeune fille comme malgré elle... C'est un grand sacrifice!...

— Je ne voulais pas demander un congé... murmura-t-il très simplement... Cela m'aurait fait trop mal...

Elle ne demanda pas pourquoi ; elle comprenait.

Il ajouta :

— Que ma mère ne sache rien, n'est-ce pas ?..
Ma décision l'inquiéterait...

V

Insensiblement, la vie de Julien s'organisait, se réglait ; ses occupations d'oisif se classaient, selon les heures, prenaient leur place précise, traditionnelle, immuable, dans la journée vide, comme des objets dans un tiroir de vieille fille.

La plus grande partie de la matinée était consacrée au travail, non plus à l'esquisse hâtive des « silhouettes de musiciens », à l'exécution des articles projetés jadis, délaissés maintenant avec la besogne hebdomadaire de Paris, mais à la mise au point des documents recueillis et des études faites en vue d'un ouvrage sur *Berlioz*, rêvé depuis toujours.

Le moment qui précédait le déjeuner et celui

qui le suivait appartenaient à madame Cayrol... Julien faisait à voix haute la lecture des journaux; puis il sortait pour deux ou trois heures...

Sa mère veillait à ce qu'il ne se laissât pas gagner par l'inertie d'une existence sédentaire. Il aimait la chasse, il aimait le cheval. Chaque jour elle exigeait qu'il fît une longue promenade à travers le pays, ou s'en allât tirer quelques lièvres dans les futaies des Berges, où le gibier n'était pas trop rare... Il obéissait docilement. Aussi bien, peut-être, n'eût-il trouvé le courage ni de garder tout le jour le masque de sérénité qu'il se composait en présence de la malade, ni de reprendre ses manuscrits et d'imposer à son cerveau la tension d'un labeur plus prolongé... Pour rapporter à sa mère un visage souriant, pour rester naturel en sa quiétude feinte, il lui fallait tromper et, en quelque sorte, fatiguer sa douleur dans l'activité physique, quand il ne se sentait plus capable de la dominer par l'effort du travail intellectuel...

Alors il partait, couvrant des lieues, parcourant à pied ou à cheval le pays des Berges, un peu monotone, attrayant cependant par ses bois aux chemins profonds par ses eaux courantes

bordées de saules et de peupliers ; parfois, il gagnait, au delà de Dôle, les rives du Doubs ou encore ce délicieux « Val d'Amour », où la Loue serpente, molle et douce, sur un lit de sable fin, si près des collines feuillues...

Au retour, il rejoignait madame Cayrol et ne la quittait plus guère avant le soir, qu'un instant, pour dîner. Il l'entourait de tous les soins qui pouvaient lui donner de la joie. Il savait la distraire... choisir les livres qui devaient lui plaire... raconter les histoires ou dire les choses qui l'amusaient et réveillaient son bon rire... égrener avec elle des projets sans fin... pour un séjour à Paris, pour un voyage en Suisse...

Un peu moins faible, ou peut-être seulement un peu plus lasse d'être traitée en malade, la pauvre femme avait essayé de descendre à l'heure du déjeuner et de s'installer au rez-de-chaussée pour l'après-midi. Pendant plusieurs jours, elle avait repris sa place dans la salle à manger, en face de Julien, et dans la bibliothèque, près de la fenêtre aux rideaux blancs... Mais, à ses traits tirés, à son manque d'entrain, à je ne sais quoi de contraint ou de découragé dans sa contenance, on devinait ce que cet apparent progrès impliquait d'énergie factice.

Un matin, madame Cayrol avait avoué que l'escalier l'épuisait et, s'opposant à ce que son fils la portât en bas, elle avait déclaré qu'elle attendrait le printemps pour revenir à ses vieilles habitudes, que, jusque-là, elle se contenterait de sa chambre et du petit salon mitoyen où on avait monté le piano et où elle s'établissait le soir pour que Julien lui fît de la musique.

Elle avait parfois des silences plus tristes et plus expressifs que toute plainte... parfois au contraire, elle semblait reprendre espoir et se résigner aux concessions qu'on lui demandait, avec des promesses compensatrices aux lèvres.

Sans en avoir toujours pleinement conscience, elle marchait ainsi d'un renoncement à un autre.

Quand elle avait compris qu'il lui était interdit de s'occuper d'affaires, et peut-être que sa faiblesse, en cette défense, parlait aussi haut que le médecin elle s'était révoltée, elle s'était fâchée; elle avait repoussé presque rudement les offres de Julien qui lui jurait de la remplacer tant que durerait sa convalescence et de faire merveille, avec l'aide experte et dévouée des contremaitres et du comptable, employés depuis vingt ans dans la maison Cayrol.

— Tu n'es pas au courant... Un patron doit en

savoir plus que ses subordonnés.. Toi, tu ne seras jamais qu'un artiste, mon pauvre petit... Et d'ailleurs personne ici ne peut me remplacer!...

Elle semblait en sa colère si profondément navrée qu'on n'avait plus osé insister... Mais, peu à peu, sans convenir de sa soumission, et par une entente tacite dont son entourage respectait le secret tristement puéril, elle s'était déchargée sur mademoiselle Morin de tout ce qui, dans l'administration quotidienne du domaine, avait constitué, pendant tant d'années, sa tâche propre.

Avec Éliette, qui en qualité de secrétaire avait partagé ses occupations et qui connaissait pratiquement ses idées, ses procédés, madame Cayrol n'avait pas à craindre l'initiative maladroite des novices ou des novateurs... Éliette n'était qu'une continuatrice fidèle... qui comprenait à demi-mot, qui au besoin devinait... L'assistance d'Éliette, c'était encore le règne de madame Cayrol elle-même... ce n'était pas un réel changement de mains, qui eût été un changement de régime; c'était un intérim rationnel, acceptable, qui ne supposait aucune abdication... La nuance satisfaisait la malade et lui rendait courage.

Cette manière de transmission des pouvoirs s'était faite sans heurt, et comme de soi-même.

Julien secondait de son mieux la jeune fille ; mais, quoique visitant chaque jour les chantiers et apportant l'intérêt le plus consciencieux à la marche des affaires, il ne se faisait aucune illusion sur l'efficacité de son bon vouloir, il savait bien ne servir la précieuse collaboratrice de sa mère que par l'appui moral d'une sanction complète et toute déférente. Et il s'émerveillait du tact, de l'intelligence, de la discrétion avec lesquels mademoiselle Morin s'acquittait de ses délicates fonctions et qui inspiraient aux vieux employés, en même temps qu'une admiration quasi paternelle, une sorte de respect attendri.

Il s'émerveillait de tout ce que cette enfant de vingt ans pouvait faire chaque jour, et de la simplicité et de la grâce qu'elle apportait à le faire, sans rien sacrifier des devoirs plus humbles, sans cesser de donner à madame Cayrol des soins de garde-malade et de lui épargner tout souci dans la direction des choses du ménage.

— J'aurais la tête cassée, si cette petite perle d'Éliette n'était pas là ! déclarait la vieille dame.

Et elle ajoutait doucement :

— Vois-tu, Julien, c'est délicieux... Je me repose sur elle...

Le mot était singulièrement juste.

Julien pensait : « Je me repose sur elle, moi aussi... »

N'était-ce pas à elle qu'il allait dans ses heures découragées ?... Elle le comprenait dans ses angoisses, qu'elle *vivait* avec lui ; elle le relevait dans ses défaillances... Il aimait à la voir auprès de madame Cayrol, si ferme et si douce avec cette tendresse vaillante qui semblait couvrir et garder la malade, qui donnait au fils désolé l'impression d'une sorte de sécurité, de protection miraculeuse, comme si cette présence jeune et souriante eût dû éloigner la mort...

Julien sentait vaguement que, sans Éliette, la force de résistance qui le raidissait devant l'inquiétude et le chagrin eût plus souvent fléchi ; peut-être même eût-il perdu cette foi mystérieuse, cet espoir impondérable, illusoire et obstiné qui ressemble à une superstition et qui, au chevet d'un être aimé, persévère, contre l'évidence des mots et des faits, jusqu'à la fin.

Pourtant aucune intimité, aucune entente vraiment sympathique ne s'était établie d'elle à lui dans la lutte et la peine partagées, pas même cet accord un peu banal, cette confiance d'habitude qui naît presque toujours entre ouvriers d'une œuvre commune.

L'attitude de mademoiselle Morin n'annonçait ni rancune, ni parti pris; mais cette indifférence simple et correcte arrêtait tout élan vers des rapports plus cordiaux. Dès qu'il ne s'agissait plus de madame Cayrol, ou d'une chose qui, de près ou de loin, la concernât, Julien se retrouvait en face d'une étrangère.

En dehors des repas très courts et de quelques entretiens, dont les questions d'affaires formaient le sujet, il n'avait d'ailleurs l'occasion d'échanger que de rares paroles avec la jeune fille, celle-ci consacrant tout naturellement aux multiples occupations qu'impliquaient ses fonctions de secrétaire, le temps qu'il passait lui-même auprès de madame Cayrol.

Quand la malade se sentait assez forte pour dîner dans le petit salon et y prolonger quelque peu la soirée, mademoiselle Morin recevait l'ordre affectueux de demeurer; elle prenait son ouvrage et cousait, tandis que Julien se plaisait à jouer les morceaux que madame Cayrol aimait ou ceux qu'il désirait lui faire aimer, des choses simples et chantantes, qui ne la fatiguaient pas.

Un grand feu de sarments brûlait avec des fusées d'étincelles. La lampe de la table et les bougies du piano, habillées d'abat-jour de soie

pâle, répandaient une clarté noyée qui atténuait les couleurs et les contours des choses, qui les voilait de mystère et d'intimité... A la même place toujours, le profil penché d'Éliette se découpait sur un fond lumineux et, régulièrement d'un mouvement harmonieux, sa main piquait et tirait l'aiguille... C'étaient des heures très paisibles qui avaient un air de trêve.

Un soir, Julien avait joué délicatement, rêveusement, des morceaux très anciens, de Rameau, de Couperin... Madame Cayrol s'écria :

— Il faut que ma gentille Éliette nous chante l'*Idylle* de Hayden !

Julien s'offrit comme accompagnateur. La jeune fille remercia, elle était accoutumée à s'accompagner elle-même et se troublait facilement, ne se donnant point pour une chanteuse experte.

Madame Cayrol protesta :

— Elle a une voix délicieuse, tu sais...

Il savait... Un grand désir le prenait d'entendre cette voix délicieuse... avec une grande crainte de ne plus la *reconnaître*...

Pour l'écouter mieux, il s'était assis dans l'ombre, les yeux à demi clos... Il la reconnut...

C'était bien la voix d'autrefois, qui chantait la

romance au rythme joliment vieillot, qui disait avec mélancolie les naïves paroles...

... Un doux regard,

Un front joyeux,

A ta beauté siérait bien mieux ?

Ce que ma mère dit, hélas !

Mon cœur ne l'entend pas !

Avec Lubin, il est parti...

Mon cœur est loin d'ici...

C'était la voix d'autrefois, la petite voix limpide et cristalline qui évoquait, exquise, rare, des idées de fraîcheur et de fragilité...

Elle s'était enrichie pourtant. Dans les notes du medium, elle avait des vibrations nouvelles qui, par moment, en faisaient presque une autre voix... Et, de cette limpidité plus profonde, émanait quelque chose d'indéfinissable, un charme tendre et pénétrant, un pathétique discret, délicat, infiniment pur...

« C'est la même voix, pensa Julien, mais c'est une voix qui a pleuré... »

Maintenant, du fond de l'ombre qui l'enveloppait, il contemplait Éliette, fine dans la lumière... Et c'étaient aussi les traits d'autrefois... c'était, candide sous la mousse nuancée des cheveux, le front de la fillette souriante ; c'étaient son

petit nez grave de médaille et sa bouche câline d'enfant tendre et son joli menton effilé, qui ne formaient plus le même visage, ses grands yeux bleus qui n'avaient plus le même regard... et qui étaient pourtant si complètement ses traits, son front, ses yeux, sa bouche...

...Ce que l'oiseau me dit tout bas,
Mon cœur ne l'entend pas.
Avec Lubin... il est parti...
Mon cœur est loin d'ici...
Loin d'ici... loin d'ici...

Plusieurs fois répétés, la voix seule leur donnant, par son timbre, sans le secours de la diction, toute leur portée, les mots plaintifs haletaient, tristes et passionnés dans leur douceur soupirante...

Il semblait qu'en cette voix, comme sur cette grâce virginale, une flamme eût passé, pure et ardente, créatrice mystérieuse de douleur et de beauté...

Et soudain, brusquement, comme si tout à coup quelqu'un lui eût soufflé cette révélation à l'oreille, Julien pensa :

« C'est la même voix... mais c'est une voix qui aime... »

Et, en même temps, il se sentit triste, désespé-

rément triste, en se rappelant que lui, personne, maintenant, ne l'aimait plus.

Le lendemain, comme Julien conduisait les poneys sur la route de Dôle, à travers les bois plus dégarnis, sous le ciel plus pâle, Jacquet se prit à entonner l'éloge de mademoiselle Morin, qui lui avait « fait une lettre » pour son beau-frère.

— ...Ah ! elle est fine, j'en répons ! Ce n'est pas à elle qu'il faut dire deux fois les choses !... Et pas fière !... Son petit air doux, ses gentils sourires, quelques visites aux pauvres de madame ou à des ouvriers malades... et tout de suite on l'a aimée par ici... Et puis il s'en est bien trouvé pour voir qu'elle est jolie comme les amours... Alors, monsieur Julien ne sait pas ce que disent les gens des Berges ? Ils disent que monsieur Julien va épouser mademoiselle Morin...

Julien sursauta :

— Mais c'est absurde ! s'écria-t-il, mécontent. Ah ! comme voilà bien la province ! Il suffit qu'un jeune homme et une jeune fille se trouvent sous le même toit, — quelles que soient d'ailleurs les circonstances qui les rapprochent, — pour qu'on les marie !...

Jacquet eut un rire silencieux.

— On ne les marie pas toujours, monsieur Julien... Seulement, mademoiselle Morin, il n'y a qu'à la regarder... On ne penserait jamais quelque chose de mal...

Le jeune homme haussa les épaules, agacé :

— Ces racontars sont aussi désagréables que ridicules, dit-il. Garde-les pour toi, je te prie, et surtout que rien n'en arrive jusqu'à cette jeune fille, qu'ils contristeraient... et qui se jugerait vraiment mal récompensée de son dévouement pour ma mère... Quant aux gens des Berges, fais-les taire lorsqu'ils te confieront de pareilles sornettes... Je n'ai guère le cœur à me marier, je t'assure... Et mademoiselle Morin ne songe aucunement à m'épouser...

Mentalement, il ajouta :

— Oh ! non !...

Puis devant la mine contrite de Jacquet, il ne put s'empêcher de sourire.

— ...On n'y entendait point malice, murmura le vieux serviteur, au contraire !... On disait que monsieur Julien pourrait faire plus mal ! ..

VI

Un rayon de soleil glissait entre les rideaux de mousseline relevés le long des vitres, projetait son flot transparent sur la petite table et, noyant au passage des choses menues, — un flacon, un livre, la corbeille à tricot où le peloton sautait, quelques brins de violettes dans un vase irisé, — s'en allait caresser les mains de madame Cayrol, qui faisaient prestement travailler les aiguilles et courir la laine.

Julien avait, pendant une heure, exploré les carrières ; il contait en grands détails ce qu'il avait vu, ce qu'on lui avait dit.

Madame Cayrol l'écoutait avec un demi-sourire, les yeux baissés sur son ouvrage.

— Elles t'intéressent passionnément les carrières, hein ? fit-elle au milieu d'une phrase en le regardant tout à coup.

Le jeune homme se sentit un peu déconcerté.

— Passionnément, non... mais beaucoup, je t'assure... Maintenant surtout...

Elle le regardait toujours, les aiguilles en l'air, sans cesser de sourire... Doucement, elle hocha la tête.

— Non... dit-elle. Je ne me forge plus d'illusions, va... La vie d'ici ne te convient pas... Tu es fait pour autre chose... Et les carrières des Berges ne seront jamais à tes yeux qu'un bon placement, une source très sûre de revenus... à laquelle ton intelligence, tes facultés d'écrivain, d'artiste ne sauraient se consacrer.. 'aurais dû m'en douter déjà, au temps où tu me rapportais tant de prix et où le collège de Dôle t'envoyait au Concours général... Paris t'a pris, Paris te gardera... Mais, si je pouvais penser que dans ta grande ville un cœur très pur, très tendre, très dévoué, bat pour toi et près de toi ; si mes rêves me montraient autour de toi, pour te donner du courage au travail, au devoir, au bonheur, des petits enfants de ta chair et de ton sang... eh

bien, je serais plus heureuse moi-même... et plus tranquille... Voilà !...

Elle avait posé dans la petite corbeille ronde son tricot inachevé ; elle releva doucement les mèches châtaines qui descendaient sur le front de son fils et le baisa tout près des cheveux...

— Alors tu veux absolument me mettre une corde au cou ? fit gaiement le jeune homme.

— Pas une corde !... deux jeunes bras très aimants !

— C'est bien pis, maman !... Ça tient plus serré... et, la plupart du temps, ça étrangle tout aussi sûrement...

Il souriait.

— Oh ! ce n'est pas moi qui dirai non ! concéda madame Cayrol. Certes, il y a des femmes dont l'amour n'est qu'une force malfaisante qui étouffe et amoindrit... Mais il y en a d'autres aussi, mon Julien, dont l'amour libère, élève, grandit !... Tout dépend de celle qu'on épouse... Tu es bon, tu es droit, tu es généreux, mon chéri... mais tu es faible... Oh ! tu le sais bien que tu es faible !... Il faut que ta femme, que la chère créature qui t'aimera et te confiera sa vie, te fasse connaître la noble et virile joie de protéger ; mais il faut qu'à son tour elle te protège, comme protègent les tendres et les

purs... Il faut que dans tes bras elle se sente à l'abri de tout péril et de toute peine, mais il faut aussi qu'elle te soit un refuge et qu'en posant ta tête sur son cœur, tu te sentes gardé de tout mal... Il faut encore qu'elle se plaise à t'entourer de soins, à te « gâter » comme te gâtait ta mère... Beaucoup de femmes se laissent aimer et ne pensent guère qu'à elles-mêmes... Il faudra que la tienne t'aime et pense beaucoup à toi... Et que cela lui semble tout naturel de te chérir ainsi et de te faire la vie douce dans les toutes petites choses comme dans les grandes... Il faudra que près d'elle, à ton foyer, tu te trouves mieux que partout ailleurs... afin que tu ne songes jamais à le quitter... ou que, si par malheur tu t'en éloignes, ce soit toujours pour y revenir... Et près d'elle, et pour elle, tu travailleras... tu écriras de belles choses... Et nous serons fières de toi!... Mais cette femme-là, mon petit, cette jeune fille qui serait à la fois si douce et si forte, si simple et si vaillante, ce n'est pas, je le crains bien, au milieu de tes pimbêches parisiennes que tu la rencontreras jamais!...

Madame Cayrol parlait à mi-voix, ponctuant, de temps à autre, d'une caresse de sa main qui passait et repassait, légère, sur les cheveux de

son fils assis à ses pieds, telle phrase qui disait le charme des intimes tendresses...

Et Julien l'écoutait sans songer à l'interrompre. Son regard, tendu vers la fenêtre, fixait au dehors la cime d'un peuplier qui se dressait au coin d'une pelouse, plus qu'à demi déparé maintenant et d'une grâce immatérielle en sa grise et frêle nudité... De tous côtés apparaissaient ainsi des frondaisons fines, garnies encore de quelques feuilles à peine et que chaque coup de brise enveloppait d'un vol de papillons roux... Et c'était triste et doux, si près d'une chambre de malade, dans le ciel d'un blanc de perle qu'un soleil pâle éclairait...

— Ne médis pas des Parisiennes, fit-il vaguement... Tu ne peux te figurer ce qu'il y a parmi elles d'héroïnes ignorées... des héroïnes de la vie de tous les jours... qu'on croit frivoles parce qu'elles sourient... et coquettes parce qu'elles savent se faire belles avec un bout de ruban rose.

Madame Cayrol ne répondit pas... Un moment, tous deux se turent dans le silence, tandis que le mince peuplier courbait harmonieusement ses branches et jetait encore quelques feuilles au vent...

Puis la vieille dame reprit :

— Comme je l'aimerais, mon Julien, celle qui serait pour toi tout ce que je voudrais qu'elle fût... celle qui te donnerait le bonheur, le vrai!... Ce que je te souhaite, vois-tu, ce n'est pas un beau mariage... le beau mariage que ta situation... et tes talents te permettraient certainement de faire... Qu'est-ce, en cette vie, qu'un peu plus ou un peu moins d'argent!... Quand mon cher mari m'a prise pour femme, je n'avais pas deux sous à moi... Je puis t'assurer qu'il n'en a jamais eu de regret...

Les yeux de Julien quittèrent les arbres fins et le ciel pâle et sourirent en cherchant les yeux de madame Cayrol...

— Je crois bien, maman!... Mais des femmes comme toi, on n'en trouve plus...

Sérieuse, elle dit :

— J'en connais une, Julien, qui m'est très supérieure sous plus d'un rapport... qui possède surtout ce qui m'a toujours manqué... une beauté distinguée, délicate... et aussi ce grain de poésie... d'idéal, si tu veux... cette petite fleur bleue qui est à l'esprit ce que le charme est au visage... J'en connais une à qui mon cœur voudrait crier :
« Aimez-le!... »

— Que veux-tu dire ? murmura le jeune homme.

— Elle est tout près de nous, mon fils... Elle est aussi discrète, aussi modeste que ces violettes que tu m'as apportées ce matin et qui parfument toute ma chambre... Et pourtant, si elle n'était plus là, nous nous apercevriens tout à coup que la maison a perdu son âme..

Un peu pâle, Julien dit :

— Tu parles de mademoiselle Morin... Personne plus que moi, sois en persuadée, n'apprécie sa bonté, sa douceur... le charme qu'elle répand autour d'elle... Mais il ne me semble pas que le moment de me marier soit venu, et...

— Pourquoi ? interrompit madame Cayrol. Veux-tu que je te dise une chose?... Une de mes idées, c'est qu'il y a en ce monde bien des affaires que le bon Dieu laisse aller au petit hasard, mais qu'il y en a d'autres dont il se mêle... Et cela, on le sent, on le devine à je ne sais quoi... Eh ! bien, je crois, je *crois* fervemment que le bon Dieu s'est mêlé de l'entrée de cette jeune fille dans notre maison... et qu'en me la donnant... il te la donnait...

— Ah ! quelle mère romanesque j'ai là ! s'écria Julien avec un sourire qui manquait un peu de naturel. Comme elle s'entend à imaginer de belles histoires . tout en se défendant de posséder la

petite fleur bleue des rêveurs !... Mais, maman chérie, en admettant que je fusse tout disposé à épouser la femme de ton choix, as-tu pensé seulement qu'il faudrait encore le consentement d'une autre personne !... Mademoiselle Morin t'adore, c'est visible !... Mais ce n'est pas une raison pour que, moi, je lui plaise... Et même, à en juger par son attitude, je t'avoue que je serais très étonné si je ne lui déplaisais pas...

Madame Cayrol se récria :

— Quelle idée ! mon petit !... Est-ce que tu peux déplaire ?... Et voulais-tu que cette pauvre enfant fit la coquette pour attirer ton attention ?... Sa situation est délicate, difficile... La grande réserve qu'elle te montre prouve son tact et le sentiment qu'elle a de sa dignité, de ce qu'elle me doit et de ce qu'elle se doit à elle-même... Mais de là à refuser, elle, la pauvre orpheline, — et quand je les lui offrirais, moi ! — une fortune, une famille... un foyer comme le nôtre, un mari comme toi !... Ce serait de la démente tout simplement.

— Pas du tout... Je ne crois pas, — et tu partageras en cela mon impression — que mademoiselle Morin soit femme à faire un mariage d'intérêt... Alors, comme je suis très certain de

ne lui avoir inspiré aucune espèce de sympathie, son refus serait la chose la plus naturelle... et la plus raisonnable du monde...

— Veux-tu que je tente l'expérience ? insinua madame Cayrol en accommodant d'un sourire cette question hardie... Elle me donnera sa réponse... Si c'est un refus... nous le verrons bien !...

Julien ne put contenir un brusque mouvement d'effroi.

— Mais, maman, tu ne réfléchis pas... Si c'était un refus, je n'aurais plus qu'à retourner à Paris... à moins que — ce qui serait plus probable — la pauvre mademoiselle Morin ne s'empressât de me céder la place... Quelle contenance pourrions-nous garder, elle et moi, en face l'un de l'autre !... Et tu as besoin de nous deux, maman !... Et puis... oui, je t'assure... bien qu'en principe je ne nourrisse aucune haine contre le mariage... je n'ai pas pour l'instant la moindre envie de me marier...

Il parlait très fermement.

Le visage de la malade s'était assombri, presque douloureux tout à coup.

— Ah ! le voici le vrai motif... le seul !... Tu ne veux pas épouser mademoiselle Morin parce

que tu ne veux pas te marier, mon Julien... Et, si tu ne veux pas te marier, c'est que... tu as tes raisons pour cela... ou que ton choix est déjà fait ailleurs... et quel choix !

Julien saisit vivement les mains de sa mère :

— Je te jure que tu te trompes ! fit-il. Ce que tu supposes est absolument faux...

Elle secoua la tête d'un air las.

— Ne parlons plus de toutes ces choses, soupira-t-elle... Elles me font trop mal.

Tendrement, pour l'apaiser, il insista :

— Ne te crée pas de soucis semblables, je t'en supplie... Tu n'as plus aucune raison de te faire du mal, maman... Si je me marie, ce sera, je te le promets, avec une jeune fille que tu pourras aimer... et estimer...

— Oui... si tu te maries.

— Je me marierai très probablement... plus tard. Et, en attendant...

Il la prit dans ses bras et lui baisa le front.

— ...En attendant, je ne veux pas que tu gardes de vilaines idées... Ce serait injuste... très injuste... Mon cœur est près de toi... et tout à toi, et rien qu'à toi, maintenant!...

— Tu me le promets?

— Je te le jure.

Elle souriait à son fils, elle lui rendait son baiser, faible comme un enfant, les larmes aux yeux tout de suite.

Croyant l'avoir rassurée pleinement sur un sujet qui la bouleversait visiblement et que, dans l'idée très stricte qu'elle se faisait de sa dignité de mère, elle se fût reproché d'aborder plus explicitement, Julien tenta de la distraire de tout souvenir pénible... Il lui conta mille choses, il la berça des projets qu'elle aimait... Mais elle ne se déridait que par un effort et demeurait nerveuse, impressionnable.

Le soir, Éliette s'avisa d'un changement.

— Madame Cayrol n'est pas bien, dit-elle à Julien. Je la trouve à la fois plus faible et plus agitée... Je ne suis pas contente de son poulx...

Et, en toute naïveté, elle ajouta :

— Il semble que quelque chose la préoccupe... la contrarie... Elle ne m'a rien dit à moi, naturellement... Mais, vous, monsieur, vous pourrez peut-être savoir... Et vous la calmez toujours si bien !...

De mauvais jours, de mauvaises nuits... des heures d'angoisse... Le docteur Junot, plus rigoureusement exact en ses visites, était sombre, lorsqu'il sortait des « Pressoirs ».

Madame Cayrol ne se plaignait pas. On eût dit que de parler lui causât une lassitude mêlée d'ennui. Quand Julien, anxieux, l'interrogeait, lui demandait ce qu'elle éprouvait, elle disait : « Il me semble que toute ma force s'en va... que bientôt, je n'en aurai plus assez pour réagir, pour *vouloir la vie quand même*... et qu'alors, mon premier étouffement m'emportera »... Il se récriait, il la rassurait de son mieux, mais il se sentait lui-même si tristement impuissant devant

le lent et cruel désastre, qu'il fuyait la chambre de la malade.

Cet après-midi, il n'était pas sorti, il écrivait des lettres dans la bibliothèque.

Il avait allumé la lampe du bureau, tant le ciel était couvert et la lueur jaune de la flamme, diminuée et comme circonscrite par la clarté blême du jour, semblait tout ensemble mesquine et lugubre.

Le jardin avait un aspect d'abandon. Sur le gazon désolé, à travers les choses, passait ce frisson indéfinissable, lourd, silencieux et pénétrant, qui annonce la neige... On la sentait dans l'air, prête à tomber, blanche et implacable comme un linceul.

Quand Éliette entra, Julien se leva, fatigué d'écrire. Il pensait qu'ignorant sa présence dans la bibliothèque, mademoiselle Morin y venait travailler comme d'habitude, parmi les registres des tiroirs et les dossiers des cartonniers qui n'avaient plus de secrets pour elle.

— Je vous ai pris votre place, mademoiselle, dit-il...

D'un geste léger, la jeune fille l'arrêta :

— Je... je voulais... vous parler, monsieur.

Elle était pâle, sa voix tremblait.

Julien eut un cri :

— Ma mère? ..

— Rassurez-vous... Madame Cayrol est, en ce moment, très calme... Elle dort... Elle a très peu dormi cette nuit...

— Pardonnez-moi, balbutia le jeune homme dans une sorte de soupir énervé... J'ai eu peur... j'ai toujours peur... Je la trouve très changée... Et le docteur dit que... *cela* pourrait venir si vite...

Mademoiselle Morin baissa la tête, et le silence emplît la pièce, rythmé par le bruit coutumier de la pendule.

— Vous aviez quelque chose à me dire, reprit Julien... Est-ce que je puis vous suppléer... vous être utile en quoi que ce soit?

Elle répéta :

— Je voulais vous parler...

Elle était restée debout. Julien lui avança un fauteuil tout contre la cheminée.

— Je suis à votre disposition, dit-il. Asseyez-vous près du feu, mademoiselle... Il fait vraiment froid, ici...

Elle obéit, frissonnante et lasse. Julien Cayrol avait raison ; il faisait froid dans la bibliothèque. L'atmosphère de neige s'y insinuait. Et l'on eût

dit aussi que partout, sauf à cette place qu'égayait et réchauffait la flamme, les choses y eussent pris un air morne.

— Pardonnez-moi mon trouble et mes hésitations... fit la jeune fille. Il se peut que je ne sache pas m'expliquer... et qu'après m'avoir entendue, vous me jugiez mal...

— Oh ! je suis sûr que non !...

Elle secoua la tête.

— Tout cela est si étrange ! dit-elle tout bas, comme se parlant à elle-même.

Puis elle ajouta, plus ferme :

— Si quelque chose en mes paroles vous choque, monsieur... si vous me trouvez hardie... ne vous en prenez, je vous en prie, qu'à ma profonde et reconnaissante affection pour votre mère... Vous savez que madame Cayrol a été bonne, admirablement bonne pour moi, pour mon père !... Vous ne savez pas, cependant, à quel point elle l'a été... Il faut que vous le sachiez à cette heure... Il y a maintenant plus d'un an... comme je venais d'arriver auprès de mon père malade... mourant, une lettre m'apprit qu'un procès engagé par nous, depuis plusieurs années, — tout notre espoir ! — était définitivement perdu. Dans l'état d'esprit où j'étais, la nouvelle elle-même ne m'at-

teignait pas... mais il me *fallait* l'annoncer à mon père... Je ne pouvais pas même la garder quelques jours... Les dates parlaient... Bien malade pourtant, bien abattu, à moitié aveugle, parfois à peine lucide, mon père s'inquiétait déjà ; poursuivi jusque dans son sommeil par une attente qui s'irritait, il voulait écrire... télégraphier à l'avoué... Moi, je ne savais à quel parti me résoudre... J'avais peur en parlant, de porter un coup mortel... c'était affreux!... Alors, une lettre de votre mère m'arriva, monsieur... une lettre et de l'argent. Ma bien-aimée protectrice pensait avoir trouvé le moyen de mettre un terme à mes incertitudes... Elle ne voulait pas que mon père connût la désastreuse nouvelle, elle voulait qu'il pût croire au gain du procès... et que les apparences matérielles d'un changement de fortune le défendissent de toute espèce de doute à cet égard... Hélas! à ce degré du mal, il n'était que trop facile de l'abuser!... Ma pauvreté est fière, je vous prie d'en être persuadé... je n'ai jamais rien sollicité... je n'avais jusqu'alors jamais rien accepté de personne. Cependant, ce jour-là, j'ai suivi le conseil de votre mère... j'ai accepté sa généreuse aumône...

— Ce n'était pas une aumône, corrigea douce-

ment Julien. Vous étiez en face d'un devoir de piété filiale que les circonstances vous rendaient malaisé... Ma mère qui est infiniment bonne et dont le cœur comprend, voulait vous aider à l'accomplir... s'associer à vous dans une tâche de dévouement... voilà tout.

— Vous avez raison, affirma gravement la jeune fille. La bonté de madame Cayrol avait fait de cette assistance quelque chose de plus élevé et de plus délicat qu'une aumône... De tels bienfaits humilient seuls ceux qui n'en sont pas dignes... J'ai déjà pu rendre à votre mère la somme, — hélas ! en grande partie inemployée, — que j'avais reçue d'elle, mais c'est peu que de payer une dette matérielle... De l'autre dette, je pensais bien ne pouvoir jamais m'acquitter...

— Ma mère était à ce moment-là, bien portante et forte... Votre cœur, mademoiselle, a pu depuis s'acquitter envers le sien... amplement !

La jeune fille secoua la tête sans répondre, en regardant les flammes qui s'enroulaient sinueusement autour des bûches et se redressaient vers la cheminée avec un air de danser sur des ruines... Puis, posant sur Julien ses yeux tristes et doux, elle parla :

— Ce que j'ai à vous dire est très difficile... et

d'un ordre si délicat... que j'ose à peine commencer... Il faut pourtant que je vous fasse tout de suite une déclaration de principes ; si brutale et insolite qu'elle puisse paraître d'abord, elle nous mettra plus à l'aise, moi pour parler, vous pour me répondre : Je suis tout à fait décidée à ne pas me marier... C'est un parti que j'ai pris depuis longtemps et qui est irrévocable !...

Comme Éliette jetait ses mots d'un air sérieux, avec une précision résolue, quelque chose de très jeune, de presque enfantin passa sur son visage, dans sa voix, une expression fugitive qui évoqua pour Julien la petite fille de Dieppe... Et il ne put s'empêcher de sourire et de ~~dire en~~ souriant, comme il eût dit autrefois :

— Pourquoi, mademoiselle ?

Éliette ne lui rendit pas son sourire.

— Pour plusieurs raisons... dont la meilleure est, peut-être, qu'habitée à mon indépendance, j'aurais grand'peine à l'aliéner, répliqua-t-elle. Ceci nettement posé, permettez-moi d'être indiscrete... Madame Cayrol vous a parlé, n'est-ce pas, du projet qu'elle avait formé pour votre avenir... et le mien ?

— Oui, mademoiselle... répondit simplement le jeune homme, et son regard se fit très attentif.

— Elle m'en a parlé à moi aussi... quoique moins explicitement, je crois... continua mademoiselle Morin. Je ne veux pas me marier... Je l'ai dit à madame Cayrol comme je viens de vous le dire... Vous lui avez fait, je le sais, une profession de foi à peu près semblable... Parlons donc de tout ceci en pleine franchise...

Il acquiesça vaguement.

— Qu'une jeune fille puisse rêver un autre bonheur que celui d'être la femme de son fils bien-aimé... votre bonne mère ne l'admettra jamais... et il est tout naturel qu'il en soit ainsi, reprit mademoiselle Morin avec une douceur que nuançait très subtilement, presque insaisissablement, le sourire indulgent d'une inconsciente et très légère ironie...

Julien ouvrit la bouche pour parler, mais, aussitôt, il se ravisa et la jeune fille poursuivit, très maîtresse d'elle-même :

— Madame Cayrol a donc pensé que je reviendrais sans peine sur une décision inconsidérée... Ma réponse ne l'a pas inquiétée un instant... Mais il n'en a pas été de même de la vôtre, monsieur... La vôtre la torture... non pas certes à cause de moi, mais parce qu'elle croit que, si vous repoussez pour le moment, toute idée de mariage, c'est

que... c'est qu'une affection très ancienne vous lie... ailleurs...

— Mais c'est faux!... Je vous jure que c'est faux... Et je l'ai dit à ma mère!... Vous, au moins, mademoiselle, croyez-moi!...

— Oh! moi, ceci ne me regarde en aucune façon, riposta froidement Éliette. C'est madame Cayrol qu'il faut convaincre... Vous ne l'avez pas convaincue... et elle souffre!

— Je le sais, murmura le jeune homme. Elle doute de moi... Je lui en ai peut-être donné le droit... Cependant, je ne l'ai jamais trompée...

— Votre mère est gravement atteinte... L'inquiétude qui la tourmente et qui, exaspérée par la faiblesse et les souffrances physiques, a pris chez elle la force d'une idée fixe, est toute morbide... mais elle n'en est que plus douloureuse... Il faut s'efforcer de la combattre sans chercher à la discuter... L'autre nuit — pardonnez-moi, de toucher à ces choses intimes et de sortir ainsi de mon rôle effacé — l'autre nuit, madame Cayrol a eu un peu de fièvre, elle était très surexcitée et, dans une sorte de délire lucide, elle m'a parlé de ce qui la préoccupe... ou plutôt... elle s'en est parlé à elle-même... devant moi... Cela s'est terminé par une crise d'angoisses et d'étouffements...

Elle... elle vous voit déjà marié... avec une femme... qu'elle...

Brusquement, elle se tut.

Julien eut un geste découragé.

— Tout ce que vous venez de me dire, mademoiselle, je le pressentais... J'en ai le cerveau hanté depuis que ma mère est plus mal... Ce soupçon, cette crainte insensée la minent... alors que... que mon esprit n'a jamais été plus loin du projet qu'elle me prête et de la personne qu'elle y associe... C'est affolant !...

Il demeura un instant absorbé sans que la jeune fille songeât à interrompre ses réflexions.

— Il y a, dit-elle enfin, des moments où l'on ne sait plus où est le droit chemin, des conjonctures singulièrement compliquées... où la conscience reste muette devant les questions qu'on lui pose... Je ne me serais pas crue autorisée à vous parler comme je l'ai fait, comme je vais le faire... s'il ne me semblait pas qu'une autre voix dût parler par ma bouche... Voulez-vous lire ces pages, monsieur?... Ce sont celles que j'ai reçues de votre mère... dans les circonstances que je vous ai exposées au début de cet entretien...

Julien prit la feuille qui lui était tendue et re-

connut sur le vergé blanc, la grande écriture franche et volontaire de madame Cayrol.

— Commencez ici, ajouta mademoiselle Morin, en soulignant un passage.

Il lut :

— « ...Vous ne savez, dites-vous, comment lui annoncer la catastrophe... mais, chère enfant, il ne faut pas la lui annoncer du tout. Il ne faut pas qu'il connaisse la perte du procès; il faut qu'il croie le procès gagné... dites-lui que tout va s'arranger, se régler pour le mieux... et qu'en attendant votre avoué vous fait une avance... que sais-je !... Je vous adresse tout de suite une petite lettre chargée, cet envoi vous aidera à convaincre votre malade et à l'entourer de la sécurité et du confort qui lui sont nécessaires, ma pauvre enfant... Quand votre cher père sera remis, oh ! il vous pardonnera ce pieux stratagème, j'en suis certaine... Si, au contraire, Dieu devait vous le reprendre... Eh bien, mon enfant, faites qu'il s'en aille en paix, faites que sa douleur de vous laisser seule au monde ne s'augmente pas du tourment de vous y laisser sans ressources... Que voudriez-vous qu'il devînt avec cette pensée-là, le pauvre malheureux ? Quand vous serez mère, vous comprendrez, ma petite... »

Moi, je sais bien ce que j'éprouverais à l'heure de la mort s'il ne devait pas m'être donné de quitter mon Julien heureux, si je devais le quitter en emportant des inquiétudes sur son avenir, si je le savais en péril... Mourir ainsi, en craignant pour les êtres qu'on aime, c'est mourir dix fois !... Alors, ma pauvre mignonne, si rude que cela paraisse, si révoltant peut-être même, il y a des mensonges qu'il nous faut faire, il y a de douloureuses comédies qu'il nous faut jouer auprès de malades qui vont partir... Plus tard, là où tout s'explique et s'arrange, les chers absents nous pardonnent ou plutôt ils nous comprennent, et, soyez sûre, qu'ils nous bénissent de les avoir assez aimés, pour les avoir gardés de la peine à l'heure du sombre passage... »

Au cours de sa lecture, le jeune homme s'était interrompu plusieurs fois, la voix brisée. Cette lettre tendre et familière, un peu brusque en sa délicate bonté, c'était madame Cayrol tout entière.

Un moment, saisis par la même émotion, Éliette et Julien se turent. Quand ce dernier releva les yeux, mademoiselle Morin dit très bas :

— Depuis hier, cette lettre me poursuit... Toute notre volonté, toute notre ingéniosité, nous les

employons à envelopper de douceur et de paix la malade que nous aimons, à nous mettre entre elle et la douleur, entre elle et la mort... Pour elle, nous simulons la sérénité, presque la gaieté... Et voici que, malgré nos efforts, son mal s'aggrave de l'obsession d'un désir qui est irréalisable, voici qu'elle languit d'une inquiétude, d'une angoisse qui ne peut pas être dissipée, du moins par le moyen du mariage que ses vœux appellent et où elle voit, non seulement votre bonheur, mais encore et surtout votre salut... Alors, je pensais que vous aviez dû déplorer de ne pouvoir, en cela aussi, lui donner l'illusion qui l'apaise et la soutient... je me suis souvenue d'avoir, sur son conseil, d'après son inspiration, donné à mon pauvre père la joie de me croire à l'abri de la pauvreté... Et j'ai voulu vous dire que... si vous vous sentiez la force de jouer la comédie des heureuses fiançailles, comme j'ai joué celle de la fortune reconquise... j'aurais, moi, le courage de vous seconder...

Julien passa plusieurs fois sa main sur son front brûlant.

— Mais ce n'est pas possible... murmura-t-il.

Debout à quelques pas de lui, très pâle, Éliette regardait à terre.

— Pourquoi ? dit-elle, la voix un peu étranglée,

mais résolue. Je vais vous tenir un raisonnement analogue à celui que vous venez de lire... Si nous avons le bonheur de conserver votre chère mère, de la guérir... il nous sera facile de trouver le prétexte d'une rupture — qui émanera de vous ou de moi, à votre choix, — sans éveiller sa défiance... Si, au contraire... Alors, la séparation se fera d'elle-même et nous reprendrons chacun notre route... Je suis seule au monde et majeure, je ne dois compte de mes actes qu'à moi-même... Ce contrôle suffit, croyez-le, pour que je ne commette rien de blâmable... mais il ne m'entrave pas dans le droit que je me sens d'agir selon ma conscience et sans me préoccuper outre mesure de l'opinion d'autrui.

— Oui, mais, justement... je ne puis, moi, me sentir ce droit-là...

— Des fiançailles rompues ne nuisent qu'à la jeune fille...

— Ce n'est pas à moi que je pensais, répliqua-t-il doucement.

— Alors, il importe peu... Je vous ai dit que j'avais renoncé au mariage... Quel tort sérieux, en ce cas, votre défection pourrait-elle me faire?... Et je vais vous rassurer plus complètement, continua-t-elle tandis que l'insaisissable petit reflet

d'ironie traversait encore ses prunelles limpides. Mon cœur n'est pas à perdre... Je l'ai donné déjà... à un homme qui ne m'aime pas... qui ne saura jamais que je l'aime... et dont je ne serai jamais la femme... Vous êtes donc dispensé de tout scrupule... et même...

Très bas, comme involontairement, elle ajouta :

— ... Cette fois... ce sera plus facile... l'illusion n'étant nécessaire que pour madame Cayrol...

Julien avait blêmi, il eut une exclamation de reproche...

— Oh ! mademoiselle !...

— Pardonnez-moi, dit-elle, je suis très énermée... Il ne me semble pas que ce soit moi qui parle, qui agisse en tout ceci... Je parle, j'agis comme en ces rêves où l'on se laisse guider par un instinct obscur et confus. Ce que je voulais dire seulement, c'est que votre rôle et le mien se trouveraient simplifiés par la brièveté et la rareté de nos rencontres, puisque nous n'aurions à feindre qu'en présence de votre mère et des quelques personnes qui nous verraient réunis, une... entente qui n'existe pas... Que je fusse votre fiancée, personne d'ailleurs ne s'en étonnerait beaucoup. Dans le pays, — je ne sais pour quoi, en vérité. — on nous marie...

— Qui vous l'a dit ? J'avais défendu...

— Votre mère... qui le sait par Justine, je suppose... Vous pouvez constater que ces rumeurs ne m'ont pas monté la tête...

— Oh ! ce n'était pas pour cela... On dirait... on dirait que, dans toutes mes paroles, vous cherchez... je ne sais quelle intention mauvaise...

— Je suis susceptible et ombrageuse, concédait-elle. Soyez indulgent, je le répète et pardonnez, tout ce qui, de moi, a pu vous froisser ou vous déplaire. Je ne sais que penser moi-même de l'étrange initiative que je viens de prendre... Tout ceci est pénible, affreusement !... Vous devez le comprendre...

La voix de la jeune fille avait fléchi. Julien fut touché de son trouble, de l'expression douloureuse que prenait son regard.

— Oui, ma pauvre enfant, dit-il.

— Vous y réfléchirez... vous déciderez, reprit-elle... Et, quoi qu'il advienne, nous n'en reparlerons plus... n'est-ce pas ?... seulement, vous saurez que *moi*, je suis décidée... voilà tout.

Elle s'éloigna très vite, elle disparut comme une vision, avant que Julien eût trouvé les mots pour lui répondre... Alors, il retourna au bureau

où l'attendait une lettre commencée, mais il n'écrivit plus. Accoudé au pupitre, la tête sur ses mains, il réfléchissait comme elle avait dit..., il réfléchissait.

VIII

La lampe était allumée, les rideaux fermés. A la table, mademoiselle Morin tricotait, commençant pour madame Cayrol que, maintenant, la mise en train de l'ouvrage fatiguait, les premiers tours d'un petit bas de laine grise.

Plus loin, dans la demi-obscurité, la malade songeait, les yeux fixes. Elle s'était opposée à ce qu'on approchât la lumière. Elle répondait à peine aux paroles par lesquelles la jeune fille tentait de la distraire de son rêve attristé. Chaque fois que, sur un trop long silence, celle-ci, croyant la vieille dame endormie, tournait la tête, c'était pour rencontrer, dans l'ombre, les grands yeux ouverts qui pensaient fixement.

Julien prit la place qu'il occupait d'habitude sur une chaise basse presque aux pieds de sa mère.

— Te voilà ! fit madame Cayrol. Comme tu rentres tard, mon petit !

— Je ne suis pas sorti, avoua-t-il... j'ai écrit des lettres dans la bibliothèque.

— Moi, j'ai dormi après mon déjeuner... longtemps... c'est un signe, cela !

— Tu as de si mauvaises nuits, ma pauvre chère mère !

Elle murmura :

— J'ai la tête toute triste quand je ne dors pas.

Il lui prit les mains, il l'attira contre lui, avec ces manières câlines qu'elle aimait.

— Mais, c'est ce qui me désole, maman !...

Madame Cayrol secoua la tête de ce mouvement las qui lui était devenu coutumier et qui exprimait un découragement infini.

— C'est à toi que je pense en ces heures-là, mon Julien... fit-elle tout bas... parce que, vois-tu, quand je suis gaie, c'est toi ; quand je suis triste, c'est encore toi... c'est toujours toi, mon petit... Et je pense, je pense... J'aurais bien des choses à te dire encore, va... C'est de te dire ce que je pense ainsi qui me ferait du bien....

-- Alors, il faut me le dire tout de suite, mère chérie...

— C'est que... j'ai peur de te contrarier.

Elle parlait un peu comme un enfant qui voudrait qu'on lui offrît ce qu'il n'ose pas demander. Éliette se levait, ayant terminé sa tâche. Madame Cayrol la pria de rester.

— Quand vous vous éclipsez comme cela sans mot souffler, on ne vous revoit plus, dit-elle. Si j'ai des secrets à dire, je les dirai tout bas à Julien... très malhonnêtement, sans plus me gêner pour vous que si vous étiez ma fille...

Elle fit comme elle avait dit. Tandis que s'éloignant autant que le lui permettait la lumière, Éliette ouvrait machinalement un livre, elle s'entretint à voix basse avec son fils.

Les réponses de Julien étaient brèves...

Ainsi la causerie dura quelques moments, puis, soudain, d'une voix changée, qui était émue et joyeuse, madame Cayrol appela Éliette.

— Mettez-vous là, près de votre vieille amie, mon enfant, s'écria-t-elle en désignant la petite chaise que Julien venait de quitter. Lorsque je vous ai priée de ne pas nous abandonner comme de coutume, je ne pensais pas si bien faire. Il se

rouve que c'est à vous, maintenant, qu'il me faut confier un secret.

Julien eut un brusque mouvement de protestation.

— Oh ! pas tout de suite, maman, pas maintenant... Tu parleras à mademoiselle Morin plus tard !... maintenant c'est impossible !...

— Mais si, mais si, c'est maintenant qu'il faut parler... Tais-toi...

Et, à voix basse, parlant tout contre l'oreille mignonne :

— Dites-moi, petite Éliette... voulez-vous faire, la fois, mon bonheur et celui de quelqu'un d'autre... Voulez-vous être ma fille tout à fait... n devenant la femme de mon fils ?

Éliette tressaillit toute. Elle ne s'était pas attendue à cette question précise. Instinctivement, ses yeux cherchèrent le regard de Julien pour l'interroger.

Le jeune homme se tenait debout de l'autre côté du fauteuil, une main appuyée au dossier. Éliette remarqua qu'il était très pâle.

— Je ne me flatte pas d'être digne de vous, mademoiselle, dit-il d'une voix grave qui frémissait légèrement... Mais vous êtes digne de ma mère... Voulez-vous, pour l'amour d'elle, exaucer

la prière qu'elle a bien voulu vous adresser en mon nom ?

Les lèvres d'Éliette remuèrent sans qu'il en sortît un son... Madame Cayrol baisa doucement le jeune front penché en répétant :

— Voulez-vous, ma chère fille ?

Alors, cachant son front sur l'épaule de la vieille dame, Éliette murmura :

— Oui...

Madame Cayrol la serra sur son cœur... Éliette lui avait donné la réponse attendue. Convaincue d'avoir enfin persuadé Julien, elle n'avait plus douté du consentement de la jeune fille...

Cependant la joie faisait briller ses yeux noirs, beaux encore d'intelligence et de tendresse.

Elle ôta de son doigt une jolie bague ancienne, une marquise dont les diamants finement montés jetaient un feu rosé sous les caresses de la lumière.

— Cette bague vient de ta grand'mère Cayrol, Julien... Je veux que ta fiancée la reçoive de toi, comme je l'ai reçue de ton père, le jour de mes fiançailles... et qu'elle la porte comme je l'ai portée... jusqu'au jour où, à son tour, elle s'en séparera pour en faire don à la fiancée de son fils... Votre main, ma mignonne ?

En prenant la petite main fragile, que, depuis le temps de la villa Marjevol, il n'avait jamais, plus jamais effleurée, Julien se rappela soudain, avec une force singulière, la confiance ingénue, le doux abandon de jadis... Mais cette main qu'on lui tendait pour qu'il y passât la bague de fiançailles, se raidissait maintenant dans la sienne, comme avec une hâte éperdue de fuir, de ne rien laisser prendre d'elle... Il glissa doucement la bague de diamants à l'annulaire et murmura très bas :

— Je vous remercie...

Ses lèvres touchèrent à peine les doigts pâles et glacés.

Quand il leva les yeux, Éliette était livide et semblait prête à s'évanouir. Il eut pour la soutenir, un geste instinctif, irraisonné... Mais aussitôt, avec un léger mouvement de recul et un pauvre petit sourire, elle se redressa :

— Ce n'est rien, dit-elle... l'émotion seulement...

IX

Le lendemain, sous les yeux de madame Cayrol qui souriait, heureuse, Julien offrit à mademoiselle Morin une gerbe de lilas blanc, qu'il avait rapportée de Dôle. La jeune fille remercia gracieusement, puis, séparant les branches fleuries dont elle aimait la douceur malade et la fraîcheur éphémère, elle les disposa dans un des vases du petit salon, un cornet de cristal svelte et fragile comme elles.

— Mais, ma chère petite, ces fleurs sont pour vous, très personnellement pour vous, s'écria madame Cayrol. Je ne voudrais en aucune façon vous en priver...

— Vous ne m'en priverez pas, madame, au contraire... C'est ici, près de vous, que j'en jouirai

le plus... Dans ma chambre, à quoi bon ? Je n'y suis jamais !..

Et les blanches fleurs aux feuillages pâles restèrent dans le petit salon de madame Cayrol.. Il en fut ainsi de tous les bouquets de Julien.

C'était une vie étrange. Dès qu'Éliette se trouvait seule avec Julien, ses paroles se glaçaient, ses gestes se guindaient, sa réserve habituelle s'accroissant de tout ce qu'y ajoutait, — sans que peut-être la jeune fille en eût absolument conscience et bien qu'elle rendît justice au tact de son partenaire en cette singulière aventure, — le désir énervé, maniaque, d'établir une différence ostensible, entre l'attitude factice à laquelle elle s'était prêtée et celle qui devait refléter ses véritables sentiments.

Mais, en présence de madame Cayrol, elle était une fiancée souriante, sereine sinon radieuse, amicale sinon aimante.

Madame Cayrol ne se flattait point, d'ailleurs, qu'il y eût entre les deux jeunes gens un amour exalté.

Elle pensait qu'Éliette, étourdie et peut-être intimidée par un bonheur auquel sa délicatesse n'avait pu songer d'abord, était encore plus reconnaissante que réellement éprise, et que Julien,

point insensible au charme de la jeune fille, mais troublé par le souvenir de Maud Fingal, résistait encore vaguement au doux entraînement que sa mère avait favorisé, à la félicité trop accessible qui lui était offerte... Et elle ne se montrait pas surprise outre mesure de ce qu'ils ne fussent pas de ces amoureux qui recherchent la solitude et s'assoient à l'écart, la main dans la main, pour causer tout bas. Ils causaient près d'elle, lorsqu'ils ne causaient pas avec elle, et elle aimait à les entendre, si étrangères que fussent leurs conversations à leur amour, ou même à leurs projets d'avenir. Elle constatait qu'ils avaient, en mainte occasion, les mêmes idées, les mêmes goûts... La musique les rapprochait. Ils se confiaient leurs admirations, ils échangeaient des souvenirs. Ils se plaisaient, elle à se faire, comme elle disait naïvement, « raconter les œuvres qu'elle aimait », lui à parler, selon son cœur, de ses prédilections intimes, devant cette musicienne instinctive qui avouait son ignorance et révélait si ingénument sa profonde et délicate sensibilité.

Et madame Cayrol, ravie, les regardait : Julien plein d'enthousiasme, le visage rayonnant de jeunesse et d'intelligence ; Éliette si jolie, si fine avec son attention émerveillée...

Elle avait insisté gaiement pour qu'ils renonçassent aux appellations cérémonieuses de « monsieur » et de « mademoiselle », et elle avait bien fini par avoir gain de cause. A vrai dire, ils se dérobaient de leur mieux, et le plus souvent avec succès, à l'obligation d'en employer de plus familières, Éliette surtout ; pourtant, il advenait que toute retraite fût impossible ; alors le prénom longtemps évité se faisait plus doux de ce qu'il était plus rare dans la bouche qui se résignait à le proférer.

Maintenant Éliette consentait à ce que Julien l'accompagnât quand elle chantait. Il lui donnait des conseils qu'elle suivait avec une docilité exquise. Il choisissait pour elle des chansons fraîches et printanières, qui seyaient à l'adorable et limpide douceur de sa voix ; puis des romances d'amour où, parfois, une note plus profonde, venue d'on ne sait quelle mystérieuse région de son âme fermée, laissait tout à coup deviner l'Éliette inconnue, celle qui, différente à la fois de la fillette souriante de Dieppe et de la jeune fille pensive des Pressoirs, avait donné son cœur à un homme qui ne l'aimerait jamais...

Un soir, ce fut elle encore qui chanta cette romance de Hayden que, déjà, Julien lui avait entendu dire avec tant de grâce tendre et de

mélancolie passionnée. Quand elle eut fini, il s'interrompit sans même jouer les dernières notes...

— Oh ! j'aime quand vous chantez cela, dit-il très bas... J'adore votre voix... Elle me cause un plaisir si aigu que c'est presque une souffrance...

— Vos jouissances musicales sont ici par trop rares... C'est ce régime de privations auquel vous n'êtes pas habitué qui vous rend si indulgent pour ma voix... et pour moi...

C'était dit très légèrement ; cependant il parut à Julien que la vague ironie du ton dépassait le sens exact des paroles. En tout cas, Éliette semblait se railler de ce qu'il y avait de profondément sincère et d'un peu douloureux dans les mots qu'il avait prononcés presque malgré lui...

Comme, sans répondre, il cherchait un autre morceau dans le casier à musique, la jeune fille s'éloigna du piano.

— Non, dit-elle. Je préfère rester sur ce triomphe !

— Quel triomphe ? demanda madame Cayrol, qui n'avait pas entendu le début du dialogue.

— Celui d'avoir reçu, — sinon mérité, — l'approbation d'un des princes de la critique, madame !

— Ah! ma pauvre petite mère, comme on se moque de moi!... Ton fils est bien méconnu, bien malheureux, va! s'écria Julien, en appuyant calmement son front contre l'épaule de sa mère.

Il plaisantait, mais il semblait à la fois énervé et las, et cela n'échappa point à madame Cayrol.

— Qu'est-ce que tu as? demanda-t-elle en le regardant au fond des yeux.

— Rien, maman... un peu de migraine.

— Et puis?... Et puis quoi? Vous ne vous entendez pas, ce soir?

— Mais si... nous nous entendons très bien... J'ai mal à la tête, voilà tout.

— Éliette, fit la vieille dame, venez ici... Je suis sûre que c'est lui qui a eu tort, ma petite... C'est toujours *eux* qui ont tort; seulement... ils ont tant de mauvaise vanité que c'est toujours nous qui devons revenir les premières... Tenez, puisqu'il a mal à la tête, mettez-lui vos petites mains fraîches sur le front... Je ne connais pas, pour ma part, de meilleur remède... J'en ai usé!

A genoux près du fauteuil de madame Cayrol, le front toujours appuyé à l'épaule de sa mère, Julien ne fit pas un mouvement.

Mademoiselle Morin se taisait, troublée, hésitante

— Bon! les voilà qui jouent à qui boudera le mieux!... Soyez généreuse, ma mignonne!... Guérissez-la-lui, sa méchante tête... Allons!

Cette fois, presque machinalement, Éliette obéit. Debout derrière Julien, elle se pencha, et, tandis que sa bouche agitée d'un imperceptible tremblement souriait à madame Cayrol, ses deux mains s'entrelacèrent sur le front du jeune homme, y laissant un moment l'apaisante caresse de leur fraîcheur.

— C'est vrai! dit-elle, voulant parler à tout prix... Votre front brûle!...

— J'ai très mal!... soupira-t-il.

Il renversa la tête en arrière pour regarder sa fiancée; les mains compatissantes traînèrent légèrement sur son visage; il les baisa au passage...

Éliette eut l'air si décontenancée que madame Cayrol se mit à rire, très satisfaite du tour qu'avaient pris les choses.

— Que vouliez-vous qu'il fit, ce pauvre garçon? s'écria-t-elle, — ne pensant pas si bien dire, en somme.

Il lui arrivait ainsi d'avoir l'intuition plus ou moins précise de quelques discordances entre les jeunes gens. Elle devinait Éliette un peu ombrageuse, un peu farouche, mais elle la savait sen-

sible, aimante... Tant que ces petits heurts en viendraient que d'Éliette, elle ne s'en inquiéterait guère...

Éliette serait infailliblement conquise; puisque Julien était attentif, empressé, puisque peu à peu, il semblait se complaire en ses devoirs de fiancé, qu'importait cette imperceptible résistance de la jeune fille!

Ce même soir, seule avec mademoiselle Morin, la vieille dame ne put s'empêcher de dire, après un long baiser :

— Vous l'aimez bien, mon Julien, n'est-ce pas, ma chérie? vous l'aimez de tout votre cœur?

Et, très doucement, Éliette répondit :

— Si je ne l'aimais pas de tout mon cœur, aurais-je consenti à être sa fiancée?

Madame Cayrol avait confiance. Elle était sûre qu'entre ces deux êtres jeunes et charmants, qui semblaient avoir été rapprochés sous ses yeux et par sa tendresse pour se comprendre et s'aimer, l'amour, le véritable amour naîtrait bientôt. Et, heureuse, elle se sentait plus vaillante, plus forte; de nouveau elle parlait de guérison.

Elle n'avait plus de ces lourds silences pénibles dont, quelque temps auparavant, rien ne la dis-

trayait. Elle faisait des projets ; les journées lui semblaient courtes.

L'année d'avant, comme elle avait entrepris des travaux de réparations aux Pressoirs, elle avait fait repeindre et décorer avec un soin particulier, au premier étage de l'aile droite où se trouvaient déjà la chambre et le cabinet de travail de Julien, deux grandes pièces qu'elle avait destinées à être, dans l'avenir, l'une la chambre, l'autre le boudoir de sa future belle-fille, encore inconnue, déjà aimée. De beaux meubles Empire, qui venaient de la grand'mère de M. Cayrol et faisaient l'admiration des collectionneurs, les garnissaient. Les sièges avaient été recouverts d'étoffes modernes d'un style très pur. Restait à choisir les rideaux et le tapis... Il fallut qu'Éliette donnât son avis et décidât encore d'une foule de choses.

Maintenant, madame Cayrol n'avait pas de préoccupation plus chère que celle d'achever l'aménagement de ce joli appartement, et elle y prenait tant de plaisir que ni Julien ni Éliette ne songeaient à contrarier sa fantaisie.

Elle s'entendait avec le tapissier, elle écrivait des lettres, elle faisait des listes... Parfois, sans le savoir, elle mettait Éliette au supplice. Quand la jeune fille laissait transparaître sur son visage

quelque chose de ce qu'elle éprouvait, madame Cayrol pensait que, dans sa fierté, Éliette, pauvre et sans famille, souffrait peut-être de tant recevoir sans rien apporter, et elle redoublait de maternelle tendresse pour effacer cette impression pénible...

Là n'était pas cependant, pour mademoiselle Morin, la plus rude épreuve. Madame Cayrol recevait quelques visites intimes... Les dames, les jeunes filles, qui traitaient peut-être d'intrigante et qui enviaient très certainement la fiancée de Julien Cayrol, ne surent jamais de quels efforts, de quelles luttes, de quelle misère, était fait le sourire qui accueillait leurs félicitations!

Ainsi vint Noël.

L'appartement de l'aile droite était terminé. Alors, à brûle-pourpoint, comme Éliette et Julien revenaient de la grand'messe, où elle avait voulu qu'ils allassent ensemble, la vieille dame leur demanda gaiement de fixer la date du mariage.

Ni l'un ni l'autre n'avaient prévu cette brusque mise en demeure. Ils eurent un moment de stupeur et faillirent se trahir.

Éliette parla au hasard... La mort de son père était bien récente... Elle n'avait encore annoncé

ses fiançailles à personne ; elle ne s'était pas occupée de son trousseau...

Ces objections étaient faibles. Madame Cayrol en eut raison de suite. Après quatorze mois de grand deuil, le scrupule filial d'Éliette était exagéré... Un mariage est bien vite annoncé... Quant au trousseau, il était commandé... Éliette le recevrait pour ses étrennes... Et, le temps de publier les bans, elle aurait sa robe de noces.

A son tour, Julien essaya d'intervenir.

Le cœur serré, il dit :

— Nous ne voulons pas nous marier sans toi, maman... Et tu n'es pas encore assez forte pour sortir et assister à notre mariage.

— Mais si, je serai assez forte... Et puis, si je ne l'étais pas, on se passerait de moi. Vous vous marieriez sans bruit, sans invitations, tout simplement...

— Comme des gens qui se cachent...

— Comme des gens qui pensent que, quand le bonheur est là, on aurait bien tort de le renvoyer aux calendes... Occupe-toi des publications, mon petit, et je m'arrangerai du reste...

Julien résista encore, développant ou renouvelant le même thème. Il était pâle et parlait péniblement.

COMÉDIE NUPTIALE

Soudain, madame Cayrol le regarda :

— On dirait que tu as peur que je m'en aille avant la cérémonie, dit-elle lentement... Je voudrais pourtant bien vous voir mariés, mes pauvres enfants...

Et il fallut la détromper, la ramener au calme, à la confiance, lui rendre cet espoir de guérison qui lui revenait ou la fuyait si vite selon les heures, et qui était pour elle une des conditions essentielles de la vie.

X

Quand, lui ayant adressé des vœux pour une heureuse année, le docteur Junot se disposa à sortir, madame Cayrol appela Julien.

— Allez reconduire le docteur jusqu'à la grille, dit-elle... Il fait beau... Éliette ne prend plus l'air... elle s'étiole... Je ne l'ai jamais vue si pâle !...

C'était pour le premier jour de l'an qui commençait, un temps de féerie ; un soleil éblouissant sur la neige que le grand froid avait maintenue profonde et immaculée pendant plus d'une semaine ; un ciel léger, transparent, une blanche et lumineuse apothéose de l'hiver...

Éliette avait jeté par-dessus son manteau un

grand châle noir, qu'une broche fixait sur son épaule et qui l'enveloppait toute, encadrant de deuil la douceur mélancolique de son visage émacié.

— Pourquoi avez-vous mis ce châle noir ? fit Julien presque involontairement, comme tous deux descendaient l'avenue aux côtés du docteur. Ma mère a raison, vous êtes pâle... très pâle... vous avez maigri... est-ce que vous souffrez?...

Ce fut le docteur qui répondit :

— Mademoiselle Morin travaille trop, veille trop, se fatigue trop... beaucoup trop ! Il est urgent que son fiancé obtienne d'elle plus de raison et de mesure... sans quoi, j'aurai bientôt une malade de plus...

— Oh ! son fiancé n'a, malheureusement, aucune influence...

— Alors ce sera son mari qui devra faire acte d'autorité... Monsieur Cayrol, j'ai été chargé d'une mission diplomatique... auprès de vous et de mademoiselle Éliette... Madame Cayrol souhaite ardemment que votre mariage soit fixé à une date prochaine, et elle m'a prié de vous en parler « sans avoir l'air »... Je suis un très mauvais diplomate... Aussi me contenté-je de vous transmettre le message en toute simplicité... L'état de

ma malade, — au moins lorsqu'elle a l'esprit tranquille et ne se forge pas de soucis, est en ce moment aussi satisfaisant que possible, je puis vous l'assurer... Rien de ce côté ne me paraît donc devoir vous empêcher, si mademoiselle Morin y consent, de donner à votre chère mère une joie qui ne pourra que lui être salutaire... Et maintenant que ma tâche est accomplie, bonne année encore... et au revoir !

La grille se referma.

Silencieuse, ses longs cils dorés cachant son regard fixé sur les gazons blanchis, Éliette fit quelques pas, remontant l'avenue...

— Nous pourrions rentrer par le jardin, en contournant la grande pelouse, proposa Julien. Ma mère craint que vous ne sortiez pas assez... et puis... j'aurais quelque chose à vous dire...

— Si vous voulez, ... acquiesça-t-elle.

Ils enfilèrent l'allée de ceinture. Les arbustes chargés de flocons glacés semblaient porter des fleurs blanches. Éliette les admira et, un moment amusée, s'avança pour cueillir les branches fines, désireuse de posséder, l'espace de quelques secondes, sous le soleil d'hiver, un bouquet étincelant, irréel qui s'évanouirait, merveilleux et fugitif comme un rêve...

— Vous allez prendre froid, objecta le jeune homme.

— Non, je suis très couverte...

— Pas vos mains, insista-t-il en voyant les mains d'Éliette qui se tendaient, nues et déjà tout empourprées, déjà toutes trempées d'une rosée froide, vers les fleurs de givre.

Il les prit pour les réchauffer et les retint comme elles voulaient glisser hors de son étreinte.

— Laissez-moi vos mains, dit-il tout à coup la voix plus basse et changée. J'ai besoin de les tenir ainsi dans les miennes pour avoir du courage... Éliette, je vous adresse la prière que ma mère vous a déjà faite!... Je vous supplie de fixer la date de notre mariage!...

Les mains d'Éliette s'étaient arrachées à l'étau ferme et doux qui les enserrait.

— Vous êtes fou!... vous êtes fou!...

— Non, je ne suis pas fou... Écoutez-moi patiemment, tranquillement, je vous en prie, implora Julien en essayant de rester lui-même très calme. Avant de vous parler, j'ai beaucoup réfléchi... C'est avec toute ma raison, dans toute la conscience de mon désir, de ma volonté, que je vous parle aujourd'hui.. Nous sommes, vous et moi, très isolés. très malheureux... Vous avez

perdu ceux que vous aimiez... Moi, je n'ai plus en ce monde que ma pauvre mère, qui peut, d'une heure à l'autre, m'être enlevée... Nous ne sommes pas faits pour vivre ainsi, sans affection, seuls, désemparés... Vous m'avez aidé, consolé souvent... Votre bonté, votre vaillance me rendent meilleur, me fortifient... Et il me semble que, si vous vouliez, je pourrais vous donner une vie plus facile et plus douce... Ma mère vous chérit...

Elle l'interrompt :

— Tout ceci est inutile et vain... Je vous ai dit que je ne voulais pas me marier.

Elle voulait fuir... Il lui avait repris les mains sans qu'elle eût la force de résister...

— Je sais, répliqua-t-il... Je n'oublie rien. Vous m'avez dit que votre cœur n'était pas libre... Oh ! soyez sûr que je m'en souviens !... Mais vous m'avez dit aussi que... vous ne seriez jamais la femme de celui à qui vous l'avez donné... Alors, — vous êtes si jeune et la vie est si longue ! — ne pensez-vous pas qu'avec beaucoup de patience... et de tendresse aussi, un autre pourrait, quelque jour, gagner votre affection ?

Une fois encore, les mains rebelles s'échappèrent.

— Non, non, balbutia la jeune fille, laissez-

moi, je vous en supplie... Croyez-vous... Croyez-vous donc que j'aurais... que si j'avais même envisagé la possibilité d'être votre femme... je vous aurais proposé... C'est de la folie, de la folie !

Toute sa contenance dénotait un trouble, une agitation éperdus.

— Vous avez agi dans un sentiment d'abnégation, de sacrifice, je le sais, j'en suis persuadé... Mais cette possibilité, c'est moi qui l'envisage, qui m'y suis attaché peu à peu..

— Vous avez eu tort... Vous ne m'aviez pas comprise... Je ne veux pas, je ne veux pas... Ne parlons plus de cela... jamais... Je n'aurais plus qu'à partir... Rentrons, je vous en prie..

D'un geste de désespoir, elle avait pris à deux mains sa petite tête encapuchonnée. Son visage livide exprimait la souffrance et l'effroi...

— Je regrette, fit le jeune homme un peu froidement, de vous avoir ainsi bouleversée. Je n'insiste plus. Oubliez ce que je vous ai dit... et pardonnez-le-moi... Nous ferons de notre mieux pour raisonner ma pauvre mère... et lui faire admettre que nous tenons à de longues... très longues fiançailles.

Dans le petit salon, Julien dut faire à Éliette son présent d'étrennes, une très petite montre montée en bracelet sur une gourmette d'or...

La jeune fille avait prévu des cadeaux. Elle offrit elle-même à madame Cayrol un bel ouvrage de broderie auquel elle avait travaillé dans ses heures de solitude, d'après un dessin suédois, — et à Julien une très curieuse édition du *Devin de Village*, qui lui venait de son père et qui portait la marque de Lormel, imprimeur de l'Académie de musique sous Louis XVI.

En tendant à « son fiancé » le vieux volume, elle murmura : « ... Avec mes vœux pour la nouvelle année... » Sa main tremblait, un léger frémissement tordait, comme un tic nerveux, le coin de ses lèvres... Julien vit qu'elle souffrait...

— Je ne sais comment vous remercier de vous séparer pour moi de ce beau souvenir, fit-il avec une douceur grave. Il me sera doublement précieux.

Mais il eût voulu trouver des mots de réconfort, il eût voulu, — oui, surtout, — il eût voulu à cette minute, se sentir le droit d'appuyer à son épaule la pauvre jeune tête et de dire :

— Si vous souffrez, si vous avez envie de pleurer, venez pleurer là... Je suis, je veux être votre ami... quoi qu'il arrive...

XI

Dans la nuit, il y eut une alerte, une crise grave... Un exprès ramena le médecin... Un moment vint où l'on songea au prêtre... Puis le danger conjuré, le calme se fit. Le docteur Junot quitta la malade affaiblie, lasse, mais reprise par la vie.

Au matin, en s'éveillant d'un court sommeil, madame Cayrol appela auprès de son lit Éliette et Julien, qui n'avaient pas quitté la chambre...

— Vous voyez, dit-elle de sa voix fatiguée, je suis bien atteinte... Cette nuit, j'ai cru que c'était fini, mes chers petits... Cependant, si vous ne tardez pas trop, je pense que j'aurai encore assez de force pour durer jusqu'à votre mariage...

Ils la supplièrent de ne pas parler ainsi... La

gorge serrée, étranglée par l'émotion, ils essayèrent de renouveler les assurances optimistes, tant de fois données... Elle sourit.

— Si je guéris, tant mieux ! dit-elle. Ah ! je me soignerai !... Je voudrais guérir !... Mais, si je ne guérissais pas, vous regretteriez de m'avoir refusé ce que je vous demande... Je ne partirai tranquille que si je vous laisse mariés, heureux... prêts à vous soutenir mutuellement dans la peine... Fixons votre mariage, *je vous en prie*, mes enfants ?...

Julien tenta d'éluder, de remettre à plus tard la décision implorée : madame Cayrol était trop ébranlée, trop fatiguée pour parler de ces choses. Le docteur serait mécontent !...

Mais la pauvre femme insistait, résistait, si privée de force en cette lutte de sa volonté impuissante qu'elle faisait peine à voir et à entendre.

— Non, ce n'est pas plus tard qu'il faut en parler... C'est tout de suite, mon Julien... Je suis trop tourmentée,... c'est tout de suite...

— J'avais toujours souhaité de longues fiançailles .. murmura Éliette.

— Je l'admets... Mais tout dépend des circonstances, ma petite... Quatre mois de la vie que vous menez ici, vous et Julien, sans cesse réunis,

vous ont mis à même de vous connaître beaucoup mieux qu'une année d'entrevues officielles... Un plus long délai n'aurait vraiment aucune raison d'être, — sans compter que, pour le monde, votre situation de fiancés, auprès de moi qui suis toujours malade et clouée sur mon fauteuil, ne laisse pas d'être assez fausse..

Éliette avait rougi violemment; Julien haussa les épaules.

— Oh ! l'opinion du monde, je la méprise profondément ! murmura-t-il.

— Tu as le droit de la mépriser pour toi, mais pas pour ta fiancée. Et puis... et puis je ne suis pas en état de discuter, mes pauvres enfants... S'il y a quelque chose que je ne sais pas... si un motif grave s'oppose à ce que vous vous rendiez à mon désir, — qui devrait vous combler de joie, après tout, selon la logique des choses ! — il vaudrait mieux me le dire... parce que je n'en peux plus...

— Mais il n'y a aucun motif grave, il n'y a rien, maman, rien, je te le jure... Seulement, il me semble plus raisonnable...

Il était à bout d'arguments et de force... C'était un supplice sans nom...

— Oh ! plus raisonnable !!! Quel drôle d'amou-

reux tu fais, tiens !... Ma petite Éliette, soyez très douce pour le convaincre... Si je ne peux pas assister à la cérémonie... eh bien, il n'y aura pas de noces... et nous n'inviterons personne, voilà tout... Qu'importe !... Vous serez bien mariés tout de même !... Ma chère petite Éliette, est-ce vous qui refusez ?... C'est donc que vous ne l'aimez pas, mon pauvre Julien... Mais non, ce n'est pas vous, j'en suis sûre... C'est lui qui tergiverse ainsi... Ah ! que tout cela me fait mal !

Mademoiselle Morin se pencha tendrement sur le front de la malade et y appuya ses lèvres.

— Je vous en supplie, ne vous torturez pas si cruellement, implora-t-elle... Il n'y a rien... *rien* qui doive vous inquiéter... Tout s'arrangera, vous verrez... Nous en reparlerons.. Oui, j'en parlerai avec... avec Julien Je vous le promets.

Éliette l'embrassait, la berçait de caresses et de mots câlins... Madame Cayrol souriait, calmée...

— Oh ! quelle enjôleuse vous êtes ! dit-elle.

Plus bas, elle ajouta :

— Si vous vouliez, vous l'enjôleriez, lui aussi...

Peu à peu elle s'endormit.

— Mais que faire ? que faire ? gémit la jeune fille en se tordant les mains lorsqu'elle et Julien

furent seuls. Je ne sais plus... Et tout cela est de ma faute !

Julien eut un mouvement découragé.

— Ce n'est ni de votre faute ni de la mienne... Nous avons cru bien faire... Nous nous sommes trompés... La vie est pleine de telles erreurs !...

Il semblait très sombre, très abattu.

Au bout de quelques secondes, il reprit, un peu amer :

— Vous avez repoussé la seule solution... Et c'était votre droit... Il y a des sacrifices que le dévouement le plus complet ne saurait exiger...

— ... Ni peut-être même justifier... acheva Éliette, très bas.

— Ni peut-être même justifier, soit... Une jeune fille comme vous ne se sent le droit de donner sa vie qu'à l'Élu, qu'à l'Aimé !... C'est ce que vous voulez dire, n'est-ce pas ? A plus forte raison se méprisera-t-elle de la donner à un homme qui lui est odieux... je le sais.

Le visage de mademoiselle Morin s'attrista.

— Pourquoi de tels mots ? fit-elle doucement. Vous ne m'êtes pas odieux... Je vous ai dit que j'avais renoncé au mariage...

— Par amour ?

— Ou par découragement... ou par méfiance...

ou par esprit d'indépendance tout simplement.. J'y ai renoncé, voilà tout.

Elle parlait avec une lassitude extrême, d'une voix blanche... comme en rêve.

— Je ne serai jamais votre femme... ni celle d'un autre... Et maintenant... écoutez... Vous vous trouvez, par ma faute, forcé de faire à votre mère un nouveau chagrin... J'avais tenté l'impossible pour calmer sa souffrance... et, dans ma maladresse, j'y ai encore ajouté... Je m'en accuse... Allons, si vous le souhaitez, jusqu'au bord de l'abîme!... Que ce mariage si ardemment désiré par elle soit célébré... Il ne changera rien entre nous... De toutes nos forces, nous continuerons la lutte, nous disputerons votre mère à la mort... Tant qu'elle nous sera laissée, je resterai à vos côtés, je serai pour vous une sœur, une amie... Plus tard, — notre mariage étant de ceux que la loi dissout et que l'église annule...

Julien l'interrompt :

— Vous parlez comme une enfant ! dit-il presque brutalement. Vous ne savez pas de quoi vous parlez...

Éliette eut, de la main, un geste vague et lassé... Il parut que toute sa force tombait.

— Je parle comme un pauvre être impuissant

et désolé... dit-elle presque imperceptiblement. Si vous ne consentez pas à cela..., je ne puis rien...

Il y eut un moment de silence qui sembla interminable... Julien regarda la jeune fille.

— Eh bien... soit ! dit-il, j'y consens...

Un instant encore, ils demeurèrent muets. Éliette tenait sa main sur ses yeux... On eût dit qu'elle avait perdu toute conscience de la présence du jeune homme... Comme il s'éloignait de quelques pas, elle se leva.

— Monsieur Cayrol, fit-elle, il me faut vous dire encore... vous demander une promesse... Ma vie à venir est fixée, arrangée... Mrs. Lawrence, — Miss Burns, vous savez, — m'a écrit que, quand je voudrais, elle me trouverait à Philadelphie une position très lucrative, comme professeur de français... Lorsque... nous nous séparerons, je partirai... J'y suis décidée... Vous n'entendrez plus parler de moi... Mais... jurez-moi, *jurez-moi* qu'il ne sera pas question... d'argent entre nous... que vous ne m'imposerez pas... parce que... comprenez bien !... d'avoir fait *cela* pour de l'argent, ce serait trop affreux !... Je ne pourrais pas le supporter !... Je ne pourrais pas...

Julien la contemplait, navrante dans son agitation débile et affolée.

— Je ferai ce que vous voudrez, murmura-t-il.

Il hésita, puis, vivement, il prit la main pâlotte qui pendait au long de la robe noire et y posa ses lèvres.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, répéta-t-il.

XII

La première publication faite, les jours s'étaient égrenés si vite, si vite, qu'on s'était trouvé au bout du temps légal sans avoir songé à les compter.

Madame Cayrol, un peu fiévreuse en ses paroles, en ses mouvements, mais joyeuse et transfigurée par la joie, étonnait son entourage. Depuis la nuit terrible où ses enfants avaient cru la perdre, elle n'avait que de légers malaises, dont le plus souvent sa volonté triomphait et qu'elle parvenait à cacher. Du fond de son fauteuil, elle veillait à tout, elle décidait de toutes choses.

En raison de sa maladie, le mariage serait célébré dans la plus stricte intimité. Une de ses

cousines, marraine de Julien ; un oncle de M. Morin, qui viendrait de Dijon pour conduire Éliette à l'autel ; les témoins des mariés : pour Julien, le maire de Beauregard et le proviseur du collège de Dôle, pour Éliette, le docteur Junot et le vieux contremaître des Berges ; les employés de la maison, deux amis d'enfance de Julien, mariés dans le pays, et leurs jeunes femmes, seraient seuls invités à y assister officiellement.

Après la cérémonie, une collation très simple réunirait ces quelques personnes aux Pressoirs. Comme il n'y aurait ni fête, ni repas de noces, les sommes forcément économisées ainsi seraient distribuées aux pauvres des Berges. Chaque ouvrier recevrait un cadeau.

— Votre jour de noces doit être un jour de réjouissance, mes enfants, disait madame Cayrol

Éliette avait essayé sa belle robe blanche. Elle avait encore aminci pendant les dernières semaines. Son joli corps souple avait des grâces de tige...

La couturière s'extasiait :

— Mademoiselle ressemble à une fleur de lis..
On n'aura jamais vu de plus belle épousée !

Sans doute aussi n'en aurait-on jamais vu de plus pâle.

La jeune fille avait de plus en plus l'impression

de vivre hors de la réalité... Il lui semblait que, comme dans les rêves, *quelque chose* qu'elle ne savait pas, quelque chose qu'elle ne pouvait pas prévoir, viendrait tout interrompre et tout changer.

Julien admirait ironiquement la variété des prétextes plausibles qu'elle imaginait pour quitter la chambre de la malade lorsqu'il y entrait. Quant aux tête-à-tête, elle les fuyait si ouvertement que le jeune homme, blessé, peiné, apportait une espèce d'affectation à servir, ou tout au moins à ne point contrarier, cette volonté trop évidente... Il lui eût été odieux d'avoir l'air de s'imposer. Cependant il eût voulu rappeler à Éliette qu'elle avait dit : « Je serai pour vous une amie, une sœur. »

L'avant-veille du jour fixé pour le mariage, il la rencontra qui venait du village par un chemin de traverse.

C'était un de ces matins d'hiver où, sans savoir pourquoi, par une suggestion confuse et inanalysable des choses, on commence à penser au printemps, à le sentir proche...

Comme d'habitude, Éliette était vêtue de noir ; mais la jupe plus courte qu'elle portait pour braver les mauvais chemins, le petit chapeau de forme masculine sous lequel ses cheveux bouffaient et frisottaient, un peu décoiffés par la brise,

lui donnaient un air d'extrême jeunesse... La marche rapide, la fraîcheur de l'atmosphère rosèrent ses joues, animaient tout son visage, faisaient briller ses yeux, épanouissaient ses lèvres. Elle apparaissait ainsi différente d'elle-même, susceptible d'être une femme nouvelle, plus spontanée, plus confiante, à la fois plus vivante et plus éprise de vie.

Ce printemps qu'on devinait dans l'air encore froid, qu'on respirait avec les effluves de la terre encore nue, qu'on sentait frémir, ardent et doux, sous l'écorce aride et grise des arbres, Éliette le portait en elle comme une mystérieuse promesse de joie...

Julien marchait aux côtés de la jeune fille, dans le sentier pierreux qui longeait les champs remués, puis dévalait vers la grande route, en contournant une carrière depuis longtemps abandonnée où, immobiles et profondes, les eaux de l'hiver reflétaient le ciel...

— J'étais parti à votre recherche, avoua-t-il. Ma mère m'a dit que vous reveniez souvent par la vieille carrière... Vous devriez prendre un chemin moins désert, quand vous êtes seule...

— Oh ! en plein jour, je ne vois pas trop ce que je pourrais redouter... Le pays est très sûr...

Néanmoins, je vous remercie de votre attention, fit-elle d'un air d'insouciance.

Au bas du raidillon, le sentier se trouvait brusquement coupé par un ruisseau large et peu profond qu'on passait d'habitude assez aisément sur de grosses pierres plates disposées à cet effet... Mais, par suite de la fonte des neiges et de pluies récentes, l'eau était, ce matin, plus haute, plus rapide et les pierres en partie submergées.

— Voulez-vous que je vous porte ? fit Julien, en souriant.

— Non, non, je puis très bien passer seule...

— Donnez-moi la main, au moins... C'est très glissant... Voyez...

— Mais pas du tout... Je puis très bien passer seule, je vous assure...

Le refus ne souffrait pas de réplique. Éliette s'élança, mais, dès la seconde pierre, son pied glissa, elle chancela légèrement... Alors, sans mot dire, d'un geste prompt, inconsciemment brutal peut-être, Julien la prit dans ses bras, l'enleva et la porta jusqu'à l'autre bord...

Elle eut pour s'écarter de lui un mouvement brusque, épeuré...

— Je vous avais prié de me laisser, fit-elle, haletante...

— Vous auriez préféré tomber, n'est-ce pas ?
riposta-t-il les dents serrées.

— Je ne serais pas tombée...

— Alors, reprit-il de la même voix changée, presque dure, je vous fais horreur... Ce que j'ai su vous inspirer, c'est une aversion invincible, physique... Et pourtant, autrefois... oui, autrefois, Éliette, vous ne pouvez effacer cela...

Elle était redevenue pâle, pâle jusqu'aux lèvres

— Ne parlez pas d'autrefois... Ce serait mal, ce serait indigne de vous, balbutia-t-elle. Vous m'avez demandé d'oublier...

— Je ne puis pas oublier, moi... oublier qu'alors vous étiez douce et confiante, que vous me souriez,... que...

Elle l'interrompit :

— Je n'étais qu'une enfant, je vous le répète... J'étais étonnée, flattée...

Tout bas, comme involontairement, elle ajouta :

— Je ne savais pas même ce que c'est qu'aimer...

La question partit, irrésistiblement :

— Vous savez, maintenant ?...

Elle hésita, puis, plus bas encore :

— Oui, dit-elle, je connais maintenant l'orgueil d'aimer, en secret et en silence, sans rien espérer...

Il eut un rire ironique.

— J'admire votre résignation... Moi, je ne puis concevoir qu'une sorte d'amour... celui qui espère... parce qu'il veut.

Dans la soirée, madame Cayrol interrogea Éliette, qui lui semblait être plus absorbée que de coutume, presque abattue...

— Vous êtes toute drôle, ma mignonne... Je n'aime pas ça... Est-ce que vous avez mal ?

Elle répondit avec empressement qu'elle n'avait rien et se sentait en parfaite santé.

Julien avait quitté des yeux le journal qu'il tenait déployé, puis aussitôt, sans rien dire, il avait repris sa lecture.

Mais, comme la jeune fille sortait pour aller chercher dans la bibliothèque un livre demandé par madame Cayrol, il la rejoignit.

— C'est moi que vous boudez ainsi ? questionna-t-il, fiévreux, irrité.

— Je ne boude personne, ... repartit-elle, froissée du ton plus que de la phrase.

— Qu'avez-vous ? insista-t-il. Je n'ai vraiment rien dit ni rien fait qui puisse justifier votre attitude de ce soir... Qu'avez-vous ?... J'ai le droit de le savoir ?...

Elle leva les yeux et croisa le regard, tout

ensemble agressif et anxieux, qui cherchait son regard,

— Vous n'avez aucun droit, déclara-t-elle fermement. Je ne vous suis rien... Il y aurait une véritable lâcheté à l'oublier maintenant...

— Oh ! je ne l'oublie pas... Vous me l'avez rappelé trop souvent !... Mais, à votre tour, vous oubliez que... vous m'aviez promis votre amitié...

Elle eut un sourire un peu amer, et, passant légèrement, son livre à la main, devant le jeune homme :

— Ah ! qu'en feriez-vous ! dit-elle

Il eut un regard sombre.

— Vous avez raison, répliqua-t-il sèchement...
Je n'en veux pas...

... Et le jour qui semblait ne jamais devoir venir, vint... Éliette Morin fut mariée à Julien Cayrol.

Une foule sympathique et discrètement joyeuse emplissait l'église de Beauregard-les-Berges...

Tout le village était là.

Le soleil brilla. Du haut des verrières naïves, le rayon clair dont on dit qu'il porte bonheur aux épousées, tomba sur les blancheurs vaporeuses

du voile, tandis que, recueillie, la jeune fille s'agenouillait.

Avant qu'Éliette quittât les Pressoirs, une délégation des ouvriers lui avait apporté, avec des vœux de félicité pour elle et Julien, et de guérison pour madame Cayrol, une immense corbeille de fleurs blanches.

A la sortie de l'église, les enfants de l'Orphelinat, qu'elle avait visités souvent, lui offrirent un bouquet.

L'aîné de la bande, timide et rougissant, commença gravement le compliment qu'on lui avait enseigné mot à mot :

— Madame, le beau jour de votre mariage est, pour tous, un jour de fête...

Et, souriante sous la douceur nuageuse du tulle, — parce qu'il fallait bien sourire à ces gens qui lui souriaient, — Éliette pensait au mensonge inconscient des êtres et des choses dont elle était entourée, à son cœur désolé, à son invisible isolement, à l'abîme qu'elle sentait entre elle et l'homme au bras duquel elle s'appuyait, à la malade exilée de la fête, qui attendait, là-bas, aux Pressoirs, confiante et trompée, joyeuse... et guettée de si près par la mort.

XIII

Madame Cayrol avait reçu dans son petit salon, les amis qui avaient tenu à lui apporter leurs félicitations.

... Maintenant, tous s'étaient éloignés ; la pièce familière avait repris son aspect de chaque jour.

Encore vêtue de la longue robe de satin dont les plis ruisselaient harmonieusement autour d'elle, la nouvelle épousée caressait la malade de sa sollicitude aimante, rapprochait la petite table, redressait les coussins du fauteuil, préparait la boisson réconfortante... Puis, soudain, tendrement et respectueusement, comme en une douce prise de possession, la baisait au front, l'appelait en son cœur : « Ma mère. »

Madame Cayrol regardait sa belle-fille, celle qu'entre toutes elle eût choisie, pour l'honneur et le bonheur du fils qu'elle adorait... Elle admirait cette beauté fine, cette grâce pure, cette pâleur blanche et délicate de fleur, que ne trahissaient pas les tons ivoirins de l'étoffe nuptiale.

Et elle jouissait de son œuvre.

Elle se sentait lasse, lasse... comme étant au bout de l'existence terrestre, mais, à les voir tous deux près d'elle, Julien, Éliette, si jeunes, si beaux, si pleins de vie, elle éprouvait une joie parfaite, l'impression du voyageur qui se sait port... Une grande paix descendait en elle.

— Comme notre Éliette est mignonne dans cette robe de neige ! murmura-t-elle en souriant tendrement. C'est ainsi que j'aimerais à me la rappeler toujours !... N'est-ce pas, mon Julien, qu'elle est bien jolie, ta femme ?

Il répondit :

— Oui, maman... bien jolie !

— Tu l'aimeras beaucoup, mon enfant... Tu la rendras bien heureuse ?...

Il répondit encore, grave et doux :

— Oui, maman.

Madame Cayrol souriait toujours, contente.

— Embrasse-la, mon fils, reprit-elle, pour que

mes beaux souvenirs d'aujourd'hui vous gardent ainsi tout près l'un de l'autre...

Éliette ne fit pas un mouvement. Prise d'un trouble fou, un peu plus pâle encore, elle ferma les yeux.

Le bras de Julien l'attira, ses lèvres s'appuyèrent sur les yeux clos...

Il parut à la jeune fille que ce baiser qu'elle ne pouvait fuir n'aurait pas de fin... que la brûlure lente en marquait ses paupières...

Elle se dégagea doucement... Alors elle entendit un cri déchirant de Julien, elle vit le jeune homme se précipiter vers sa mère.

La tête de madame Cayrol était tombée sur son épaule, inerte, les yeux révulsés, la bouche ouverte...

Julien avait saisi la main raidie, cherchant le battement de l'artère... Un sanglot désespéré le secoua...

Très paisiblement, la pauvre femme s'était éteinte, dans la pensée du bonheur de son fils, dans la joie de cette vision du jeune couple uni dont elle voulait garder le souvenir « toujours »...

.

A la place qu'elle avait occupée tant de fois dans le petit salon, pour lire ou coudre, Éliette

était assise, le buste penché, ses mains inactives jointes sur ses genoux, ses yeux meurtris tendus d'instinct vers la porte ouverte à deux battants, vers ce trou d'ombre où tremblait, pâle et diffuse, la lueur des bougies qui brûlaient là-bas, au fond de la chambre, près du lit de madame Cayrol..

Cinq coups retentirent à l'église du village, traînant à travers la distance des sonorités lugubres. Aussitôt, dans la pièce silencieuse, le timbre grêle de la pendule répondit. La lampe baissait, presque vide. La clarté funèbre dessina plus nettement le cadre béant de la porte. Éliette se leva, alluma une autre lampe, souffla la petite flamme mourante et rechargea le feu qui s'alanguissait... Des parfums violents de lis et de tubéreuses arrivaient par bouffées lourdes.

Étouffant ses pas sur le tapis profond, Éliette franchit le seuil de la chambre mortuaire... De toute la nuit, veillant, attentive et proche, elle n'avait jamais laissé passer longtemps sans contempler la belle figure blanche qui dormait, dans l'admirable rajeunissement de la paix parfaite, au milieu des fleurs nuptiales dont l'épousée du matin l'avait pieusement entourée...

Julien n'avait pas voulu quitter le chevet de sa mère... Toujours Éliette le trouvait à la même

place, assis contre le lit, ses yeux fixés sur les paupières reposées, sur la bouche scellée d'un mystérieux sourire..., ou, plus souvent, à genoux, la tête cachée sur le drap... Parfois elle l'entendait pleurer, ou elle voyait ses épaules, sa nuque secouées fébrilement par la convulsion des sanglots qu'on étouffe... Alors elle s'agenouillait près de lui, et elle priait.

Elle souffrait de le sentir si seul, à côté d'elle : pourtant elle n'osait pas lui parler, cherchant en vain les mots qu'il eût fallu trouver pour toucher à cette douleur.

L'odeur des fleurs s'exaspérait dans la chambre close, cette odeur spéciale des fleurs qui se flétrissent sur un lit de mort...

Soudain Eliette eut peur de l'immobilité du jeune homme, de cette masse inerte, affalée, que formait son corps contre la couche funèbre.

— Julien... murmura-t-elle, prononçant d'instinct le nom que, dans cette chambre, elle lui donnait toujours...

Comme il ne répondait pas, elle lui effleura légèrement l'épaule... Il tressaillit de tout son être et la regarda sans rien dire ; il avait des yeux étranges, vides d'âme, hagards dans la brûlure des larmes...

Elle eut un cri :

— Julien ! parlez-moi !

Il secoua sa tête et passa lentement la main sur son front.

— C'est vous, dit-il... Je ne sais plus... Je suis anéanti...

Il se leva péniblement ; elle lui tendit les deux mains, l'aidant de toute sa force.

— Je vous en prie, quittez cette chambre un instant, implora-t-elle à voix basse. Je ne vous demande pas de vous éloigner, mais... venez ici, à côté... La porte est ouverte ; on est tout près...

Elle l'entraînait doucement vers le petit salon ; il n'avait plus la volonté nécessaire pour résister.

Elle répéta :

— Il faut que vous vous reposiez quelques minutes... loin de ces fleurs... Après, vous serez mieux... Vous avez besoin de toutes vos forces... Mettez-vous là... rien qu'un moment...

Elle l'avait conduit jusqu'à la chaise longue de madame Cayrol ; il obéissait passivement... Elle lui glissa sous la tête un coussin de lingerie ; elle lui jeta sur le corps un grand châle laineux... Il se taisait, il recevait ces menus soins sans en avoir bien nettement conscience ; il sentait errer autour de lui les petites mains compatissantes, ils en

éprouvait un bien-être qui ne correspondait à aucune impression définie de son cerveau... Il souffrait de la tête... Un vague désir passa, s'ébaucha dans son esprit..

« Si elle posait ses lèvres sur mon front... ou sa main comme autrefois, quand maman lui disait d'être bonne et de me guérir... »

Machinalement, il dit...

— J'ai mal à la tête... Ce sont les fleurs... J'ai si horriblement mal!...

D'un geste instinctif, d'un geste maternel de garde-malade, la main d'Éliette couvrit le front douloureux et y demeura quelques secondes.

— Vous avez un peu de fièvre... Essayez de dormir,... un quart d'heure seulement...

Elle s'éloignait. Comme elle atteignait la porte, comme elle allait franchir le seuil sombre et pâle, Julien l'appela, la retint dans une phrase balbutiée :

— Éliette... ne me quittez pas... Je ne peux plus... je...

Elle se rapprocha, ses yeux interrogeaient.

Il murmura :

— Je ne peux plus rester seul !... Je souffre !... Vous voyez bien que j'ai besoin que vous soyez là...

Sans répondre, elle s'assit auprès de lui ; sa main s'était posée distraitement sur le bras de la

chaise longue... D'un mouvement âpre qui ressemblait presque à un mouvement de colère, Julien s'empara de cette main et la garda, serrée dans la sienne... Il ferma les yeux... De temps à autre, brusquement, il les rouvrait, puis ses paupières lassées s'abaissaient de nouveau.

Au bout d'un moment, l'abattement de la fatigue l'emporta sur l'énervement de la douleur... L'oubli vint. Mais, dans le repos même, le pauvre visage conservait son expression désolée, à laquelle l'impuissance du sommeil ajoutait quelque chose de plus poignant.

Éliette restait là, immobile et comme anéantie dans son immobilité; parfois, il lui semblait n'avoir plus conscience de sa propre vie, de l'existence physique de son corps que par l'étreinte raidie de cette main qui gardait sa main, sans qu'elle pût songer à la reprendre et l'engourdis-sait peu à peu...

Le sommeil du jeune homme était agité; par instant, un frémissement convulsif contractait ses lèvres ou faisait palpiter ses paupières; un soupir haletant rappelait qu'il avait pleuré... Un moment, de fines gouttes de sueur perlèrent à ses tempes; doucement, d'un geste léger, Éliette les essuya.

Elle pensait, — et c'était si étrange, et cela

paraissait à la fois si incroyable et si vrai dans la matérialité des choses de l'heure présente, -- elle pensait :

« Nous nous séparerons bientôt, les jours qui nous restent à passer ensemble sont comptés, mais, *maintenant*, il est *mon mari*... Cette bague qui meurtrit ma chair sous l'étreinte inconsciente de sa main, c'est lui qui l'a mise à mon doigt... Ses lèvres m'ont donné le seul baiser que j'aie reçu, le seul que je recevrai jamais... Il est mon mari... J'ai le droit d'être là, de le soigner, de le regarder dormir... »

Elle pensait encore :

« Quand il souffre, quand il est malheureux, il a l'air si faible... Il n'a pas l'habitude de souffrir... C'est pour cela que, si facilement, on lui fait de la peine... dans les plus petites choses!... Il a toujours été gâté, choyé, aimé... Il est comme ces enfants qui sont tristes et étonnés dès qu'on cesse de leur sourire... Moi, je le peinais, je l'irritais souvent... Quand nous nous quitterons, il aura du chagrin... parce qu'il est impressionnable... et puis parce qu'il est bon, malgré tout... Mais je suis sûre que, bien vite, il se sentira plus libre et comme soulagé... Je me demande s'il aime encore cette femme ? »

Dans une contraction involontaire, la main endormie resserra son étreinte fébrile... Ce fut presque douloureux.

Éliette appuya sa tête au bord du dossier.

« Pendant les derniers jours, je ne veux pas qu'il ait de peine par moi », se dit-elle.

Et soudain, bien bas pour ne pas réveiller « son mari », elle se mit à pleurer... Elle pleurait sur le malheur de Julien, elle pleurait l'adorable femme qu'elle avait elle-même chérie comme une mère... elle pleurait aussi une autre morte, celle dont le fantôme était apparu, la veille, en robe d'épousée, et dont les fleurs de joie, les blanches fleurs de noces, se fanaient maintenant sur un lit funèbre,

XIV

Depuis que madame Cayrol n'était plus, la maison semblait immense, vide et mystérieuse. On y marchait à pas étouffés ; on y parlait à voix basse : on y tressaillait au moindre choc, au plus léger bruit... Ceux qui y vivaient, au hasard des jours, dans le désarroi des habitudes brisées, avaient l'impression de ne plus y être qu'en passage.

Madame Cayrol n'avait pas laissé de testament. A la fin d'une longue lettre, écrite deux ans auparavant et où elle ne parlait guère que de sa tendresse et de ses appréhensions de mère, elle conjurait son fils de ne jamais vendre ni les Pressoirs ni les carrières des Berges ; elle lui donnait des conseils et quelques indications utiles

pour l'exploitation du domaine et le choix d'un directeur-gérant qu'elle jugeait indispensable; elle le priaît enfin d'assurer le sort de ses vieux domestiques, Justine et Jacquet... C'était tout.

Julien n'eût jamais songé à se défaire des propriétés de son père, dont les revenus étaient excellents et sûrs, ni surtout de la maison des Pressoirs, qu'il avait toujours aimée et que le souvenir de madame Cayrol lui rendait plus chère encore... Plus tard, il serait heureux d'y revenir et d'y retrouver les choses connues à la même place, sous la garde fidèle de Justine et de Jacquet.

Pour tout le reste, il se conforma très rigoureusement aux désirs et aux instructions de sa mère.

Avant de quitter la maison triste, il avait d'importantes dispositions à prendre, des lettres à écrire, des comptes à établir, des papiers à trier, à ranger, à brûler, — tout un labeur long, minutieux et pénible à accomplir.

Éliette lui était une précieuse auxiliaire; chaque jour, elle et lui passaient plusieurs heures à travailler dans la bibliothèque.

Éliette s'était tenu parole, elle s'efforçait de ne plus « faire de peine »... Elle était l'amie qu'elle

avait promis d'être, elle l'était simplement, fraternellement, avec beaucoup de douceur et de compassion...

Dans le silence navré de la maison, dans cette atmosphère étrange que créait autour d'eux le souvenir presque tangible de madame Cayrol morte, les difficultés de leur situation et aussi de leurs relations quotidiennes se trouvaient momentanément simplifiées, par une sorte de trêve.. Les conditions tragiques dans lesquelles la douloureuse catastrophe s'était produite au jour même de leur mariage, donnaient à cette situation sa raison, ou tout au moins son prétexte, d'être et de se prolonger quelque peu sans explications décisives.

Quels que fussent les sentiments intimes de Julien, son orgueil d'homme pouvait se taire ; les méfiances d'Éliette, ses appréhensions complexes et souvent contradictoires, s'apaisaient dans la notion confuse d'une invisible sauvegarde.

Il n'y avait auprès d'elle qu'un homme malheureux, dont elle partageait le chagrin, auquel elle devait son aide, sa pitié et ses soins et qui ne lui demandait ni amour ni soumission...

En sortant du cimetière, instinctivement, parce qu'il se sentait sans force, Julien s'était appuyé

sur elle... Maintenant qu'il ne cherchait plus le soutien matériel de son bras frêle, il s'appuyait encore sur elle à toute minute du jour... Il la consultait sur les moindres choses ; puis surtout, il lui parlait de sa mère, il n'en parlait qu'à elle... La sympathie des autres l'obsédait... Près d'elle seulement, il osait souffrir... Il devinait autour de lui, comme une protection, cette sollicitude discrète et intelligente de femme... et c'était doux dans le chagrin même.

Il remerciait Éliette, il lui disait naïvement :

— Comme vous êtes bonne ! Je n'aurais jamais cru que vous fussiez aussi bonne !

Quand il la quittait, il lui baisait la main presque dévotieusement, sans qu'elle songeât à fuir cette caresse qui ressemblait à un hommage.

Elle se sentait libre et maîtresse d'elle-même dans toute sa fierté, dans toute sa pureté triomphante..

De l'avenir ni lui ni elle n'avaient encore dit un mot, bien que tous deux y pensassent sans cesse.

Cependant le travail qui les avait retenus aux Pressoirs touchait à sa fin.

La première, Éliette rompit le charme, un peu brusquement, sans avoir recours à aucune des phrases préparées...

— ... Il faudra bientôt que je songe à partir, dit-elle.

Julien tressaillit.

— Que vous songiez à partir ? répéta-t-il... Mais pourquoi ? comment ?... Nous n'avons rien dit... rien décidé !... Où voulez-vous aller ?

— Je suis très fatiguée, reprit-elle, ... très ébranlée surtout... J'ai besoin de me reposer... de me recueillir... avant que... des mesures définitives soient prises... avant même que... nous nous occupions de les prendre...

— Pourquoi parler de tout cela ? murmura Julien... Vous savez qu'il n'y aura de définitif que ce que vous exigerez...

Elle ne parut pas entendre.

— ... Mon grand désir serait de passer quelques jours à Dijon... au couvent où j'ai été élevée. La supérieure, Mère Marie des Anges, m'a témoigné toujours beaucoup d'affection... Là, je trouverai le calme, la paix qui me sont nécessaires... Seulement, je voudrais...

Elle eut des larmes dans la voix. Julien lui prit la main ; sans brusquerie, elle se dégagea.

— Qu'est-ce que vous voudriez ? demanda-t-il avec une grande douceur.

— Je voudrais... Ne pensez-vous pas comme

moi qu'il faudrait... qu'il faudrait que mon départ des Pressoirs coïncidât avec le vôtre?... Si je partais seule... cela semblerait si étrange!...

Elle acheva plus bas :

— ... On saura toujours assez tôt.

— Je n'ai jamais admis une minute que vous pussiez quitter les Pressoirs sans moi, fit gravement le jeune homme. Si vous désirez partir, nous partirons ensemble, le jour que vous fixerez...

— Je vous remercie... dit-elle.

Le lendemain, après le dîner, Julien reçut une lettre de Paris qui parut l'étonner, puis l'intéresser vivement, et qu'il lut à deux reprises.

— Il faut croire que les absents n'ont pas toujours tort, déclara-t-il enfin. Le *Monde Musical* m'offre une situation qui me semble présenter de sérieux avantages...

— Alors, vous l'acceptez ?

— Oh ! le dernier mot n'est pas dit... Mais... oui, il y a de grandes chances pour que je l'accepte... C'est une occasion excellente et, somme toute, assez inespérée, de reprendre pied... Tenez, voici la lettre...

Il s'interrompit ; sa voix trembla imperceptiblement, tandis qu'il ajoutait .

— Le directeur du *Monde Musical* désire avoir

un entretien avec moi... à Paris naturellement... Il demande à être fixé, dès les premiers jours de la semaine prochaine... au plus tard...

— Ah!... c'est pour tout de suite...

L'exclamation un peu sourde avait été très brève, comme un cri retenu... La phrase qui suivait tomba presque indifférente.

— Je ne commencerais mes articles que le 15 mars, ou même le 1^{er} avril, continua Julien. Mais il faut que, dans un délai assez court, les pourparlers aient abouti avec moi... ou repris avec un autre...

Éliette s'absorba dans la lettre du *Monde Musical*, puis la rendit au jeune homme.

— Vous me laisserez à Dijon, en passant... Vous y avez affaire, d'ailleurs, dit-elle tranquillement. Cela s'arrangera très bien...

— Je ne m'arrêterai à Paris que le temps de discuter mon contrat... Comme vous, j'ai soif de calme.. Je sais, aux environs d'Antibes, près de la mer, un coin délicieux, ensoleillé, fleuri, et, — ce qui est plus rare, — assez ignoré encore pour qu'on soit certain de n'y rencontrer que des pêcheurs et des jardiniers... C'est là que je compte aller pour une quinzaine.

Il se tut, hésita un peu, puis, assez légèrement

pour qu'au besoin la phrase pût être prise comme moins décisive qu'elle n'eût semblé dite sur un autre ton, il ajouta :

— Vous devriez venir avec moi...

Elle secoua la tête.

— Non, dit-elle, ce n'est pas sur le littoral méditerranéen que je trouverais ce que je cherche....

— Pourquoi ? Ce que vous cherchez, après tant de fatigues, d'angoisses, d'horribles secousses.. c'est le repos, la paix, une sorte de détente.. Vous les auriez là-bas, plus complets, plus recueillis, plus consolants que partout ailleurs... Ce qu'il vous faudrait, ma pauvre enfant, ce serait de ne plus souffrir, ce serait de vous laisser un peu vivre... Là où vous souhaitez d'aller, au milieu de femmes qui ont renoncé à la vie, à tous les devoirs normaux, à toutes les joies saines et pures de la femme, on se laisse mourir...

Elle eut un sourire mélancolique...

— Ne croyez-vous pas, fit-elle, qu'on puisse précisément trouver quelque consolation à se « laisser mourir », comme vous dites, lorsqu'on n'espère plus rien de la vie?...

— Je crois qu'à vingt ans, on n'a pas le droit de désespérer de la vie...

— Cela dépend, dit-elle.

Elle avait pris sur la table quelques lettres d'affaires, encore cachetées, que Julien, tout occupé de la proposition du *Monde Musical*, avait mises de côté pour être ouvertes au bureau le lendemain; distraitement, elle les regardait une à une...

Une suscription la frappa. Elle sépara de la masse des lettres qu'elle tenait à la main une enveloppe de petit format adressée à madame Cayrol et la tendit à Julien.

— Ce doit être une lettre privée, remarquait-elle; il n'y a que le nom de votre pauvre mère...

Julien prit l'enveloppe et la décacheta; mais, tout de suite, il rendit la lettre à la jeune femme.

— Ce n'est pas pour ma mère, dit-il simplement, c'est pour vous... Voyez, d'ailleurs, il y a madame J. Cayrol...

Une rougeur intense dévora le blanc visage d'Éliette.

Depuis son mariage, on lui disait tout naturellement « Madame », mais l'appellation avait conservé pour elle un caractère impersonnel; elle ne s'était jamais sentie aussi absolument désignée, couverte par le nom de son mari, ce nom qui était devenu le sien...

— C'est vrai, acquiesça-t-elle...

Et ils se turent.

Plus tard, quand elle se leva pour se retirer, il parut à Julien qu'elle avait l'air triste ou contraint.

— Est-ce que vous êtes fâchée contre moi ? demanda-t-il.

— Mais non ! Pourquoi serais-je fâchée ?

— Je ne sais pas...

Il retint la main qu'elle lui avait tendue, y appuya ses lèvres, puis son front, puis encore ses lèvres, puis sans rien dire, il la laissa retomber.

— Nous pourrons très bien partir dans quatre jours, fit-elle, revenant au sujet qu'ils avaient quitté sans conclure. Tout sera prêt... Vous devriez prendre rendez-vous avec le directeur du *Monde Musical* pour lundi ou mardi...

— Comme vous voudrez... répondit-il.

Dès lors, Éliette parut n'avoir plus qu'une préoccupation, faire en sorte que rien ne reculât à une date plus éloignée ce départ fixé.

Par une taquinerie du sort, la besogne achevée se compliquait de tâches connexes, inaperçues d'abord.

Julien dut s'absenter tout le jour

Éliette travaillait seule, fiévreusement, passant

d'une chose à une autre, lorsqu'elle se trouvait arrêtée sur quelque point par la nécessité d'en référer au nouveau maître du domaine... Les soirées dans la bibliothèque se prolongèrent assez tard. La veille du départ, la jeune femme était exténuée.

Dans la soirée, Julien qui parcourait depuis un moment les papiers dont elle l'avait prié de prendre connaissance, s'étonna tout à coup de ne plus recevoir aucune explication; il leva les yeux et vit que, tandis qu'il lisait, Éliette s'était endormie, prise par le sommeil sans le savoir, en pleine vie... Elle dormait gracieusement, la tête un peu renversée en arrière, vers la gauche, sur le dossier du fauteuil où elle était assise.

Julien s'agenouilla pour la regarder, et le souvenir lui vint de cette nuit funèbre de leur mariage, de cette heure d'accablement où, gagné peu à peu par la torpeur d'un sommeil morbide, il soulevait de temps à autre, péniblement, ses paupières alourdies pour rencontrer, attentifs sous leur voile de larmes, les beaux yeux qui veillaient près de lui, grands ouverts.

Maintenant, c'était Éliette qui dormait, oublieuse de toute attitude voulue, jolie d'une innocence exquise et touchante dans cette inconscience qui

faisait d'elle, si méfiante et si fière, un être faible et désarmé.

Avec une sorte de ferveur attendrie, Julien se pencha sur elle. La fraîcheur du souffle endormi lui frôla le visage comme une caresse... Tout bas, si bas qu'il eût fallu deviner les mots aux mouvements de ses lèvres, il murmura :

— Ma femme chérie...

Il la regardait de tous ses yeux, de toute son âme, jalousement.

Soudain, dans le calme jeune et doux de son sommeil, elle eut un sourire délicieux, un sourire tendre et léger qu'il n'avait jamais vu sur sa bouche... Alors il se pencha plus encore, et, dans un effleurement craintif, il baisa ce sourire, il le prit sur ses lèvres, presque au vol...

Puis, tout de suite, avec la peur éternée d'un réveil méchant, il se rejeta en arrière...

Éliette tressaillit... Ses yeux s'ouvrirent vagues, étonnés... Elle se redressa et vit le jeune homme debout près d'elle.

— J'ai dormi, dit-elle... J'ai même rêvé, je crois...

Comme elle parlait, brusquement sa pâleur se colora d'un de ces flux roses subits et déconcertants, qui la rendaient si jolie, jolie si *autrement...*

— Qu'est-ce que vous rêviez, Éliette ? demanda Julien.

— Mais je ne me rappelle plus,... je ne sais pas !... répliqua-t-elle.

Elle s'était levée avec une sorte de hâte...

— Je suis si fatiguée, reprit-elle, si fatiguée...
A demain !

Son visage était redevenu pâle et mélancolique.

On eût dit qu'un nuage en avait voilé la douceur lumineuse.

Julien la suivit des yeux, tandis qu'elle s'éloignait sans tourner la tête.

Puis il eut un soupir profond, et le mot qu'elle avait dit en partant lui monta du cœur aux lèvres, mystérieux, gros de douleur peut-être : *Demain !*

XV

Dans le wagon où ils étaient seuls, Eliette et Julien n'avaient prononcé que de rares paroles.

Éliette suivait distraitement au dehors le défilé des choses ou feuilletait sur ses genoux des journaux illustrés qui semblaient tout à coup l'intéresser plus que quoi que ce fût au monde. Julien laissait traîner ses yeux dans le vide quand il cessait de regarder Éliette ; mais il regardait Éliette presque constamment, ramené toujours à ce blanc visage qui se mouvait doucement en face de lui, penché sur les gravures ou levé vers la vitre, sans rien décéler de l'âme close dont il n'était que le masque...

Il y avait des choses que Julien voulait dire,

et, pour les dire, il avait librement choisi cette heure. Il se taisait pourtant, parce qu'il avait peur ; il se taisait dans l'angoisse de l'effort qu'il sentait nécessaire et qu'il ne faisait pas, et il lui semblait qu'en courant éperdument à travers la campagne, le train emportait les minutes, les heures, très vite, comme un trésor volé...

Éliette eut un léger frisson. Il le vit comme il avait vu, depuis une heure, la plus insaisissable nuance de sa physionomie, le plus imperceptible mouvement de sa main.

— Vous avez froid ? demanda-t-il.

— Mais non !... Comment aurais-je froid...

Et elle eut, en montrant son écharpe de fourrure, un des cadeaux de madame Cayrol, ce petit sourire d'ironie qui, parfois, sans raison définissable, affinait sa bouche.

— Alors c'est au cœur que vous avez froid,... murmura le jeune homme. Il y a des frissons que rien d'extérieur n'explique... Où vous voulez-vous ensevelir, votre cœur aura froid souvent...

Ils se turent de nouveau, puis Julien vint s'asseoir auprès d'Éliette.

— Ah ! comme vous êtes calme ! s'écria-t-il, avec une irritation sourde. Est-il possible qu'à l'heure où vous avez décidé que nous devons

nous séparer, vous puissiez rester aussi calme, aussi impassible... que vous n'éprouviez rien !...

Les yeux de la jeune femme s'emplirent de reproches.

— Ce que vous dites là est mal... fit-elle seulement.

Doucement, Julien lui ôta des mains les journaux qu'elle tenait encore.

— Éliette, dit-il, pâle soudain et la voix altérée, venez avec moi, je vous en supplie !... Ne nous arrêtons à Dijon que quelques heures !... Venez avec moi !... à Paris... puis là-bas...

Aux premiers mots, Éliette avait tressailli. Elle balbutia :

— Ce que vous me demandez n'est pas faisable... N'en parlons plus, je vous en prie !...

— Je veux en parler, il faut que j'en parle !... Aux Pressoirs, j'appartenais tout entier au souvenir de ma mère, au chagrin que vous avez partagé si fraternellement avec moi... Et puis, je n'osais pas... j'avais si peur de vous déplaire... Je me suis tu... J'ai évité toute discussion... Mais je ne puis accepter l'idée de vous conduire à ce couvent... Venez avec moi, je respecterai votre volonté, je vous le jure !... Je me soumettrai à toutes les épreuves qu'il vous plaira de m'impo-

ser... Mais nous serons ensemble... Je vous emmènerai vers le soleil sous un ciel pur, dans un pays tiède et doux qui vous rendra moins pâle... Vous tâcherez d'avoir un peu plus de confiance en moi,... de me juger avec un peu plus d'indulgence... et... vous me laisserez vous aimer... Oh ! ma chérie, je ne puis faire autrement, je vous aime !... Et vous êtes née pour qu'on vous aime, née pour aimer aussi... tout votre être le dit, malgré vous-même... Et je vous aimerai tant que...

Le visage d'Éliette avait changé : il était maintenant si blême que Julien eut peur...

— Mon Dieu, qu'avez-vous ? s'écria-t-il affolé... Éliette ?...

Elle lui reprit ses mains qu'il avait saisies fiévreusement... Un peu de rose revenait à ses joues, à ses lèvres.

— C'en'est qu'un éblouissement... dit-elle... Tout ce que vous me dites me bouleverse affreusement, vous devez le comprendre... Ne me faites pas regretter d'être partie avec vous...

Pour ne pas la mécontenter, il s'était un peu éloigné d'elle. Ses yeux exprimaient une grande détresse...

— Vous souffrez ! reprit-il. Mon amie chérie, vous souffrez !.. Et moi, je ne peux rien, parce

que vous vous méfiez de ma tendresse, parce que vous ne consentez même pas à m'entendre... Éliette, je vous aime passionnément, il faut bien pourtant que je vous le dise... Et vous êtes ma femme ! Et vous avez décidé de me fuir... Comment voulez-vous que j'accepte ma condamnation sans crier, sans me défendre... Je vous aime de toutes mes forces... Vous ne sentez donc pas que vous êtes *tout* pour moi... que, depuis longtemps déjà, votre indifférence me tue... Et cependant, il y a eu un jour... — oh ! ma chère adorée, laissez-moi le dire... — il y a eu un jour où vous m'avez aimé... Vous étiez une enfant, oui, je sais, vous étiez à l'âge où c'est l'amour qu'on aime vaguement, idéalement, sous les traits du premier amoureux qu'on rencontre... Mais enfin celui que vous avez rencontré, Éliette, c'était moi.., et, à ce moment-là, si je vous avais demandé votre vie, vous me l'auriez donnée... et nous serions heureux depuis quatre ans !

Elle eut un sourire désabusé.

— Si vous me l'aviez demandée..., fit-elle, appuyant sur la conjonction, mais vous n'y songiez guère,... et vous aimiez une autre femme... beaucoup plus passionnément, je crois, que vous ne m'aimez aujourd'hui.

Quelque chose d'infiniment découragé assombrit le visage de Julien.

— Ah ! tenez, voilà ce que vous ne me pardonnez pas, ce que vous ne pouvez pas me pardonner... Que faire, dites, pour effacer *cela* de votre mémoire... Oui, je l'ai aimée follement, cette femme, Éliette... Il fallait bien que je l'aimasse ainsi pour agir comme je l'ai fait... Mais de tels égarements s'expient... J'ai expié les miens... Quand je suis arrivé aux Berges, quand je vous ai revue, l'amour d'autrefois était mort, mort si misérablement qu'il avait emporté toute la douceur des souvenirs heureux et jusqu'au respect du passé, ne laissant après soi, dans mon cœur, que ruines et que boue... Les faits, la force inéluctable des choses vous ont vengée... ah ! je puis vous l'assurer...

— Que m'importe maintenant ! fit Éliette avec une sorte de rage sourde et désolée. Pour moi aussi, le passé est mort !

— Il n'est pas mort, puisque chacune de vos paroles semble me le reprocher... puisqu'il restera éternellement entre nous comme une ombre menaçante, comme un mur de glace.

Vaguement, malgré soi, Julien attendait un démenti ; mais elle demeurait silencieuse, pâle toujours, ses cils voilant son regard

Il la contemplait désespérément...

— Si vous avez souffert par moi, nous sommes quittes, murmura-t-il.

Elle secouait la tête sans pouvoir proférer un son.

— C'est cela, n'est-ce pas ? reprit-il la voix saccadée, dans l'énervement de sa douleur... Vous voulez me faire souffrir... Alors, soyez contente... je souffre, je souffre beaucoup... J'ai déjà beaucoup souffert par vous !... Ah ! Dieu, quand je pense !... Ma pauvre mère était mourante... et il y avait des jours où j'étais malheureux, parce que vous m'aviez parlé durement... Je la voyais s'en aller, heure par heure... et il y avait des nuits où, si je ne dormais pas, ce n'était pas dans la terreur d'être appelé à son chevet, c'était parce que vous me hantiez, *vous*, parce que je ne pouvais chasser votre souvenir de mes yeux, de mon cœur, de tout moi... Et vous êtes ma femme .. et je ne vous demande rien... seulement de ne pas me quitter... Ma bien-aimée, n'ayez pas peur de moi... Vous voyez que je prie,... mais ne soyez pas impitoyable... ou alors il ne fallait pas...

Il s'arrêta.

— Il ne fallait pas devenir votre fiancée, puis votre femme... m'offrir à vous, n'est-ce pas ?

interrompit-elle... Car, c'est ce que j'ai fait... Vous avez raison de me le rappeler !... Comment ne comprenez-vous pas que toute cette scène est odieuse... Comment ne comprenez-vous pas que jamais, *jamais* — quels que fussent mon amour pour votre mère, ma souffrance de la voir souffrir, la reconnaissance que je lui gardais, — jamais je n'aurais accepté... ni proposé surtout !... de jouer un tel rôle, non seulement si j'avais pensé qu'un jour vous voudriez faire une réalité de cette fable, mais encore si je n'avais pas été convaincue que, de vous à moi, tout amour était impossible !. . Ah ! je croyais bien être la dernière femme que vous songeriez jamais à aimer !... Mais vous oubliez tout... mes déclarations formelles, l'irrévocabilité du pacte que tacitement nous avons conclu... Puisque vous m'aimez, il était de votre délicatesse de le taire... le souvenir de ce qui s'est passé entre nous devait être suffisant pour vous interdire tout espoir d'être aimé de moi...

Elle parlait durement, âprement, sans mesure, comme en un défi.

Une colère le prit.

— Je n'ai rien oublié, fit-il. Tout ce que vous venez de me dire, je le savais, je l'avais compris,

quoi que vous pensiez !... Vous ne m'aimiez pas... je ne pouvais l'ignorer... et ne l'eussé-je pas compris à votre attitude presque hostile que votre consentement à cette lamentable comédie d'amour aurait pu m'être.... m'eût été une preuve de votre indifférence. Mais, écoutez-moi, Éliette... moi, je vous aimais... Et jamais, entendez-vous, jamais, à mon tour, je n'aurais accepté votre dévouement, je n'aurais pu admettre ces fiançailles feintes, ce mariage illusoire, si je ne vous avais pas aimée,... si je n'avais pas espéré me faire aimer de vous... Je vous ai aimée, oh ! tout de suite, en vous revoyant !... Le charme qui me prenait tout entier, il me semblait le reconnaître, en retrouver dans mon cœur la trace ancienne, comme si j'en avais été pénétré déjà, au temps même où je souhaitais l'amour d'une autre... C'est singulier, n'est-ce pas ? Celle que tout d'abord j'ai aimée en vous, c'était la petite fille de Dieppe, la jolie créature de douceur et de tendresse qu'autrefois j'avais aimée peut-être, sans le savoir, d'un sentiment à part... Puis je vous ai aimée, vous, telle que vous étiez devenue... Je vous ai aimée... oh ! mille fois plus !... Mais je devinais votre antipathie... Quand ma mère a rêvé de nous unir, je l'ai suppliée de ne rien vous dire... Vous seriez

partie... Ma mère avait besoin de vous, Eliette et moi aussi, moi plus qu'elle encore peut-être... Alors... mon amour s'est laissé prendre à la tentation des étranges fiançailles que votre abnégation acceptait... Je pensais que cette entente, que cette quasi complicité nous rapprocherait, que vous me permettriez de vous voir, de vous parler plus librement... Là où vous ne voyiez pour ma mère bien-aimée qu'un mirage heureux, je voyais la possibilité d'une joie, d'une sécurité réelles... Je voulais que vous fussiez sa fille vraiment!... Et j'étais votre fiancé de tout mon cœur, de toute ma volonté... Sans vous demander d'engagement, je m'engageais... Vous vous prêtiez... je me donnais... Quand je vous ai demandé — en tremblant, n'osant pas même vous dire combien je vous aimais — de consentir à notre mariage, vous m'avez repoussé... Vous n'avez accueilli ma prière que plus tard, entraînée avec moi par un courant que nous ne savions plus, que nous ne pouvions plus remonter... Et j'ai accepté, moi, que ce mariage qui représentait tout le bonheur de ma vie ne fût qu'une douloureuse parodie! Croyez-vous que j'aurais eu cette docilité, vous aimant comme je vous aimais, si je ne m'étais pas dit que je gagnerais peut-être votre

cœur... et puis que, — momentanément du moins, et si malheureux que je fusse, — je mettrais un obstacle entre vous et... tout autre... car j'étais jaloux, horriblement jaloux de ce souvenir que vous m'opposiez... et je le suis encore... Éliette, ma chère petite Éliette, tentons une épreuve... Non, je n'oublie rien, je vous assure... vous serez libre... libre près de moi;... mais accordez-moi une trêve.... quelque temps seulement... là-bas où nous serons seuls... Si, au bout de ce temps, vous êtes aussi irréductible, si vous ne me dites pas un mot d'espoir,... je m'inclinerai, je vous le promets... je vous le jure!...

La jeune femme avait caché son visage de sa main. Quand elle le découvrit, il était plein de larmes.

Julien crut qu'elle fléchissait.

— Éliette, ma chérie, vous avez pitié de moi!... vous cédez, s'écria-t-il.

— J'ai pitié de *nous*, dit-elle. Tout cela est triste à mourir!... Non, je ne cède pas. A quoi nous mènerait une telle folie!... A de nouvelles luttes? à plus de souffrance encore?... Ah! nous avons assez souffert ainsi!... Dans quelque temps, nous nous reverrons... Il faudra que nous nous revoyions... et que nous soyons alors en possession

de tout notre sang-froid, pour décider de choses graves... D'ici là, nous avons besoin de calme, de solitude... Ce mariage vous a été comme à moi imposé par les circonstances .. Qui sait même dans quel état d'esprit je vous retrouverai !... On change... on se console si vite !...

— Oh ! je sais !... Tout dépend de la profondeur du sentiment dont on souffre... Vous l'avez prouvé...

Elle eut un sourire triste...

— Par ma versatilité... ou par ma constance ? dit-elle. Ah ! mon pauvre Julien, ne soyez pas cruel, allez... Vous risqueriez d'être injuste...

— Mais c'est vous qui êtes cruelle affreusement !... Oh ! Éliette, comment pouvez-vous dire que je changerai !... Quand nous nous reverrons, vous me retrouverez le même, ... un peu plus exaspéré, peut-être... Vous, au contraire, vous vous serez encore affermie dans votre terrible sang-froid... Vous aurez respiré l'atmosphère pétrifiante du cloître, ... vous serez encore un peu plus loin de moi... un peu plus forte contre moi... Et alors, tout sera fini, je le sens, j'en suis sûr !... tout sera fini !...

Des maisons se dressaient le long de la voie élargie... Le train parcourait des espaces striés de

rails... De temps à autre, son passage faisait sonner le métal d'une plaque tournante...

Éliette se leva.

— Nous arrivons, dit-elle.

D'un mouvement désespéré, Julien lui saisit la main.

— Éliette, supplia-t-il, dites-moi un mot... un mot qui me donne du courage... un mot d'espoir... pour plus tard... pour ce moment où nous nous reverrons!...

Elle hésita, et il vit qu'elle hésitait; il la prit contre lui éperdument...

— Ma femme, ma chère femme, implora-t-il encore, je t'aime, je t'aime, ne me désespère pas...

Mais elle s'était ressaisie.

Bruyamment, le train entra en gare.

— C'est impossible, dit-elle... Je ne peux pas, je ne veux pas...

Il eut un cri de rage.

— Ah! je comprends, c'est à cause de lui!...

Fébrilement, elle réunissait les objets épars sur la banquette.

— Oui, murmura-t-elle presque sans voix, c'est à cause de lui...

Ils descendirent du train, ne prononçant plus

que les mots voulus par les mouvements, les menus actes de l'arrivée...

Hors de la gare, comme un homme de peine chargeait sur une voiture les bagages d'Éliette, Julien attira la jeune femme à quelques pas...

— J'ai tout l'après-midi à passer à Dijon, dit-il, et à faire pour une demi-heure au plus... J'ai pensé... nous pourrions... ne pas nous quitter tout de suite...

Elle secoua doucement la tête.

— Je ne puis tarder, dit-elle. Il faut que je m'entende avec la supérieure avant ce soir... Elle ne m'attend pas...

Une phrase de révolte vint à Julien :

— ... Si j'allais trouver la supérieure, si je lui disais que je m'oppose à cette retraite, moi, votre mari... votre maître jusqu'à nouvel ordre...

Mais il se contint.

Éliette s'était rapprochée de la voiture; il la fit monter.

— Me permettez-vous de vous accompagner? interrogea-t-il froidement.

Elle se taisait.

— Non? insista-t-il.

— Je n'en peux plus... vous voyez, j'ai besoin d'être seule... murmura-t-elle d'une voix qui

demandait grâce... Dans quelques jours, je vous écrirai...

— Alors... adieu !...

Il ferma la portière et jeta l'adresse au cocher.

Elle eut un mouvement en avant pour rappeler Julien, des mots se pressèrent sur ses lèvres...

— Julien !... pas ainsi !... Ne nous quittons pas ainsi.

Mais qu'y eût-elle ajouté ?

Et la voiture partit.

XVI

La Mère Marie des Anges avait appris le mariage d'Éliette par une lettre joyeuse de madame Cayrol, puis, peu de jours après, la mort de madame Cayrol par un billet de faire part.

Quoique fort affairée à cette heure du milieu du jour, elle reçut Éliette tout de suite, l'embrassa maternellement et lui parla de madame Cayrol, avec qui elle avait été toujours en rapport de sympathie, presque d'amitié.

Mais, tandis qu'Éliette répondait, la supérieure était frappée de la fébrilité de ses paroles hâtives. Il semblait qu'irrésistiblement dominée par une pensée qu'elle n'avait pas encore dite, qu'elle allait dire peut-être, la jeune femme n'eût pu qu'au

prix d'un effort plier son esprit à la discipline des questions posées. Tout à l'heure déjà, au moment où elle s'était avancée les deux mains tendues vers Éliette, Mère Marie des Anges avait remarqué l'expression de son regard, et, malgré elle, elle s'était demandé si, quelque douloureuse que fût pour la femme de Julien Cayrol, la perte d'une belle-mère parfaite, c'était bien la mort de madame Cayrol qui avait mis, dans les yeux de cette jolie créature, pleine de jeunesse et de vie, à qui l'avenir s'offrait inespérément heureux, un découragement aussi profond, une tristesse aussi désolée.

— Asseyez-vous là, ma chère fille, dit-elle en désignant un siège à côté de celui qu'elle se disposait à prendre elle-même. Vous êtes seule ?

D'un élan irraisonné, Éliette se jeta dans les bras de la religieuse.

— Ma mère, je suis venue vous prier de me garder auprès de vous pendant quelques jours, fit-elle !... Votre affection m'est nécessaire...

Mère Marie des Anges avait pris dans ses belles mains calmes les pauvres mains frémissantes, et, pour mieux lire sur le visage anxieux qui se levait vers le sien, elle éloignait un peu la jeune femme

— Qu'y a-t-il, mon enfant ? demanda-t-elle.
Où est votre mari ?

Une intense rougeur monta au front pâle d'Éliette.

— Il doit s'absenter... pour quelque temps...

— Et... c'est avec son assentiment que vous êtes ici ?

— C'est avec sa permission... oui, ma Mère.

Mère Marie des Anges avait saisi la nuance.

— Moins de quinze jours après votre mariage, monsieur Cayrol a consenti à se séparer de vous ?... Et vous le laissez seul dans la douleur, dans le deuil... fit-elle lentement. Il a donc eu envers vous des torts bien graves ?...

Éliette eut un cri de protestation :

— Des torts, lui !... Ah ! ma Mère, non, ne croyez pas cela !

Elle s'interrompit et baissa la tête.

La supérieure l'observait silencieusement.

Mère Marie des Anges n'avait pas tout à fait cinquante ans. Elle avait vécu dans le monde jusqu'au jour où, jeune encore, veuve d'un mari adoré, sans enfants, sans famille, elle avait cherché dans le service de Dieu les consolations qu'elle ne croyait pas pouvoir demander à une existence normale. Jeune fille et jeune femme, on

l'avait recherchée pour sa gaieté franche et prime-sautière, pour son bel entrain d'âme saine et loyale !... De cette gaieté, de cet entrain d'autrefois dont elle avait fait du courage, elle avait retrouvé quelque chose depuis que la paix s'était faite dans son cœur dévasté et que la force de vivre « en attendant » lui était venue avec l'amour de sa tâche nouvelle... Le costume monacal, qui tombait autour d'elle en plis nobles, n'alourdisait point sa démarche, n'embarrassait point ses mouvements restés légers et rapides. Son visage rosé, aux yeux francs, aux lèvres bonnes, souriait souvent, sous l'austère bandeau, dans l'encadrement du voile... Les enfants et les jeunes filles l'aimaient, se sentant près d'elle en confiance. Éliette ne se souvenait pas de lui avoir jamais caché jadis une seule de ses pensées... Depuis, la vie avait passé...

Mais, à cette heure, la jeune femme éprouvait un bien-être à poser son front fatigué sur l'épaule maternelle qu'avait cherchée souvent sa tête bouclée de fillette, au temps où Mère Marie des Anges, point encore élevée au rang qu'elle avait atteint, s'occupait assidûment de la classe des « moyennes ».

— Oh ! ma Mère, accueillez-moi, supplia

Éliette... Accueillez-moi... Je vous dirai tout... Je souffre... et j'ai besoin... oh ! un tel besoin de trouver en vous une mère, ... une mère terrestre... humaine, ... moi qui n'ai jamais connu ma véritable mère, moi qui n'ai jamais ouvert mon cœur qu'à vous...

La religieuse baisa longuement le front de son ancienne élève.

— C'est en mère que je vous entendrai, ma chère fille, je vous le promets, dit-elle, grave et douce... A présent, je ne m'appartiens guère, mais, après les vêpres, venez me trouver dans le petit parloir. J'aurai une bonne heure à vous consacrer... Et nous causerons. En attendant, une de nos sœurs va vous mener à votre chambre... Vous savez que cette maison vous sera toujours ouverte aux jours de peine... comme mon cœur.

Dans la chambre blanche où on l'avait conduite, une chambre de religieuse, presque une cellule, Éliette pleura et pria longtemps.

Il y eut des minutes où vaguement, se sentant à bout de forces pour continuer la lutte de la vie, elle rêva, comme Julien avait paru le craindre, de se réfugier pour toujours dans la paix mystique, entre ces murs calmes. Mais tous les projets, tous les désirs demeuraient en suspens dans son es-

prit endolori. Il allait lui être permis de se décharger un instant, sur un cœur qu'elle savait tendre et compréhensif, de tout ce qui oppressait et meurtrissait le sien ; il allait lui être permis de dire enfin les choses qu'elle n'avait jamais dites, de s'abandonner, comme une enfant, au jugement, sévère peut-être, et pourtant plein de miséricorde, — elle en était certaine, — de l'amie vénérée qui la connaissait dans ses faiblesses comme dans ses qualités, telle que la nature l'avait faite, avec tout ce que la vie avait laissé ou développé en elle de bon ou de mauvais, de meilleur ou de pire...

A la seule pensée de cette confession qui, quelques jours auparavant, lorsqu'elle était encore aux Pressoirs et se représentait son arrivée au couvent, lui paraissait presque inacceptable, qui l'épouvantait comme une révoltante profanation du plus intime de son âme, elle se sentait tout à coup moins accablée.

L'apaisement d'une trêve planait sur son chagrin, s'insinuait parmi ses incertitudes et ses doutes.

Et ce fut bien vraiment une confession qu'elle fit dans le petit parloir de Mère Marie des Anges.

La religieuse écoutait attentivement, ne laissant

transparaître qu'au travers d'une sympathie profonde et toute pitoyable ce qu'elle pouvait ressentir, — surprise ou improbation, — de trop spontané ou de trop irrésistible pour rester tout à fait inexprimé.

De temps à autre, elle interrompait Éliette par une question qui secourait la jeune femme et lui facilitait son récit, lorsque, partagée entre sa volonté de tout dire et la gêne souffrante qu'elle éprouvait à enfermer dans des mots, dans des termes précis le roman étrange, invraisemblable et douloureux qu'elle venait de vivre, elle avait besoin de se sentir encouragée et soutenue.

Remontant de quatre années en arrière, à sa première rencontre avec Julien Cayrol pour en arriver aux dernières heures passées auprès de lui au déchirant débat qui s'était élevé tandis que le train les emportait, elle et son mari, vers le lieu de la séparation, à l'adieu qu'elle avait voulu et que Julien, las de prier, lui avait jeté presque durement sans qu'elle sût trouver de mots pour en atténuer l'amertume, la pauvre enfant n'omit aucun fait; elle dit l'histoire de sa vie comme elle eût dit l'histoire d'une autre vie; puis, peu à peu, entraînée, elle dit aussi l'histoire de son

cœur... C'était à la fois un soulagement et une épreuve...

Mère Marie des Anges avait pris de nouveau la main tremblante qui s'énervait sur les plis de la robe noire, et elle l'avait gardée...

— Quand je vous ai parlé de la situation qui vous était offerte aux Pressoirs, disait-elle, ne saviez-vous pas qu'en l'acceptant vous aviez toute chance de revoir Julien Cayrol ?

Les yeux d'Éliette ne cherchèrent point à fuir ceux de la supérieure.

— Lorsque vous avez pour la première fois nommé madame Cayrol, j'ai cru, ma Mère, que mon cœur s'arrêtait de battre... Cependant, je puis vous l'assurer, il ne me parut pas possible, à ce moment, que la dame dont vous parliez eût rien de commun avec le jeune homme que j'avais connu à Dieppe quatre ans auparavant... Oh ! je sais que j'aurais dû, malgré tout, vous prier de me renseigner complètement, vous avouer mon émotion et les souvenirs que ce nom avait éveillé en moi... Je n'ai pas osé... Les mots se refusaient à moi... Puis, vous vous rappelez... Tout cela s'est décidé très vite... Madame Cayrol était pressée... J'étais sans place... sans ressources... Il me fallait travailler... Aussi bien me semblait-il

que ce triste passé ne pouvait avoir laissé dans ma vie de trace durable... Je m'étais juré d'oublier Julien Cayrol, l'homme qui m'avait trompée... Plus tard, apprenant que j'étais chez sa mère, j'ai relevé le défi que me jetait la destinée... Je suis restée... Quelle raison eussé-je donnée pour partir !

Éliette s'interrompt, puis, très vite, elle reprit, dévorant ses larmes :

— ...Madame Cayrol me parlait de *lui*... souvent... parce qu'elle avait besoin de parler de lui. Nous lisions ce qu'il écrivait... Mais je fermais mon cœur à toute impression douce... Je ne pardonnais pas... On disait toujours qu'il allait venir... Je vivais dans une attente irritante et douloureuse... Enfin il est venu... il m'a reconnue... Il a eu le courage de m'exprimer son repentir... très humblement. Comment je l'ai accueilli, je m'en souviens à peine... Je pensais bien le détester... Par moment, le voyant si malheureux auprès de sa mère mourante, j'avais pitié, j'essayais de lui faire du bien... Le plus souvent, j'étais froide, sévère, indifférente avec affectation... Ce que j'avais à cœur de lui prouver, c'est que tout était bien fini... que je ne l'avais aimé qu'en imagination, comme aiment les petites filles... En vérité,

il en était persuadé... plus sincèrement que moi... Il était doux et bon, avec un respect qui semblait me demander grâce... et qui était presque tendre... Parfois, quand je l'avais maltraité, il paraissait triste... Ah! combien pourtant j'étais loin de croire qu'il pût m'aimer, *moi!*... moi dont il avait fait son jouet... moi en qui, jadis, il n'avait su voir qu'une insignifiante poupée... et qu'il avait torturée sans scrupule... Sa pitié, ses soins me cinglaient comme une offense... L'idée qu'il eût pu me croire malheureuse par lui et se croire regretté, aimé peut-être, me tordait le cœur... Je vous ai dit comment madame Cayrol en était venue à souhaiter notre mariage et la réponse que Julien avait faite à sa mère... La pauvre femme était poursuivie par la crainte qu'il épousât Maud Fingal, qu'elle haïssait autant...

Tout bas, la jeune femme acheva :

— ... autant que je la haïssais moi-même... Sans doute y avait-il eu entre Julien et cette cabotine une querelle... un dissentiment grave... Mais il l'avait tant aimée ! Malgré moi, je croyais comme madame Cayrol qu'il pouvait l'aimer encore... Un jour, à Paris, quelque temps avant que j'entrasse chez madame Cayrol, je les avais vus

au concert, seuls ensemble, comme des époux... Je les avais devinés au fond d'une baignoire, sans être vue d'eux... et j'avais toujours dans les yeux cette vision horrible de leurs visages rapprochés... Il ne pouvait m'aimer, puisqu'il aimait cette femme!... C'est alors que... que, sur mon initiative, nos invraisemblables fiançailles se trouvèrent conclues... Maintenant, je me demande par quelle incompréhensible aberration d'esprit ou de conscience j'ai pu agir ainsi... Dieu sait que je n'avais songé qu'à madame Cayrol... à elle, pour *elle*, parce que je l'aimais, parce que je voulais lui rendre le bien qu'elle avait fait à mon père... et puis à elle... parce qu'elle était la mère de Julien... Vous me croyez n'est-ce pas, ma Mère?... Vous croyez bien surtout que, si j'avais eu le moindre espoir d'être aimée, jamais, jamais je ne me serais décidée à cette démarche!... Vous me croyez?

— Oui, ma fille, je vous crois... Je vous crois de tout mon cœur... Parlez-moi sans craindre un doute, fit la religieuse émue par l'extrême angoisse qu'exprimaient ce visage, cette voix...

Éliette reprit avec une agitation fiévreuse :

— J'avais déclaré très nettement à M. Cayrol que je ne voulais pas me marier... Je lui avais dit aussi que j'aimais depuis longtemps un homme

qui ne m'aimait pas... et qui ne devait jamais savoir que je l'eusse aimé...

Mère Marie des Anges caressa les cheveux de la jeune femme.

— Il y avait bien quelque chose de vrai là dedans ? fit-elle avec un sourire.

Une rougeur délicate passa sur le visage d'Éliette...

— ... Oui, je l'aimais, ma Mère... Je n'avais jamais cessé de l'aimer, depuis Dieppe... depuis qu'il m'avait tant fait souffrir... Je l'aimais... en le détestant de toute la force de cet amour que j'éprouvais malgré moi et qui m'humiliait jusqu'au fond de l'âme... Je l'aimais et... tenez, ma Mère, je veux tout vous dire ! Ce fut quelque chose d'atroce, ces fiançailles, cette feinte, cette représentation fictive d'un lien qui, réel, eût été la joie de ma vie... et que rendait plus torturant pour moi le souci constant de ne pas sembler trop froide à la pauvre femme qui épiait notre prétendu félicité... ou trop aimante à lui... Et puis des choses auxquelles je n'avais pas pensé, des projets... des allusions à l'avenir me mettaient au supplice... me froissaient, me blessaient au plus intime de moi... Oh ! oui, ce fut quelque chose d'atroce... de plus atroce que je n'avais pu pré-

voir!... Et pourtant... pourtant, il y a eu des moments où je trouvais à l'étrange fable je ne sais quelle douceur, quel charme douloureux,... qui faisait que j'en venais à douter de moi-même... à douter de mon désintéressement... Si moi j'ai douté... qu'êtes-vous en droit de penser, vous ma Mère... et lui?... Quand, prise au piège qu'involontairement, je lui avais dressé, Julien m'a demandé de fixer la date de notre mariage, j'ai refusé cependant... refusé presque avec horreur... Puis ç'a été comme un cauchemar... une effrayante course à l'abîme... Je ne sais... je me sentais emportée, emportée... par une force implacable... Nous allions nous marier... Il ne m'avait jamais dit un mot d'amour... non ! jamais, pas même en me demandant d'être sa femme!... Il craignait de me rebuter... Il voulait m'amener à lui doucement... Moi, je pensais qu'il voyait dans ce mariage l'unique moyen de sortir de l'impasse où je l'avais jeté... ou encore qu'à cette heure de tristesse, l'assurance de n'être plus seul dans la vie lui eût paru consolante... Quelquefois il s'irritait singulièrement de ma froideur, de mes reculs. . Il semblait presque malheureux... Mais je ne le croyais atteint que dans son amour-propre... Et, d'ailleurs, j'étais profondément troublée. J'avais

comme une peur de lui... qui était peut-être aussi une peur de moi... Une idée m'affolait... S'il allait s'imaginer qu'il m'aime... s'il allait confondre avec l'amour je ne sais quel désir de vaincre, je ne sais quelle fièvre de sa volonté exaspérée par cette résistance sourde !... Je ne puis vous dire... Ces derniers jours furent affreux pour moi... et pour lui aussi, maintenant, je le comprends... Vous savez le reste, l'horrible catastrophe... le temps d'angoisse qui a suivi... Et maintenant ce départ... cette séparation... Je n'ose plus douter... Je crois, je sens qu'il m'aime... Il y a des accents qui ne doivent pas tromper... Et cependant, ma Mère, nous sommes aussi irrémédiablement séparés que s'il ne m'aimait pas, vous le voyez bien !...

Mère Marie des Anges regardait la jeune femme :

— Je ne vois qu'une chose, dit-elle lentement, c'est qu'un prêtre a béni votre union et que, devant Dieu, vous êtes la femme de Julien Cayrol... Ma chère enfant, votre responsabilité est grande... Vous avez joué avec des choses sacrées, avec l'amour, avec le mariage, avec la mort... Et vous avez été punie de votre faute par votre faute même... Il en est souvent ainsi.

Très pâle, Éliette baissa la tête :

— Je le sais, ma Mère, dit-elle, et je ne me re-

connais que le droit de souffrir... pas celui de me plaindre.

— Comprenez-moi bien, fit doucement la religieuse... Vos intentions ont été bonnes, ont été pures, ma petite Éliette. Je ne songe pas à les méconnaître, je n'ai pas songé un instant à les suspecter... J'y ai songé moins que vous-même... car je vous connais, ma chère petite, mieux que vous ne vous connaissez... Laissons donc de côté l'erreur initiale... ce que vous avez pensé devoir faire pour assurer à madame Cayrol cette paix, ce repos qui sont nécessaires à l'heure de la mort et qu'une foi profonde, une vraie confiance en Dieu nous donnent mieux et plus complètement, croyez-moi, que toute initiative humaine... Mais ce que nous ne pouvons, ni vous ni moi, négliger ce sont les conséquences d'une telle méprise de conscience... Il y a, ma chère, des restrictions mentales qui ne sont pas admissibles et ne sauraient être valables... Le mariage est un sacrement... Vous avez demandé à Dieu de recevoir et de sanctifier votre serment d'amour et de fidélité...

— Ce serment, mon cœur l'a ratifié, reprit vivement Éliette... Je n'y manquerai jamais ! J'ai promis d'aimer Julien Cayrol toute ma vie... de lui être éternellement fidèle...

— Vous avez promis aussi de partager avec lui la bonne et la mauvaise fortune, interrompit Mère Marie des Anges, et vous abandonnez votre mari au moment même où il souffre, où votre tendresse et votre appui lui seraient plus doux et plus précieux...

Les lèvres de la jeune femme tremblèrent.

— Croyez-vous que je ne souffre pas, moi aussi ! fit-elle à voix basse... Ah ! je souffre... et de cet abandon plus que de tout le reste... Mais au-dessus de ma souffrance et de celle de Julien, il y a ma fierté, il y a le respect, l'estime que je veux qu'il me garde... Ah ! réfléchissez, ma Mère, réfléchissez... J'ai dit à Julien Cayrol : « Je serai votre fiancée »... puis : « Je serai votre femme. » J'ai dit cela à un homme qui ne paraissait pas même songer à moi !... Vous parlez de restrictions mentales... Quelle femme suis-je si, par ces paroles, je me suis véritablement donnée, si je ne puis prouver qu'à l'heure où ma bouche les prononçait, elles étaient reniées par toute mon âme, par tout mon être... Mais Julien ne m'a-t-il pas dit lui-même que cette démarche insensée lui avait affirmé mon indifférence !... Que voulez-vous que pense de moi cet homme, si je lui cède ?... Que je ne l'aime pas... et que, pauvre, mangeant le

pain de ceux qui m'emploient, lasse de ma misère, je me fais... ou me laisse épouser!... Que je l'aime?... et qu'alors — ce qui est vrai peut-être après tout... je ne sais plus! — je n'ai obéi en tout ceci, par volonté ou suggestion, n'importe, qu'à mon amour, qu'à ma soif éperdue de bonheur!... Ma mère, songez qu'un jour il m'a dédaignée et meurtrie... que, s'il souffre aujourd'hui de m'aimer, ce n'est que justice... et retour fatal des choses... A quel prix estimera-t-il mon amour et le don de moi, s'il me trouve à ses ordres comme une esclave? S'il peut se dire que, depuis quatre ans, patiente et soumise, j'attends son bon plaisir et que...

Soudain elle s'arrêta et fondit en larmes :

— Mon pauvre bien-aimé! comme je parle de lui!... s'écria-t-elle.

Elle sanglotait désespérément. Mère Marie des Anges l'enveloppa de ses bras et la retint contre elle avec des paroles douces. Au bout d'un moment, comme Éliette se redressait un peu calmée, reconnaissante et confuse tout ensemble, la supérieure lui prit les deux mains et la regarda bien en face, ainsi qu'elle l'avait fait déjà au début de l'après-midi, quand la jeune femme lui avait demandé l'hospitalité.

— Ma petite Éliette, dit-elle, je vais être très franche... Vous souffrez terriblement, vous aimez de toutes vos forces, mais il y a beaucoup, beaucoup d'orgueil dans votre cas... Oui, beaucoup d'orgueil, ne protestez pas... Et d'abord, au fond de tout ce chaos douloureux de vos sentiments, de vos désirs et de vos doutes, savez-vous ce que je vois ?... Une grosse rancune très ancienne... dont votre amour même n'a pas eu raison... Julien Cayrol a été jadis très coupable envers vous... Il vous a blessée dans vos illusions les plus douces, dans vos espoirs les plus chers, dans votre amour-propre aussi... Dieu me garde de l'excuser !... Cependant, ma chère enfant, il faut qu'une femme sache pardonner... et le pardon n'est pas difficile, quand on aime... et qu'il s'agit du passé... Si quelque chose peut racheter l'indifférence égoïste et cruelle d'autrefois, c'est précisément l'amour d'aujourd'hui, l'amour que votre mari vous a avoué humblement en vous avouant aussi sa souffrance... Alors que reste-il entre vous, maintenant, pour empêcher vos mains de se joindre jusqu'à la mort ? Le souvenir néfaste de ces fiançailles fictives qui eussent été de véritables fiançailles si vos lèvres avaient dit ce que criaient vos âmes, si Julien avait osé vous ouvrir son cœur, si vous n'aviez pas trop

hermétiquement fermé le vôtre... En est-ce assez pour briser deux vies?... Vous dites : « Si je cédais, que penserait-il de moi ! » Et là-dessus vous vous montez la tête au point de perdre toute notion exacte des choses... Il est hors de doute, ma petite Eliette, — et j'espère que vous n'avez jamais envisagé bien sérieusement pareille hypothèse, — que l'idée d'un calcul de votre part, d'un calcul *quel qu'il soit*, n'effleurerait même pas l'esprit de l'homme qui vous aime... Entre de certains êtres, ces questions-là ne sont jamais soulevées, parce qu'elles n'existent pas pour eux, parce qu'elles ne peuvent pas exister. Et d'ailleurs n'avez-vous pas très sincèrement, très librement refusé la demande de Julien Cayrol, la première fois qu'il s'est agi de fixer votre mariage?... Ce que votre mari penserait, s'il apprenait que vous l'aimez depuis quatre ans, sans avoir souhaité d'autre bonheur que celui que vous refusez si obstinément aujourd'hui?... Oh ! ne lui demandez pas d'être plus parfait que la plupart des hommes... Je vous accorde qu'après avoir été l'Inaccessible, celle qui aime ailleurs et qu'il faut conquérir, vous ne seriez plus que la fiancée aimante et fidèle, celle qui a aimé la première et qui n'a pas cessé d'aimer, celle qui est conquise... En se disant :

« Pauvre petite ! comme elle m'aimait, comme je l'ai fait souffrir ! » Julien se rappellerait des choses et ne manquerait pas sans doute d'ajouter : « J'ai été un grand naïf... » Alors, peut-être son amour se mêlerait-il très subtilement de je ne sais quelle pitié tendre... et satisfaite... Peut-être descendriez-vous quelque peu de votre piédestal d'idole... Mais que vous importe, puisque vous n'en seriez que plus proche de ce cœur qui vous appartient malgré tout ?.. Et puis, et puis surtout, il serait si heureux de se savoir aimé, votre pauvre mari, Éliette, si absolument heureux que vous vous sentiriez plus heureuse encore de cette joie que vous auriez donnée que de votre propre joie... et que vous oublieriez bien vite la défaite de votre fierté, comme il oublierait, lui, la victoire de son orgueil... Croyez-moi, mon enfant, — et ce n'est pas seulement la religieuse qui vous parle, — l'amour de la femme, le vrai, est toujours en quelque mesure une abdication... qui a sa grande et profonde douceur.

Mère Marie des Anges s'arrêta...

Éliette écoutait, silencieuse et secrète... Ses longs cils voilaient son regard, mais ses lèvres frémissaient légèrement, et ses mains croisées se crispaient l'une sur l'autre... Elle dit, très bas, sans relever les yeux :

— Vous êtes bonne, ma Mère, je vous remercie... je vous aime... Je penserai, oui, je penserai à tout cela... Je voudrais, je...

Sa voix se brisa. Mère Marie des Anges la regarda un moment sans mot dire, puis doucement :

— Le temps me manque pour vous faire un plus long sermon, dit-elle, et je crois bien que je ne vous ai pas assez grondée, petite Éliette... Mais, puisque vous vous êtes confessée à moi et que je vous trouve très coupable, j'ai bien envie d'exiger de vous, sinon une pénitence, du moins un acte de contrition... Vous y soumettez-vous sans murmures ?

Éliette inclina la tête lentement. Mère Marie des Anges s'était levée ; ses yeux interrogèrent la pendule. Son visage, si grave tout à l'heure, s'éclairait d'une bonté souriante.

— Le train est à six heures, dit-elle... Il est encore possible d'arriver à la gare... Mettez bien vite votre chapeau, ma petite fille, et allez rejoindre votre mari...

Saisie, la jeune femme balbutia quelques mots inintelligibles...

— Oui, *votre mari*, Eliette, répéta la religieuse..
« Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni ! »... Il faut, pour rompre un mariage,

quelque chose de plus grave que le scrupule subtil d'une conscience timorée... Vous savez que dans la vie religieuse, une certaine exagération malade du scrupule est réprouvée... Il doit en être de même dans la vie morale... Allez rejoindre votre mari, ma chère fille... Vous le devez à son amour, qui est profond et sincère; vous le devez au souvenir de madame Cayrol, que vous avez trompée, et qui vous avait choisie non seulement parce qu'elle voyait en vous le bonheur de Julien, mais aussi la sauvegarde et la dignité de sa vie... Vous vous le devez aussi à vous-même,... car vous êtes créée pour cette toute simple et admirable destinée qui vous est offerte: celle de l'Épouse qui aime...

Éliette s'était levée aussi. Il lui semblait qu'un gouffre s'était ouvert devant elle, sous ses pas et le vertige qu'elle en éprouvait était à la fois formidable et délicieux...

Rejoindre Julien, à la gare, tout de suite!...

— Mais, bégaya-t-elle, il ne m'attend pas... Que lui dirai-je?...

— Vous lui direz que Mère Marie des Anges vous a conseillé d'aller le retrouver... et que votre cœur, moins sévère que votre raison, a jugé cela tout simple... Ou vous lui direz toute autre chose...

Fiez-vous à l'inspiration du moment... Allez, allez, le temps presse, on vous enverra vos bagages demain.

La jeune femme se jeta dans les bras de Mère Marie des Anges. Elle pleurait de nouveau à grosses larmes lentes.

— Oh ! ma Mère, fit-elle, vous ne croyez pas tout le mal que je vous ai dit de *lui*, n'est-ce pas ?... Il est bien meilleur que moi...

La religieuse se mit à rire.

— Soyez tranquille ! répliqua-t-elle. Vous ne m'en avez pas dit tant de mal que cela... Et puis, vous savez,... dites-lui de ma part,... il aurait mérité sa petite semonce, lui aussi!...

.

Tous les voyageurs étaient montés. Le train sifflait ; un employé courait le long des wagons fermant les portières... Affolée, Éliette explorait le quai ; ses jambes fléchissaient, ses yeux se voilaient ; elle cherchait, aveugle, sans courage, sans espoir dans la foule étrangère... Maintenant, il lui semblait que si Julien n'était pas là, que si elle ne savait pas le trouver, le deviner, fût-ce par miracle, avant que le train se mit en marche, tout serait fini pour elle, qu'elle n'éprouverait plus qu'un grand désir de mort...

Puis elle entendit son nom. Une portière se rouvrit précipitamment; elle vit Julien qui lui tendait les mains, qui disait :

— Venez, venez vite...

Ce fut si brusque, si merveilleux après l'angoisse accablante, qu'elle se sentit tout à coup privée de force, qu'elle eut peur de tomber...

Il la fit monter, l'enleva jusqu'au wagon... Le train s'ébranla... Elle était dans les bras de son mari, blottie, réfugiée, défaillante...

Il disait, éperdu, haletant, avec un air de ne pas oser croire :

— Vous êtes venue... c'est bien vrai?... Mon cher amour, te voilà!... Je t'aime, je te garde, je t'emporte... C'est bien vrai!...

Elle voulut parler, elle commença :

— Je suis venue, parce que vous aviez tant de chagrin... Il faut que je vous explique...

Mais il la serrait contre lui un peu convulsivement, comme s'il n'était pas encore bien sûr d'êtreindre autre chose qu'une vision délicieuse...

— Oh! plus tard! murmura-t-il.. J'ai peur que vous ne me fassiez encore de la peine... Vous m'en avez trop fait... Oh! chérie, chérie bien-aimée, je partais exaspéré, plein de colère... et je serais revenu dans deux jours... J'étais malheu-

reux, j'étais fou, j'étais jaloux... Cet homme, je le hais, sans même savoir son nom... Mais je saurai bien te prendre à son souvenir, va, je saurai bien...

Elle eut sous ses larmes un sourire où il y avait beaucoup de confusion et presque un peu de malice.

— Vous ne pourrez jamais,... répondit-elle très bas.

Alors, comme il la regardait, sans savoir ce qu'il devait comprendre, elle cacha brusquement son visage contre le col de son mari, tout près de sa joue.

— Il s'appelle Julien,... avoua-t-elle.

Un cri de joie passionnée... L'étreinte se fit plus étroite. Cette fois, Éliette ne put avoir de doute, elle ne rêvait pas... Et soudain, bizarrement à travers le silence enivré, il lui parut qu'elle percevait avec une netteté singulière le mouvement du train qui fuyait, rapide et indifférent comme l'heure, les emportant dans le délice du premier baiser consenti comme il les avait emporté dans l'angoisse de la séparation prochaine... Chaque minute faisait plus lointains le pays de brumes, la maison de mort...

Ils allaient vers le soleil, vers la vie.

TABLE

L'AVENTURE D'HUGUETTE	4
LE SECRÉTAIRE DE CLAUDE CHAMBOCHE	97
COMÉDIE NUPTIALE.	161
